

Madame de Carestal

Un amour virginal

- Roman -

Abbé Joseph Grumel

Madame de Carestal

Epilogue

Madame de Carestal est tombée sous les balles des révolutionnaires. Je la vois encore souriante devant la mort, intrépide et sereine. Avec elle, avec toutes ses sœurs, avec tous les frères de Notre-Dame des Lumières, c'est une espérance radieuse qui s'est éteinte pour le monde.

Eteinte ?

Non pas, si les pages que je vais écrire échappent aux incendies ravageurs qui s'allument de partout, et si, dans un siècle plus capable que le nôtre de les comprendre, une main les découvre et les met au jour.

Je suis épuisé, mais qu'importe ? Il me faut écrire d'une seule traite, car les heures me sont comptées. J'irai le plus loin possible. Si mes persécuteurs m'en laissent le temps, j'achèverai ce récit. Il sera, j'en suis sûr, un message infiniment précieux de vie, de joie et de bonheur pour ceux qui le liront, et pourront, peut-être, en des temps meilleurs réaliser pleinement ce que nous n'avons pu qu'ébaucher.

Xavier de Montserrat

ooooo

Madame de Carestal

Chapitre 1

La Fin

« Le Royaume de Dieu est semblable à des Noces... »

La femme que j'ai aimée et que j'aime s'appelle Marthe de Courvoisie : c'est son amour qui m'a fait naître à la vie... et cet accouchement ne fut pas sans douleur !

Je ne dirai rien de l'histoire morne et sans intérêt qui fut celle de mon enfance et de mon adolescence.

Marthe était fille du Comte de Courvoisie : le château où elle avait grandi n'était qu'à quatre lieues de celui de mon père. Nous nous connaissions, à vrai dire, depuis l'enfance, puisqu'à l'occasion des fêtes et des foires, nos familles se réunissaient pour le culte et les affaires. Ma mère m'avait dit souvent : « Priez Dieu pour qu'il mette sur votre route la femme qu'il a faite pour vous. » Je le faisais ; et ma mère, qui pressentait beaucoup de choses, alors qu'elle parlait très peu, me dit un jour : « N'allez pas chercher très loin, mon fils, le bonheur que notre Dieu bien-aimé a disposé est tout proche de vous ! »

Elle parlait de Marthe. Je le compris. Puis elle me dit en souriant :

- Plutôt la mort qu'un mariage sans amour !

ooo

Vint donc pour nous le temps des fiançailles et des rêves : temps merveilleux où l'amour nous ouvre les yeux sur l'univers véritable que le faux-semblant de ce monde voile aux résignés et aux somnolents... Marthe était pieuse et droite, son regard étincelait de pureté et gardait le velouté du mystère. Elle était vierge de corps et de cœur. A mesure que grandissait notre amour, nous pressentions, l'un et l'autre, que Dieu avait des vues sur nous. Ma mère aussi savait cela et priait pour que tout s'accomplisse. Mon père, hélas ! et celui de Marthe, d'accord dans l'impiété, se divisèrent et brisèrent leurs relations mondaines pour des questions d'argent, d'honneur... que sais-je ? Il rentra un soir, plus taciturne et plus fermé que jamais et déclara d'un ton péremptoire :

- Il n'y aura plus rien, plus rien, entre les Montserrat et les Courvoisie, rien, rien...

C'était l'heure du repas. Nous étions dans la salle à manger. Nous nous regardâmes, ma mère et moi. L'autorité paternelle tombait comme un madrier pour nous fermer la porte du bonheur. Le repas fut silencieux. Mon cœur, cependant, bouillonnait. Après un moment d'accablement, je me ressaisis. Comme un matelot

qui, dans la tempête, maintient coûte que coûte le cap de la direction du salut, je préparai ma défense. A la fin du repas, je demandai un entretien à mon père :

- Oui, oui, mon fils, je sais. Il est inutile que vous parliez. Marthe ne sera pas pour vous : mon nom ne sera pas insulté dans ma maison, ni mon sang pollué par une promiscuité indigne.

Je tâchai de rester calme, face à la pâleur colérique qui crispait le visage de mon père ? A vrai dire, je ne savais pas, je n'ai jamais su ce qui s'était passé entre lui et le comte de Courvoisie. J'insinuai que les querelles entre les parents ne doivent pas obligatoirement désunir les enfants :

- Il s'agit de notre sang, me dit-il. Je ne veux pas être avili dans mes descendants. C'est pour vous, mon fils, plus que pour moi, que je m'oppose à cette mésalliance.
- Mais enfin, mon père, quelle tare voyez-vous chez les Courvoisie ?
- Cela ne vous regarde pas. Je n'ai pas à médire de son « altesse » le comte de Courvoisie...

Ce ton ironique, à lui seul, était pire qu'une calomnie. Mon père souffrait d'une blessure d'amour-propre ! J'aurais dû, peut-être ? prendre patience quelques jours. Mais l'impétuosité de la jeunesse me poussa à m'opposer brutalement. Nous nous échauffâmes l'un et l'autre, et la dispute devint telle qu'il proféra des paroles de malédiction. Je lui répondis que rien ne pourrait me faire renoncer à l'amour de Marthe et que je préférerais plutôt mourir. Disant cela, je compris qu'un véritable amour exige la mort, une certaine mort... Mon père ne l'entendit pas ainsi. Il entra en fureur, perdant le contrôle de sa voix et de ses gestes. C'était atroce. Je n'avais jamais vu mon père ainsi hors de lui ; alors qu'habituellement il mettait tant d'élégance à baiser la main des dames de qualité qu'il recevait dans son salon. Que se passait-il donc ? Voici qu'il déversait sur moi un flot de paroles où il exhalait l'autorité paternelle, racontant les tristes méprises et les fâcheux déboires arrivés à nos connaissances et amis : tous ces malheurs n'avaient selon lui qu'une seule raison : la démission des parents devant les enfants...

Bref, je compris que devant l'amour grandissant qui nous épanouissait, Marthe et moi, mon père était jaloux : il cherchait à me détourner d'un bonheur qu'il n'avait pas connu.

- Folie que le mariage d'amour, criait-il. C'est la ruine des maisons et la déchéance de la société... Véritable folie...
- Folie qui vous eût peut-être rendu sage et heureux, mon père, lui dis-je.

C'en était trop : j'avais touché juste. Je craignais que quelque objet ne se trouvât à portée de sa main : il m'eût frappé, tué peut-être.

Ma mère s'était retirée dans l'embrasement de la fenêtre, où elle se tenait habituellement pour lire ou coudre. Elle poussait vers le ciel des soupirs mêlés de sanglots, qui soudain, se firent entendre dans le silence mortel qui mettait fin

brusquement aux discours de mon père. Lui n'entendait rien : ma mère était à ses yeux quantité négligeable. Il se promena un instant, frappant du talon, puis s'assit dans un coin sombre de la pièce, la tête entre les mains. Il semblait pleurer, lui aussi. Sincèrement ? Je ne sais... Et j'étais là, au milieu, témoin de la désolation de ceux qui m'avaient mis au monde, interdit, décontenancé.

Ma mère alluma un flambeau, car le crépuscule appesantissait cette veillée funèbre. Elle se leva et fit mine de s'en aller, emportant la lumière qu'elle tenait en mains. Mon père leva les yeux sur elle :

- Toi, dit-il, tu étais là ?

Cette voix, le ton qu'elle avait, cristallisait en moi une masse de souvenirs jusque-là confus, inexplicables ; l'extrême point de convergence m'en apparut avec une évidence horrible : j'étais donc le fruit d'une union sans amour ! Malgré mon nom, ma race, mon héritage, je n'étais qu'un errant, un déraciné. Ma mère, cependant, était arrivée au milieu de la pièce. L'abat-jour de la lampe dominait sa tête : à cette clarté son visage se révéla décharné, creusé de profondes rides. Je vois encore la blancheur hivernale de ses cheveux, ses yeux enfoncés dans les larmes, qui désormais ne regardaient plus que les choses du dedans. Elle éleva la voix, faible voix, que tant d'abandons, de solitude, de longue patience n'avaient pas brisée tout à fait. Elle dit alors, comme en un doux reproche à mon père :

- Pourquoi voulez-vous que notre fils traîne une vie aussi misérable que la vôtre, adultère que vous êtes ?

Mon père se leva, et s'avança vers elle :

- Femelle, lui cria-t-il, au lit ! Disparaissez, je ne veux plus vous voir...

Ma mère ne bougea pas. Pour la première fois, peut-être de sa vie, elle tenait tête. Elle protégeait en moi le fruit de ses entrailles. Mon père, surpris par cette fermeté inattendue, hésitait. Allait-il la frapper ?... Il n'osa le geste : elle le retenait par son seul regard. Puis elle me dit :

- Approchez, mon fils, venez près de votre mère.

Elle me serra avec amour : témoignage que je n'avais pas reçu depuis mon adolescence. Puis elle me glissa à l'oreille, assez fort, cependant, pour que mon père entendit :

- Tant qu'il ne s'agissait que de moi, je me suis tue. Mais aujourd'hui, c'est toute votre vie qui est en jeu : je n'ai plus le droit de me taire. Mon fils, croyez m'en : épousez la femme de votre cœur. Oui, Xavier, mon fils, épouse celle que tu aimes, celle que Dieu a faite de ses mains pour toi. Là est la vérité.

Elle ne m'avait pas tutoyé ainsi depuis ma première communion. Je redevenais tout à coup son petit. Je me sentis rempli d'une douceur céleste ; je reçus ces paroles comme tombant de la bouche de Dieu. Dans un éclair, je reconnus l'immensité de l'amour qui peut résider dans le cœur d'une femme. Elle continua :

- Voyez votre père : il a épousé mon nom et ma fortune. Il faisait un mariage de raison, mais son cœur était-il à moi ? Personne ne saura ce que j'ai enduré de son égoïsme, de sa brutalité, de sa mauvaise humeur constante, de sa hauteur orgueilleuse. Mes larmes n'ont eu sur lui aucun pouvoir, ni pour l'attendrir, ni pour le sauver. Et pourtant je l'aurais tant voulu. C'est l'idéal que je m'étais fixé la veille de nos noces. De quel amour je l'ai aimé ! Sais-tu, comme on aime un enfant, et cet amour a été perdu... Qu'il ne soit pas perdu pour toi, mon fils. Nous autres, femmes, nous savons ce que veut dire le mot « aimer », car nous l'écrivons avec notre sang. Tandis que l'homme, le mâle, quand il est engagé dans une voie de mensonge...

Il y eut un silence sur ce mot. Mon père réagit : il semblait que ma mère lui donnait droit à la parole :

- C'est donc de moi que vous parlez, ma femme ?

Mais elle ne répondit rien. Elle restait tournée vers moi :

- Ah, mon fils, sois heureux avec celle que tu aimes ! Sois sans cesse enivré de ses seins, et que son beau corps soit ta lumière ! Si tu le peux, garde la beauté de ce corps, qu'il reste intact et ne devienne pas comme le mien qui, désormais, tombe en ruine ! Sois heureux, mon fils, vise au plus parfait, au plus haut bonheur, même si des siècles de misère et d'erreur veulent te l'interdire.

Mon père écoutait, atterré. Cette minute de vérité lui ôtait son masque, cette façade de carton qu'il promenait dans le monde, lui, homme habile en affaires, railleur, ironique et méprisant, beau discoureur sur la philosophie de notre siècle ! Il avait pris part hardiment à ce jeu de destruction qui a tant amusé nos contemporains, et qui, à l'heure où j'écris ces lignes, se répand partout avec le fer et la flamme. Il n'avait cessé de dénigrer la dévotion de sa femme qu'il appelait de la « superstition »... Mais ici, soudain, ses airs de supériorité s'effondraient devant le témoignage qu'elle portait contre lui, sa conscience profonde se réveillait. Il en avait écarté les problèmes tout au long de son existence, comme on rejette du pied une branche morte qui barre le chemin. Mais c'était un réveil trop brutal pour un dormeur si longtemps assoupi. Il chercha quelque chose du regard, courut à la cheminée, y saisit une potiche de prix qu'il lança de toutes ses forces à la tête de ma mère ; j'eus la présence d'esprit de parer le coup de ma main. Le projectile, détourné de sa trajectoire, s'écrasa sur le sol dans un grand fracas. C'était horrible. La maison toute entière résonnait de ce coup. Nous entendîmes les pas précipités des domestiques dans les corridors. Ils fuyaient, sans doute ? Non, ils accouraient à notre secours : ces braves craignaient un accident, incapables de soupçonner ce drame. Mon père ne voulut point perdre la face devant eux. Il s'en fut vers la porte et l'ouvrit : une lueur de flambeaux, que nos gens avaient apportés fit trembler contre le mur son ombre démesurée.

- Au lit, vermine ! cria-t-il. Tous au lit ! Que personne ne vienne se mêler de mes affaires.

C'était affreux ! Jamais je n'aurais cru mon père capable d'une telle dureté. Il repoussa la porte à grand bruit. Revint vers la table, s'y appuya, et leva vers moi des yeux effarés, comme un voleur pris sur le fait. Je compris le désarroi de la conscience d'un homme du monde, qui toute sa vie n'avait voulu être que cela. Il comprit mon désaveu, ma pitié peut-être, mais ne voulut pas l'accepter. Il renouvela sa malédiction et me chassa.

- Désormais, tu ne pourras plus vivre ici, je ne veux plus te voir ! Va-t'en !

Je m'apprêtais donc à exécuter cet ordre, qui, dans un certain sens, me libérait. Je pris congé de ma mère : je la serrai sur mon cœur ; elle accepta mes baisers, sans penser qu'ils devraient être les derniers : elle ne réalisait pas que j'allais sur le champ quitter la maison. Ce n'est qu'au moment où j'atteignis la porte qu'elle poussa un cri déchirant, tel que la plus scélérat des fils en aurait eu l'âme pulvérisée. Je crus un instant que mon père l'avait frappée. Je me retournai, craignant le pire. Il n'en était rien : elle accourait vers moi, bras tendus : « Mon fils, mon fils, disait-elle, emmène-moi, emmène-moi... »

Je restait interdit : je mesurai devant cet écroulement subi le drame conjugal qu'avait été toute la vie de ma mère, drame qui expliquait sa langueur, ses faiblesses, sa tristesse infinie... Elle n'avait pu survivre qu'en raison de l'amour discret et fort qu'elle m'avait porté incessamment ; j'étais sa seule raison de vivre. Je la consolai, tâchant de lui donner en ce court instant, toute ma reconnaissance pour tant d'années de prières, de soucis, de vigilance quotidienne qui m'avait formé. « Maman, maman chérie... » lui disais-je en murmurant... entre mes bras, elle pleurait comme un petite fille : « Mon fils, mon fils, je n'ai que toi, je n'ai que toi. Moi je n'ai jamais été aimée. »

Ces mots étaient déchirants. Je comparai ma mère et Marthe, qui elle, avait la chance d'être aimée de moi et de le savoir. Avec la lucidité que les mourants seuls, dit-on, possèdent au bord de la tombe, lorsqu'ils font le bilan de leur vie, je vis avec une parfaite évidence l'erreur que je ferais, si, succombant aux préjugés de mon siècle, je rompais mes fiançailles. Aussi, ma décision devint irrévocable. Je me tournai vers mon père, toujours appuyé sur la table, éclairé par le flambeau : il me regardait avec une anxiété inquiétante :

- Père, lui dis-je en cette heure, je vois bien que toute votre vie n'a été qu'une longue comédie que vous avez fort bien jouée dans le monde. Vous avez recherché l'argent et les honneurs : ils vous ont été donnés. Vous avez cru aux flatteries de tous ceux et celles qui ont vécu à vos dépens, et vous ont fait oublier, par leurs grimaces, le vide, le néant d'amour de votre foyer, ici-même.

Je respecte vos cheveux blancs, certes, mais je me garde d'imiter les erreurs que ma malheureuse maman a dévoilées ! Je prends mes décisions en connaissance de cause et nulle loi humaine, nulle contrainte ne m'empêchera d'épouser Marthe de Courvoisie, de fonder avec elle un foyer digne de ce nom, où brûle une flamme véritable.

La discussion était close. Mon père ne répondit rien. Il s'était mis debout, bras croisés, comme stupéfié du dénuement d'un spectacle dont il avait été le principal

acteur. Je pris le flambeau et décidai d'accompagner ma mère dans sa chambre. Il nous laissa partir sans mot dire.

ooo

Ma mère était effondrée. Cette scène brutale dénouait tout à coup un réseau de silences, de tensions, d'inhibitions, de regrets, de secrets toujours gardés, de chagrins toujours muets. Je dus la soutenir tout du long, en montant les escaliers. C'était la première fois que je touchai son corps de si près ; sous sa longue robe, je sentais tous ses os. C'était l'horreur et la grandeur de la vieillesse, le dénuement d'un holocauste. Comment cela était-il donc devenu possible ? Il me sembla que les sarcasmes, les obscénités, les propos grivois et grossiers dont mon père usait largement avaient vidé de sa substance vitale cette femme qui m'avait donné le jour, en qui j'avais été conçu et porté... Cette impression ne dura qu'un instant, mais il fut lumineux au point que je sus immédiatement quelle serait mon attitude de respect religieux vis-à-vis de la beauté de Marthe.

Je restai un moment auprès de ma mère, dans la chambre. Je décidai, à cause d'elle, de ne point quitter le château ce soir-là, comme j'en avais eu d'abord l'intention. Comme elle s'approchait du lit pour s'y étendre, elle me dit : « Tu vois, Xavier, c'est ici que je t'ai donné le jour... »

Et elle pleura. Je m'efforçais de la consoler : « Ah ! Je suis inconsolable », disait-elle.

- Mais, ma mère, pourquoi ces larmes ? Est-ce le souvenir de ma naissance qui soudain vous émeut ainsi ?
- Oui, mon fils, et beaucoup d'autres choses encore... que peut-être je devrais te dire, mais que les mères n'osent jamais dire à leurs enfants.
- Mais, ma mère, ma naissance ne fut-elle pas un heureux jour ? Je suis ici, et vous êtes là ! Pourquoi ces larmes ? Est-ce donc un péché de mettre au monde un enfant ?

Je dis cela avec un sourire. Ma mère ne le prit pas sur ce ton :

- Oh oui ! C'est un péché ! un grave péché... tout au moins lorsqu'on enfante de cette manière !

Je ne compris pas cette parole, qui resta gravée en moi comme une épingle. Aujourd'hui, je vois très bien que ma mère avait alors une conscience souverainement lucide.

ooo

Je pris congé d'elle et je gagnai ma chambre, sans redescendre. Ma pensée cependant, allait vers mon père. J'avais quelque remords à son sujet : nous l'avions laissé seul dans l'ombre et dans un silence qui me paraissait un mauvais présage. Ai-je eu tort de ne pas revenir à lui ? Aurai-je dû m'arrêter à cette malédiction portée dans un moment de colère ?... Je conjecturai que le lendemain, après le conseil que porte la nuit, nous pourrions reprendre des relations sinon cordiales, du moins acceptables.

Or, le lendemain, nous trouvâmes le cadavre de mon père pendu à la balustrade de l'escalier. Il avait laissé sur la table du salon la lettre que voici :

« Je meurs, non pas suicidé, mais assassiné. Mes assassins sont mes maîtres et mes éducateurs, civils, religieux et militaires, qui au lieu de me donner une conscience d'homme, ont fait briller à mes yeux cette illustre dépravation du monde qu'ils tenaient pour valable sous le seul prétexte qu'elle réussit. Mes meurtriers, ils le furent dès mon enfance, car c'est dès cet âge qu'ils m'ont enseigné le mensonge, la trahison, et l'homicide, afin de faire de moi un parfait homme du monde, adapté à l'esprit de ce siècle. J'accuse ceux qui devaient m'apprendre à aimer et qui m'ont laissé dans l'ignorance, pire : qui ont abaissé et ridiculisé la femme à mes yeux. Ils m'ont imprégné d'un faux sens de l'honneur, du culte absurde des préjugés, au nom desquels, comme un insensé, j'ai sacrifié les vraies valeurs humaines et divines : la droiture, la foi et l'amour. Ainsi, je n'ai jamais eu de foyer : ces grands murs sont restés vides et ténébreux. Il est trop tard maintenant, pour refaire ma vie. Aussi je meurs, comme Judas, en portant un témoignage : « J'ai livré le sang innocent... Que mon suicide volontaire et délibéré condamne aux yeux de tous cette civilisation prétendue chrétienne où les prêtres bénissent les armes et les prisons, les évêques la guerre et les bûchers, où le Pape sacre des rois perfides et fait alliance avec eux ! Moi aussi, j'ai participé avec obstination à cette honteuse compromission de l'Évangile avec la puanteur des Enfers ! Je suis donc indigne de vivre. Mais je tiens à ce que mon fils, Xavier, puisse construire sa vie comme il l'entend, et je ne veux plus être devant lui l'exemple de ce qu'il ne faut pas faire.

« Je refuse toute sépulture et toute prière. Je vais paraître seul devant Dieu, et je suis assez clairvoyant et assez malheureux pour m'expliquer face à face avec mon Créateur ».

Pierre de Montserrat.

Le suicide de mon père n'avait pas échappé aux domestiques qui s'occupaient habituellement aux tâches du ménage. Dès la pointe du jour, ils avaient vu son corps. Consternés, ou affolés, ils avaient pour la plupart déserté le château. Il ne restait là que le valet de chambre de mon père, le vieil Onésime, que je vis dans l'embrasement de la porte, au moment où j'achevais ma lecture :

- Ah monsieur Xavier ! quelle désolation ! quelle désolation !

Et il pleurait.

ooo

Conformément au désir de mon père, je fis creuser une fosse dans la forêt en un lieu champêtre où il aimait à se reposer. C'est là que nous déposâmes sa dépouille.

Quant à ma mère, les émotions de cette pénible soirée l'avaient clouée au lit. Elle y demeura une dizaine de jours. Je donnai à tous nos gens la consigne du silence. Ce ne fut qu'au cours de sa convalescence que je lui révélai cette mort, ou plutôt cette immolation que mon père avait faite de lui-même.

- Il sera désormais tout autre, dit ma mère. Et nos véritables noces vont commencer. Après la mort... c'est toujours après la mort qu'on commence à aimer.

Ce calme, cette sérénité me surprirent fort. Dès ce moment elle ne manqua pas un jour de venir prier longuement sur la tombe où il reposait. Un commerce mystérieux s'établissait entre eux, sans doute. Un jour elle me dit en confidence :

- Nous sommes fiancés, maintenant, ton père et moi, tout comme toi et Marthe, mais avec l'expérience de la vie, ce que vous n'avez pas encore !

ooo

Le testament de mon père levait le principal obstacle qui me séparait de Marthe. Lorsque ma mère, convalescente, eut assez de force pour s'occuper elle-même de la maison, elle m'enjoignit de faire les démarches de la demande en mariage :

- Il faut faire diligence, me dit-elle, car son père l'a promise depuis longtemps au baron Arnulphe de la Goulottière, qui ne va pas tarder de revenir des armées...

En effet, ce jeune homme s'était engagé depuis plusieurs années dans les armées du roi, apprenant, au cours des campagnes militaires et des séjours dans les casernes, le meurtre de ses semblables et le viol des filles. Il aurait dans le monde une carrière de gloire, une renommée de bravoure, une pension très honorable. Ces choses étaient de poids aux yeux du comte de Courvoisie, et je n'avais qu'une chance minime d'être agréé. Je la tentai.

Je me rendis donc un beau matin, au château de Courvoisie, en suppliant le Très-Haut de m'accorder sa faveur. Une allée, bordée de grands arbres conduisait au perron élevé, dont je gravis les marches en tremblant. Je demandai à m'entretenir avec Monsieur le Comte.

Un valet en livrée m'introduisit dans la salle de chasse : des scènes de boucherie et de carnage étaient brodées avec un grand art sur d'immenses tapisseries. Je méditais sur l'exaltation mondaine de la cruauté, lorsque monsieur le comte apparut sur le balcon intérieur qui ceinturait la grande salle. Je le saluai. Il ne répondit pas. Je me présentai : il garda un visage fermé et dur. Il pressentait, sans aucun doute, l'objet de ma visite. Son attitude me glaçait. Il rompit enfin le silence :

- Vous pourriez, monsieur, observer plus dignement le deuil de monsieur votre père ! Pourquoi cette visite ? Soyez bref.

Je l'informai en quelques mots de mes fiançailles avec Marthe.

- Ma fille, monsieur, n'est pas pour le fils d'un suicidé, lequel, par surcroît, fut enterré comme un chien sous un taillis de son domaine !

Et monsieur le comte de Courvoisie disparut, faisant claquer derrière lui la porte par laquelle il était entré. Au moins, j'étais fixé : le Ciel m'exauçait d'une manière bien étrange ! Je crus défaillir : le bonheur serait-il donc impossible ici-bas ?

ooo

J'étais libre, c'est-à-dire perdu. C'était du moins l'impression que je ressentais alors. Où aller ? Où diriger mes pas ? Il n'y avait plus, vers tous les horizons de la terre, une seule direction qui pût avoir quelque intérêt pour moi.

Le parc du château de Courvoisie était tracé d'allées magnifiques, jonchées de feuilles mortes de toutes les couleurs. Je pensai que Marthe avait dû souvent s'y promener. J'errai donc longtemps sur ces traces invisibles, laissant couler des heures devenues inutiles.

Je n'avais vraiment aucune idée : celle seulement de la résignation. Comment lutter contre les remparts et les forteresses des préjugés de ce monde ? Comme un blessé exsangue, vaincu dès les premiers moments du combat, je sentais ma vie s'écouler hors de moi. Je me laissais engourdir par le chagrin : ce fut une évidence qui monta soudain dans ma pensée et qui me réveilla : « La résignation, c'est la mort ». Telle était bien la leçon qui se dégageait du suicide de mon père.

Alors j'arrêtai net cette promenade traîtresse et je revins au galop à Monserrat. Ma mère m'y attendait, partageant mon anxiété :

- Il faut forcer le Ciel, me dit-elle, par un immense désir d'amour, afin que la figure de ce monde tombe et disparaisse !

Je vécus plusieurs jours sombres, oscillant entre le désespoir et la fureur, passant de la révolte à la prière. J'errais de longues heures dans la forêt, m'attardant auprès de grands arbres, les prenant à témoins de la méchanceté et de la sottise de la société des hommes. Et je criai de toute ma force vers ma bien-aimée, persuadé que l'union des cœurs peut se passer, quand ils s'aiment vraiment, de l'intermédiaire des sens. Elle m'entendit. C'est elle qui trouva le moyen de renouer le lien qui paraissait à jamais rompu.

ooo

Le baron de la Goulottière était alors rentré de ses camps militaires et l'annonce de son prochain mariage avec Marthe de Courvoisie, publiée à l'église, résonnait de château en château et de chaumière en chaumière. « Pauvre fille », disaient les femmes. Les hommes pensaient qu'il ne serait pas mauvais que le jeune baron rangeât ses ardeurs passionnelles sous le joug d'un honnête contrat scellé en bonne et due forme devant le notaire et le curé. Ce dernier avait proclamé en chaire que « celui qui connaissait un empêchement à ce mariage était tenu de le faire savoir à l'Église, sous peine de faute grave... »

J'y allai donc. Je fis observer à notre pasteur, l'abbé Verrouillard que notre amour mutuel, avec Marthe, me paraissait un empêchement très grave et très lourd à son mariage avec le baron... Le curé me comprit. Il me plaignit et conclut en me disant :

- Oui, mais cet empêchement-là n'est pas retenu par le droit canon...

ooo

Un après-midi, je rentrais de promenade, lorsqu'un de nos valets se précipita à ma rencontre :

- Ah ! Monsieur Xavier, monsieur Xavier ! On vous cherche de tous côtés ! Enfin vous voici ! Un cavalier s'est présenté tout à l'heure au portail pour vous remettre ce billet.

Je pris le billet froissé.

- Qui est ce cavalier ? demandai-je.
- Il ne s'est pas fait connaître.

J'avais ouvert le pli. C'était Marthe. Elle m'assurait de son amour indéfectible. Elle me disait qu'il se réaliserait au Ciel, mais sur la terre, tout était fini par la puissance de l'autorité paternelle. Elle était désormais reléguée dans la tour nord du château, au dernier étage, dans un grenier qui servait autrefois de salle d'escrime, et que son père avait fait arranger pour elle, afin qu'elle pût y faire une longue retraite de préparation à son mariage avec Arnulphe de la Goulottière. « C'est là que je meurs à longueur de jours et de nuits en pensant à toi. » Elle ajoutait qu'elle s'était procuré une corde, grâce à la complicité d'un domestique. Mais tous les autres s'étaient déclarés pour monsieur son père, ce qui rendait toute évasion impossible. « La corde, disait-elle, est assez longue pour descendre jusqu'au pied de la tour. Peut-être pourrais-tu te hisser jusqu'à moi ? Je voudrais tant te revoir encore une fois avec de mourir par ce maudit mariage ! » Elle m'expliquait qu'une brèche était ouverte dans le mur de clôture, et m'avait fait un dessin pour m'en indiquer l'endroit exact. « Car, me disait-elle, mon père fait soigneusement fermer le portail et surveiller toutes les issues ». Puis elle précisait : « Il y a des taillis touffus et des épines à l'endroit de la brèche, il n'aura pas l'idée qu'on puisse y passer. Prends garde aux chiens, qu'ils ne te mordent : ils sont libérés la nuit ».

ooo

Octobre touchait à sa fin, en période de nouvelle lune. Je partis au crépuscule en priant le ciel de nous accorder l'obscurité indispensable à notre projet. L'aiglon soufflait contre moi, accumulant des nuages qui s'assombrirent à la nuit tombante. Une pluie rageuse s'abattit sur la frondaison des arbres. J'arrivai en voyageur solitaire au château de Courvoisie. J'attachai mon cheval à un arbre et je me mis en devoir de longer le mur de clôture pour atteindre la fameuse brèche. La nuit était d'encre. La tempête, par de longs mugissements couvrait tous les bruits : j'étais protégé. Mais le mur me parut interminable. Je sentis enfin sous ma main les pierres éboulées. « C'est là », dis-je. Le fourré était si épais qu'il me fallut foncer en me protégeant les yeux à travers les ronces et les épines. Mes habits s'y déchiraient ; ma peau n'était pas épargnée. Je débouchai enfin en un lieu plus honnête, où les arbres

clairsemés laissaient filtrer un résidu de lumière, me permettant de découvrir la silhouette du château. Je contournai en me tenant à distance jusqu'à ce que m'apparût, au sommet de la tour nord, la fenêtre éclairée de la prison où Marthe m'attendait.

Il pleuvait toujours : les rafales redoublaient de violence. C'était merveilleux ! Aucun chien ne pouvait m'entendre. Là-haut, le vent sifflait entre les pignons et les cheminées. Enfin le pied de la tour. Je tâtonnai pour trouver la corde dont Marthe m'avait parlé. Rien ! Je compris qu'elle voltigeait au-dessus de ma tête. Y aurait-il une accalmie pour la laisser revenir à ma portée ? J'attendis longtemps : l'ouragan n'avait pas de cesse. Il avait été jusque-là mon allié, il devenait mon ennemi. Je priai Dieu d'arrêter cette tempête, comme il l'avait fait autrefois pour les apôtres. Mais il ne semblait pas m'entendre.

Il m'exauça cependant : Marthe eut l'idée de retirer la corde et de la lester d'un objet lourd, qui, dans l'obscurité heurta mes flancs. Je la saisis. Elle était démesurément légère. Tant pis ! J'y accrochai ma vie et mon bonheur. Je la passai sous ma cuisse gauche, et sur mon épaule droite, de manière à prendre appui sur elle, car manifestement, aucun homme n'aurait pu se hisser à la force du poignet jusqu'au sommet de cette énorme tour ! Je gagnai facilement quelques toises, profitant de la saillie des pierres, oubliant le vide qui s'ouvrait sous moi, trempé de pluie, assourdi par le vent, ivre de joie. Mon Dieu ! Quelle escalade ! Combien de temps dura-t-elle ? Ces moments ne se peuvent mesurer. J'eus un instant d'essoufflement et de vertige, alors que la fenêtre éclairée n'était plus qu'à quelques palmes ; le filin me sciait les reins, s'enfonçait dans ma chair, et il fallait cependant que je m'appuie sur sa blessure pour remporter la victoire ; j'acceptai l'idée qu'il pouvait se rompre à son contact avec le rebord du mur... Quelle chute ! et quel départ dans le vide à la renverse ! Mais mourir ainsi me parut digne de l'amour que je portais à Marthe. J'envisageai avec sérénité une mort aussi belle. Je fis lucidement le don de ma vie pour le parfait bonheur de Marthe. Et j'entendis en moi comme une voix qui m'assurait que mon sacrifice était agréé. Je m'attendis donc à ce que la cordelette se rompît : mais non ! elle tint jusqu'au bout, jusqu'au moment où je pus passer le bras sur le rebord de la fenêtre entr'ouverte et la repousser.

Marthe me vit :

- Toi ! Mon bien-aimé, toi, Xavier, quelle folie !
- Quelle sagesse !

Elle m'empoigna par mes habits et m'aida de son mieux à franchir l'étroite ouverture.

Mon Dieu quelle joie ! J'embrassai Marthe... Puis je jetai un coup d'œil circulaire : deux fleurets pendus au mur brillaient dans la clarté de la lampe. Un lit, une table... quelques objets qui se perdaient dans la pénombre.

ooo

Nos effusions furent de courte durée. La terrible épreuve que notre amour venait de supporter, aussi bien par la mort de mon père, que par la farouche

opposition du comte de Courvoisie, l'avaient grandi jusqu'au sublime. Nous avions conscience qu'un trésor infini, impérissable, nous était donné. Il nous fallait à tout prix le sauver et trouver le moyen de conjurer le malheur qui devait s'abattre sur nous cinq jours plus tard : le mariage du baron de la Goulottière. Notre nuit se passa donc à échafauder un plan qui aurait quelque chance de réussir. Alors que les premières lueurs de l'aube émergeaient du côté de l'Orient, je pris congé de Marthe. Nos cœurs exultaient d'espérance. L'orage s'était enfui, la pluie avait disparu. Dans les taillis encore trempés les oiseaux chantaient à plein gosier la naissance d'un jour nouveau. La descente de la tour ne fut qu'un jeu. A son pied, je lançai un baiser de la main vers la petite fenêtre d'où Marthe avait surveillé ma glissade le long de la corde. Je m'enfonçai bien vite dans le fourré, près de la brèche.

ooo

Vers neuf heures, ce même jour, je jugeai que le soleil avait suffisamment séché mes habits pour me présenter honorablement au presbytère.

L'abbé Verrouillard m'accueillit avec un empressement et un respect qui manifestait la hâte qu'il avait de me revoir :

- Ah ! vous monsieur le vicomte... Bien, bien... Vous avez bien fait de revenir, vous savez...

Il me toisa depuis mes bottes maculées de boue jusqu'à mon pourpoint fripé, en passant par les accrocs qui crevaient, ici et là, le velours de mes chausses.

- Je vois, je vois... dit-il. Entrez ici, dans le salon.

Il ferma soigneusement la porte.

- Vous avez sans doute des choses importantes à me confier ?

- Oui, père, lui dis-je.

- J'ai beaucoup pensé à vous depuis notre dernière entrevue. Pour moi, il ne fait aucun doute maintenant que le mariage projeté de messire Arnulphe de la Goulottière avec mademoiselle Marthe de Couvoisie, est pour le moins une erreur, sinon une supercherie, qui cache quelque honteux trafic d'intérêts...

Je jugeai à ces paroles que le Ciel avait travaillé pour nous. Mais le curé était pasteur de tous, et le garant de l'ordre ecclésiastique et social. Il ne pouvait prendre sous son bonnet de refuser au dernier moment ce qui était convenu de longue date par de « vénérables » familles. Il m'écouta attentivement exposer le dessein que nous avions élaboré avec Marthe. Emerveillé par l'audace que nous avions eue de nous revoir dans des circonstances aussi périlleuses, il s'écriait :

- La main de Dieu est avec vous !...

Puis il conclut l'entretien en disant :

- Alors, c'est entendu : les registres seront prêts sur la crédence de la sacristie. Il ne manquera que la signature de Marthe, évidemment, mais nous pourrons plus tard remédier à cet inconvénient.

Le comte de la Goulottière avait décidé que le mariage de son fils Arnulphe se ferait dans l'église paroissiale et non pas dans l'étroite chapelle du château. Il voulait entourer ce contrat d'une éclatante solennité. Cette décision servait admirablement nos projets.

C'était un samedi.

Avec deux de mes gens, et quatre chevaux scellés, j'arrivai vers cette église au moment précis où s'arrêtait la volée des cloches annonçant que le cortège était entré, que les futurs étaient arrivés dans le chœur, et qu'ils étaient assis, attentifs à l'homélie que le curé Verrouillard devait débiter le plus sérieusement du monde sur la gravité de l'engagement matrimonial, surtout lorsqu'un tel engagement est conclu entre deux familles qui... que... etc...

Je comptai une dizaine de minutes, durée que le curé lui-même m'avait proposé en me disant : « Il faut que l'assemblée s'assoupisse un peu, comprenez-vous ?... » Mes gens conduisirent deux chevaux vers la porte de l'église. Elle était fermée. Le pasteur n'avait donc pas négligé ce détail important. Moi, je fis le tour de l'édifice et j'entrai dans la sacristie. Cette dernière communiquait avec le chœur de l'église par une porte entrebâillée à dessein, d'où l'on pouvait voir l'autel. Tout se déroulait selon le plan prévu. J'apposai ma signature sur le registre ouvert. Je pus suivre alors les dernières paroles de l'homélie que le bon curé déversait sur les têtes étourdies de ses ouailles :

- Oui, disait-il, c'est l'amour, l'amour seul qui est le fondement solide d'une union saine et sainte ! Combien a-t-on vu de ces unions factices, que dis-je ? scandaleuses, conclues pour de basses raisons d'intérêt, d'ambitions mondaines, où n'apparaît même pas le légitime désir de fonder un foyer, de voir surgir une heureuse génération pour prolonger un nom et des traditions familiales ? Qui pourra jamais dire les cris et les larmes, les pleurs et les grincements de dents que le joug conjugal impose comme une loi de fer, comme un précepte d'airain sur la nuque raidie de ceux qui ne savent pas aimer ! Quel désastre mes frères, qu'un foyer sans flamme, sans âme, sans chaleur ! La solitude est affreuse quand on la vit seul : elle est détestable quand on est contraint de la vivre à deux ! Oui, comme le disait le bon François de Sales : « aimer ou mourir », je crois ne pas trahir sa pensée en commentant : « Mieux vaut la mort qu'une vie sans amour ».

J'apparus alors dans l'embrasement de la porte. Le curé me vit. Il cligna de l'œil discrètement vers moi, et s'écria dans la péroraison :

- Ah ! Tel ne sera pas votre cas, mes enfants bien-aimés ! Je suis assuré que votre union sera une communion, une fusion de cœur, d'âme d'esprit et de corps ! Chaque jour, chaque heure, vous acheminera vers une unité de plus en plus parfaite et plus heureuse, inébranlable, et tous ceux qui vous verront pourront reconnaître aisément en elle l'image de l'auguste Trinité,

indivisible et éternelle, et l'image des Noces du Christ et de l'Eglise qui n'auront pas de fin.

J'entendis des rires et des pleurs fusaiement ci et là dans l'assistance.

- Et maintenant, voici le moment de conclure devant tous l'engagement de toute votre vie et d'échanger vos consentements. Levez-vous !

Tout le monde se leva. Plusieurs en profitèrent pour se moucher ou éternuer ou essuyer leurs larmes : on pouvait en effet pleurer de rire sur le fiancé et de pitié pour la jeune vierge sacrifiée au Minotaure !...

Lorsque le silence fut rétabli, le célébrant éleva la voix, selon le rite prévu, et s'adressant au baron de la Goulottière, il proposa :

- ... voulez-vous prendre comme légitime épouse, mademoiselle Marthe de Courvoisie ici présente ?

Le militaire, tout fraîchement sorti de ses campagnes répondit quelque chose qui ressemblait plutôt à un grognement de hussard qu'à un « oui » de chrétien.

Puis le curé interrogea Marthe disant :

- Mademoiselle Marthe de Courvoisie, ici présente, voulez-vous prendre comme légitime époux Xavier de Monserrat ici présent ?

J'étais présent en effet, j'avais fait irruption dans le chœur, attirant sur moi tous les regards. Marthe s'écria d'une voix claironnante :

- Oui, je le veux !

C'était magnifique ! Elle bondit vers moi, bras ouverts. Je la saisis, et l'entraînai aussitôt vers le porche de l'église, descendant à grands pas l'allée centrale. L'assemblée, figée de surprise, assistait à une liturgie exceptionnelle que le bon curé poursuivait sans sourciller, gardant le nez fixé sur son livre comme s'il n'avait rien vu. Il prononçait la formule sacramentelle en brandissant le goupillon :

- Ego conjugo vos in matrimonium, in nomine Patris et Filii, et Spiritus Sancti.

Nous criâmes tous deux, Marthe et moi : « Amen » ! en franchissant les portes que nos valets avaient ouvertes à point devant nos pas. Ils les refermèrent aussitôt et tournèrent, de l'extérieur, la grosse clé dans la serrure, clé que le bon curé, ce jour-là, n'avait pas manqué d'oublier sur la porte ! Pendant ce temps nos chevaux nous emportaient déjà vers le paradis terrestre !

ooo

Nous chevauchâmes ainsi au grand galop, gagnant une bonne lieue. Le voile et la robe de la mariée flottaient dans l'air comme une oriflamme, de pureté et de lumière. Toute la nature semblait rire et chanter avec nous. Comment ne pas se réjouir du triomphe de l'amour sur la sottise du monde ? Effectivement, Marthe se mit à rire :

- Qu'as-tu ? lui dis-je.
- Ah mon Dieu, dit-elle, je n'en puis plus ! Arrêtons-nous ! Je revois la tête d'Arnulphe médusé devant l'autel ! Ah... C'était drôle !

Il fallut s'arrêter. Marthe mit pied à terre, et dans sa robe de mariée se tordait de rire, ce qui doit être assez exceptionnel.

- Et mon père, disait-elle. Je le vois maugréer et jurer derrière la porte verrouillée de l'église ! Mon Dieu... Ils sont tous enfermés là-dedans ! Ah ! c'est trop drôle !

Nous étions arrivés près d'un petit pont sur une eau tranquille. Les rives ombrées offraient une retraite favorable au changement de costume que nous avions prévu. Ma mère, en effet, avait préparé des vêtements très simples que Marthe revêtit pendant que les chevaux reprenaient haleine. Elle sortit du bosquet comme une simple bergère, et s'avança vers moi en riant à pleines dents :

- Ma vie commence aujourd'hui, disait-elle.
- Et ta robe de mariée ? lui dis-je.
- Je l'ai laissée dans le fourré. Les bêtes des champs et les oiseaux du ciel en feront leur nid.

Marthe était merveilleuse ainsi. Certes, les parures et les bijoux ne sont rien à côté du bonheur d'aimer...

ooooo

Madame de Carestal

Chapitre 2

Le lit

« Désirée, je me suis étendue à son côté,
et son fruit est doux à mon palais ».

Notre chevauchée reprit donc à travers les chemins creux, les pistes des forêts, les ravins escarpés. Sur le soir, nous nous engageâmes dans une gorge resserrée montant à un col solitaire, limite de notre province. Une auberge accueillait en ce lieu les voyageurs surpris par la nuit. J'en connaissais l'hôte et l'hôtesse, qui m'avaient hébergé cordialement au cours d'anciennes randonnées. Ils m'avaient raconté leur histoire : ce vieux couple d'infatigables amoureux s'était noué d'une manière assez analogue à notre aventure. Ils étaient capables de nous comprendre et de se réjouir avec nous.

Marthe fut éblouie par l'accueil si joyeux et si franc de ces humbles. Elle que son père avait séquestrée parmi les hautes fréquentations de la noblesse, constatait que les gens les plus simples sont naturellement adaptés aux aspirations les plus vraies du cœur. Tout en savourant leur soupe de navets et leur fromage de chèvre, nous leur fîmes le premier récit de nos prouesses. Ils riaient avec nous, s'émerveillaient et versaient à boire... quelle douce veillée ! Ces heures brillent encore à mes yeux comme un lointain feu de joie dans le crépuscule ; en cette heure où j'écris ces lignes, où d'épaisses ténèbres envahissent le monde.

ooo

Il était près de minuit lorsque nous montâmes à la chambre nuptiale. C'était la meilleure de l'auberge.

- Et vous verrez, demain matin, le soleil de l'Orient vous illuminera !

Quand à notre hôtesse, elle nous dit :

- J'ai chauffé votre lit avec mon moine !

Je les revois encore tous deux, l'homme et sa femme, au pied de l'escalier, appuyés l'un sur l'autre : ils souriaient en contemplant notre bonheur.

- Et n'ayez aucune crainte, nous dirent-ils, les portes sont bien fermées !

- Et si quelqu'un demande après vous, nous dirons que vous êtes bien loin déjà, et qu'en une seule nuit on fait beaucoup de chemin !

ooo

La porte de la chambre grinça en s'ouvrant devant nous ; nos chandelles projetèrent nos ombres sur les parois bien blanches, peintes à la chaux. Un pétrin,

deux chaises, un lit. C'était suffisant. Je refermai la porte. Quel contraste entre les émotions de cette journée : la bénédiction nuptiale, la fuite dans le soleil éclatant, la joie de notre veillée, ses rires bruyants, et tout à coup le calme blanc de cette chambrette où nous étions en voyage comme des étrangers... Cette simplicité rustique mettait en évidence la grandeur et la gravité de l'engagement qui était le nôtre : nous n'avions plus laquais, ni parents, ni amis, ni dentelles, ni bijoux, ni parfums... Les murs dégageaient une odeur de laitage et d'écurie, et nos corps celle très salubre de la sueur et de l'effort. Dépouillés, nous étions vrais, savourant le silence de ce moment tant désiré et qui soudain nous effrayait. Il dura longtemps. Marthe déposa sa chandelle sur le meuble et passa la main sur mon cou ; elle murmura à mon oreille :

- Qu'as-tu mon grand amour ?

A vrai dire, j'éprouvais comme un sentiment de vertige : trop de choses se pressaient en moi pour être livrées ainsi par une seule parole.

- Rien, dis-je... je pense... je prie... je ne sais...

- Moi aussi je prie, dit Marthe, en approchant ses lèvres des miennes. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, poursuivit-elle, sinon, comment nos âmes pourraient-elles se rencontrer ?

- Combien c'est vrai !

- Ne crois-tu pas qu'il serait bon de prier ensemble à haute voix ?

Une prière alors monta sur mes lèvres, dont Marthe s'est bien souvenue, mais que j'oubliais. Elle dura longtemps : fut-ce l'Esprit-Saint de Dieu qui s'exprima par ma bouche ? Peut-être ?... Dans ce moment d'intimité et de confiance totale, ce qui gisait au plus profond de moi-même pouvait librement se manifester ?... Ainsi sans doute priaient les patriarches, les prophètes, instruits qu'ils étaient encore des souvenirs du paradis ? L'Écriture nous garde l'oraison du jeune Tobie devant le lit nuptial... Pour moi, je ne sais qu'une chose aujourd'hui, c'est que toute la suite de notre histoire fut l'exaucement de ce que nous demandâmes alors au Seigneur.

ooo

Puis nous fîmes la connaissance de nos corps, à la lueur de nos chandelles, transportés d'admiration et débordants d'action de grâce. Je revis ainsi en ma femme les seins qui m'avaient allaité en ma mère, et dont la vue m'avait été interdite depuis mes plus tendres années. Je laissai ma main explorer les formes infiniment délicates du corps féminin, suivant à la trace celle du Créateur, et j'étais émerveillé au-delà de ce que l'on peut dire. Je ne pouvais cependant écarter de ma pensée l'image du corps défait et décharné de ma pauvre mère, qui, en cette heure, devait prier en tremblant d'angoisse pour nous. Quant à Marthe, elle me couvrait de baisers, et à genoux devant moi me réconciliait avec ma propre chair, en vénérant en moi les sources de la vie. Notre liturgie intime dura ainsi jusqu'à ce que nos chandelles fussent éteintes, Alors, à tâtons, nous nous mîmes au lit.

Était-ce la fatigue ? Non pas... Le souvenir de ma mère ? Peut-être ? C'était surtout je crois la prise de conscience de la beauté incomparable du corps d'une

vierge pure : je n'éprouvais plus aucun désir physique, mais celui seulement d'entrer avec Marthe dans une profonde communion d'esprit et de conscience. Sur nos lèvres montaient des paroles que je trouvai plus tard dans le Cantique des Cantiques :

- Ma bien-aimée, que tu es belle ! Combien délicieuse !
- Mon bien-aimé, que tu es beau, que tu es charmant, que tu es fort !...

Et notre étreinte se prolongea ainsi, très détendue, très douce, très délicieuse. Marthe, après avoir exprimé plusieurs fois combien ces heures étaient merveilleuses ne dit plus rien. Et je sentis sur sa joue une larme qui coulait de ses yeux...

- Comment tu pleures ? Et pourquoi donc mon Dieu ?
- Oui, dit-elle, je ne sais... d'amour, de joie, de reconnaissance, d'adoration. Et puis, j'ai tellement de choses à te dire !... Et aussi je pleure... parce que je ne sais pas...
- Comment ? que veux-tu dire ? Tu ne sais pas ? Tu sais bien que je t'aime ?
- Oui, oui, cela je le sais ! Ton amour pour moi, mon amour pour toi ne sont qu'un seul amour, un trésor si précieux ! Et j'ai tellement peur de le perdre.
- De le perdre ? Crois-tu donc que l'on peut perdre un amour tel que le nôtre comme on perd sa bourse ou son chapeau ? Qui pourra désormais nous empêcher de nous aimer ? Ton père ? Le baron de la Goulottière ?
- Oh ! Tais-toi ! Ne parle pas de ce monstre !
- Mon père n'est plus, ma mère est notre alliée.

Et le souvenir de ma mère se reforma en moi.

- Oui, justement, ma mère, dis-je... elle aussi a certainement beaucoup de choses à nous dire. La Bible était toujours sur sa table, devant ses yeux. Avec la séquence de vie qu'elle a subie, elle en aura percé des énigmes ! Mais elle est d'une discrétion !
- Oui, ta mère... quelle femme mystérieuse !

Il y eut un moment de silence, tout rempli de sa présence lointaine. Puis Marthe reprit :

- Elle sait, elle peut-être, ce que je ne sais pas, ni toi non plus.
- Que veux-tu dire ? De quoi parles-tu ?
- Nous sommes comme des enfants : dans l'ignorance complète des véritables lois de la vie. Et encore, si nous étions comme de vrais enfants ! Mais nous avons été blessés et meurtris dans ce monde de folie, de déshonneur, de corruption et de mort.

Sur l'oreiller, ces confidences prenaient une singulière signification ! Marthe pleurait toujours : j'attribuai la chose à la fatigue. Je baisai ses yeux mouillés de larmes, espérant ainsi la consoler. Je la serrai tendrement dans mes bras. La chaleur de mon corps lui redonnait confiance. Elle me dit sur un ton plus serein :

- Il faut d'abord que je te raconte ce qui s'est passé là-haut dans la tour.
- Eh bien raconte.
- Oui, je vais te parler : car je sais maintenant que tu as le respect de mon âme, et que tu peux être le témoin de ce qui s'est passé entre Dieu et moi.
- Entre Dieu et toi ?
- Oui, il faut que tu saches tout. Notre unité dans la foi est à ce prix.

- Je comprends. Il faut en effet que notre union s'établisse au niveau de nos consciences. Moi aussi, je te parlerai de la mort de mon père et de ce que cet acte d'héroïsme m'a appris ?
- D'héroïsme ?
- Parfaitement.

Marthe est stupéfaite. Elle réfléchit un instant, puis elle dit :

- Oui, oui, je vois qu'un noble suicide peut avoir une valeur de témoignage.

Il y eut encore un instant de silence.

- Alors, qu'est-ce qui s'est passé dans cette tour ?
- Eh bien, voici. C'était le jour qui suivit ton escalade jusqu'à mon grenier. Je restai longtemps à la fenêtre après ton départ, après ton dernier baiser. Je crus entendre, dans l'aurore pâissante le hennissement de ton cheval, lorsque tu le rejoignis. Le jour se levait sur les brumes de la plaine et alors que l'orient s'illuminait sous les feux d'un nouveau soleil, je priai Dieu de toutes mes forces pour toi, mon bien-aimé. Et je lui disais dans ma prière : « ah, seigneur, faites-moi mourir, si je ne dois pas faire le bonheur de Xavier ».
- A-t-on idée de faire des prières pareilles ? Dieu ne fait pas mourir ceux qui s'aiment !
- Je le sais, Dieu ne fait mourir personne... Cependant, c'était ma prière. Il me semble que je ne pouvais exprimer autrement mon amour pour toi, mon bien-aimé, toi qui, en cette heure matinale, chevauchais sur les collines.
- C'est vrai : je me rendais chez le bon curé Verrouillard. Il a tout compris et nous a bien aidés.
- Le jour se leva et je m'étendis sur mon lit ; après cette nuit de veille et de combat, j'étais épuisée. Je m'endormis. Je fus réveillée par un coup frappé à la porte. Le soleil était déjà haut. J'entendis la clé tourner dans la serrure, c'était mon père : lui seul possédait cette clé. Mon sang ne fit qu'un tour à la pensée qu'il avait peut-être découvert quelque chose de notre complot. Je n'eus que le temps de sauter du lit : il était déjà dans la pièce et il me dit avec son impitoyable dureté : « Ma fille au lit, à cette heure ? C'est indigne !... » Je lui répondis qu'il devait admettre que dans la situation où je me trouvais je pus ressentir quelque fatigue. « Ce n'est pas le temps d'être fatiguée, me dit-il, c'est le temps de vous coiffer un peu et de vous habiller convenablement. Vous allez, en effet, recevoir aujourd'hui votre futur mari le baron Arnulphe de la Goulottière, qui nous fait l'honneur de déjeuner avec nous ». - « Aujourd'hui ? ». J'étais interloquée. « Oui, oui, aujourd'hui. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? »
Tu juges du choc que je recevais au cœur ! D'une part je me réjouissais de ce que mon père n'avait rien soupçonné de ta visite, mais la seule pensée de me trouver nez à nez avec cet Arnulphe me donnait une furieuse envie de vomir.
- « Ah ! mon père, je me sens mal ! Pardonnez-moi, mais il me semble que je ne saurais me tenir à table ».
- « Toi malade ? Allons donc ! Hier encore tu ne manquais ni d'audace, ni d'impétuosité, ni même de violence pour t'obstiner contre ma volonté ! »

Il parlait d'une vive dispute que j'avais eue avec lui.

Mais je me confiai au plan que nous avions formé la nuit même et je résolus de ne plus gaspiller mes forces en m'opposant inutilement à une volonté implacable, qui avait quelque chance désormais de ne pas aboutir. Je décidai donc de venir à table et de faire bonne figure.

- « Enfin, te voilà raisonnable ! dit mon père. Donne-toi vite un coup de peigne ; je dis à ton futur de monter et je vais vous présenter l'un à l'autre. Et je vous laisserai seuls : il faut bien que vous ayez quelques moments de tête à tête pour mieux vous connaître et mieux vous estimer ! Il a des qualités, tu sais, ce garçon ! Bon soldat, qui s'est distingué partout, et bientôt un grand capitaine ! »

Mon père me quitta sur ces paroles. La perspective de me trouver tout à coup seule avec cet homme tomba sur moi comme un plomb fondu. Je crois qu'un démon, qu'une puissance infernale m'accablait à cette heure. En un instant le souvenir de ton passage s'évanouit comme un rêve, ta visite me parut irréaliste, et le moment que j'allais vivre un cauchemar... Je pleurai, criant vers le ciel : « Mon, Dieu, mon Dieu, où est la vérité ? Où est la vérité ?... »

Des pas dans l'escalier : les lourdes bottes du baron approchaient. Je tremblai comme une feuille. Mais quoi ? Il le fallait. J'arrangeai mes cheveux d'une main, le couvre-lit de l'autre, et ça y est, la porte s'ouvre ! Lui, suivi de mon père. Présentation : je suis bien obligée de lui donner ma main à baiser. Et c'est là que les mensonges commencèrent à pleuvoir sur moi :

- Comme la pluie de la nuit précédente sur mes épaules !
- Exactement, mon chéri... Et « mes compliments », et « Je suis très honoré », et « Mademoiselle, votre très vénérable fille », et « son honneur », et « ses multiples grâces »... Toutes les fadaïses que l'on apprend dans les écoles montaient aux lèvres de ce paillard. Bref, mon père à son tour se mit à falsifier les choses : il expliqua que j'aimais beaucoup cette chambre élevée, au sommet de cette tour : qu'elle me procurait l'immense avantage d'un paysage aéré, me mettait à l'abri des visites importunes, des vagabonds, de ces mendiants qui défilent à longueur de journée aux portes des châteaux. Que j'étais là le plus souvent occuper à lire, à coudre, à faire mes dévotions. Et sur ce mot : « Elle n'est pas trop dévote, mademoiselle votre fille ? » demanda-t-il. - « Elle a de la dévotion juste ce qu'il faut pour être un honnête femme du monde ».
- Oui, dis-je, je comprends, le mélange, la trahison... C'est pour cela que mon père s'est suicidé.
- Que dis-tu ?
- Continue ton récit, je t'expliquerai.
- Puis mon père nous laissa tous deux seuls. Je gardai le silence puisqu'il ne convient pas qu'en ces sortes de choses la femme prenne l'initiative ; mais je sentais les mots affluer à mes lèvres pour crier mon refus et donner mes

raisons. Il se mit donc à parler, réitérant les sottises flatteries qu'il avait déclinées quelques instants auparavant. Et comme il vit que je n'y portais pas le moindre intérêt, il dit : « Puis-je vous dire au moins « Ma chère demoiselle » ? et tâcher de gagner vos faveurs ? Du moment que Monsieur votre père vous a destinée à moi, je ressens pour vous une inclination extrême ! » - « A combien de femmes avez-vous déjà dit cela avant moi ? » - « Il n'y a rien de commun, ma chère demoiselle, entre les amusements nécessaires de la vie militaire et un honnête mariage auquel je prétends désormais ». - « Toute femme, monsieur, a une dignité comparable, et je me considère comme solidaire de toutes celles qui vous avez honteusement violées... »

- Tu lui a dis cela ?
- Oui, je t'assure... j'étais hors de moi. Poussée par quelque Esprit...
- L'Esprit de Dieu, sans aucun doute. Et qu'a-t-il répondu ?
- Il demeura un instant interdit. Puis sa violence naturelle reprit le dessus, il se révéla tel qu'il était : « Ah, ah ! dit-il, je vois que vous ne serez pas facile ! Vous êtes une place forte, une forteresse, et il ne me faudra pas moins de toutes mes vertus guerrières, de toute ma bravoure, acquises au cours d'innombrables batailles, pour en venir à bout ! Soit ! Les jeux sont faits ! Si vous aviez cédé, comme je le désirais d'abord, à la passion que je viens d'éprouver pour vous, je vous aurais finalement dédaignée. Mais une femme comme vous ! Tudieu ! Avec cette frimousse pâlotte et ses yeux pointus comme des poignards ! Je vous aurai ! Et cette virginité dont vous avez l'air de faire un point d'honneur, je vous la ravirai ! Vous allez voir quel mâle je suis ! »

Il s'avança vers moi l'œil enflammé d'une passion violente. Dans mon cœur, je criai vers le Ciel, et je reçus alors une force extraordinaire pour lui tenir tête. « Ne me touchez pas, dis-je, sinon je crie et j'appelle tous nos gens ! »

Il se mit à rire : un rire épais et visqueux qui sentais le vin et le tabac : « J'ai la complicité de votre père, et il m'a recommandé lui-même de vous dépuceler, que c'était là le seul moyen de vous réduire et de vous ramener à la raison. Il a du savoir-vivre votre père ! Il s'y connaît dans l'éducation des filles ! D'ailleurs il m'a dit aussi qu'il vous a reléguée ici, dans ce grenier perdu, pour que personne n'entende ni vos pleurs, ni vos cris, ni vos oraisons... Alors ?

Et le monstre se mit à sourire en ouvrant les bras. Je ne pouvais plus, selon lui, qu'y tomber comme un fruit mûr.

Je passai de l'autre côté de la table. « Ah ! c'est la parade, dit-il, vous opposez un bouclier à mes traits ! » Alors commença dans mon étroite chambrette une étrange poursuite. Il fallait tourner autour de la table, seul obstacle qui pouvait me protéger. Mais il sauta dessus et s'apprêtait à retomber sur moi ? J'eus le réflexe de passer brusquement dessous et de la soulever d'un coup de reins. Il perdit l'équilibre et voilà le baron aplati par terre dans un vacarme effroyable, une chaise disloquée sous sa masse, et la table retournée sur lui.

- Ce n'est pas possible !

- Si, si. Un Ange, sans doute, combattait avec moi. Je passai des larmes au rire, je jubilai déjà de ma victoire. Mais il n'était pas homme à accepter l'humiliation ! Il se releva en blasphémant : je te fais grâce des injures qu'il déversa sur moi, la Vierge et les Saints ! Il vit alors les fleurets accrochés au mur. « Ah, ah ! dit-il, je vois là ce qu'il me faut ! Puisque vous voulez vous battre, mademoiselle de Courvoisie, battez-vous en honnête femme, selon les lois de l'escrime ! » Et ce disant, il me jeta l'un des fleurets. Il se mit en garde : « Je défends mon honneur de baron de la Goulottière ; défendez, si vous le pouvez, votre virginité ! » Et il se mit à ricaner grossièrement. Mon père m'avait fait donner autrefois des leçons d'escrime par un maître d'armes qu'il avait reçu au château. Je me sentis de taille à parer les coups. Nos fers se croisèrent ; mais bien vite je dus reculer : « La vie passe par le sang, et l'amour aussi ». Je sentis en ces quelques instants d'un duel terrifiant que le viol et la violence ne font qu'un. Comment t'expliquer cela, mon chéri ?
- Oui, oui, je comprends...
- Ce combat, tout inégal qu'il fut, me parut très long. Mon attention était si vive que j'en saisisais les moindres mouvements. Alors que nos armes grinçaient l'une contre l'autre, j'entendis des pas dans l'escalier : c'était mon père. La chute bruyante du baron avait sans doute donné l'alarme. Il ouvrit la porte. « Monsieur le comte, s'écria Arnulphe en le voyant apparaître, je suis en train de reconquérir mon honneur contre la perfidie de votre fille ! » - « Arrêtez, arrêtez » nous criait mon père. - « Non, clamait Arnulphe, pas avant que le sang n'ait coulé : je veux la déflorer ou la perforer. Bientôt je fus plaquée au lambris. Je déviai son fer de toute la force du poignet jusqu'au moment où relevant le mien d'un geste trop brusque, je me découvris. J'étais perdue. Je sautai de côté, par bonheur, car il me lançait un coup mortel juste à la hauteur des entrailles. C'était là qu'il visait obstinément. Son fleuret se piqua dans le bois si fortement qu'il ne put aussitôt le retirer. Ce retard me donna l'avantage, et je piquai mon fer sur son pourpoint. Il fut terrorisé : il sauta en arrière, laissant son arme piquée au mur, où elle vibrait, pendant que je le poussai à mon tour sous la menace de la mort. Il heurta du talon la table renversée à terre. Il culbuta, il était sous moi. Alors je jetai mon fleuret en disant : « Je ne veux pas envoyer en enfer un sadique tel que vous, vous qui n'avez que la vie du corps, et non celle de l'âme. Relevez-vous. »
- Tu lui as dit cela ?
- Oui, oui, je t'assure. Mon père était blanc de consternation. Il aida Arnulphe à se dégager les pieds de la table et à se mettre debout, et lorsqu'il fut sur pieds : « J'ai perdu une bataille, dit-il, mais je ne perdrai pas la guerre ! Monsieur, votre fille est une femme formidable ! Voilà la femme qu'il me faut ! Mademoiselle, vous serez maîtresse d'escrime dans mon bataillon et générale des Armées du Roi avant longtemps ! Je vous emmènerai sur les champs de bataille et vous y porterez l'honneur de la Patrie et de mon nom à la pointe de l'épée ! » Mon père buvait ces flatteries insensées. Il passait de l'abattement à la jubilation. Il nous prit l'un et l'autre par le bras, en disant : « Et maintenant, allons dîner ! »

Ma victoire ne m'avait procuré aucun avantage, et à ce moment-là, j'aurais voulu être clouée au mur par le fleuret qui y était fiché. Je pensais à toi comme dans un rêve, comme un paradis perdu... Il est vrai que j'étais épuisée par tant d'émotions, par ce duel affreux.

Quel repas fut le nôtre ! Je n'avais pas la tête à suivre la conversation qui s'en alla sur le train de ce monde, sur les idées philosophiques qui font, dit-on, la lumière de notre siècle. Arnulphe et mon père se trouvaient d'accord pour lutter contre la superstition, l'intolérance, et le fanatisme. Je ne soufflai mot. « Alors, ma fille, que diriez-vous là-dessus ? » - « Moi, mon père ? Sur le fanatisme et l'intolérance : je n'ai pas lu les livres des philosophes, mais je pense qu'avant de les condamner dans la politique, vous feriez mieux, mon père, de regarder ce qui se passe dans votre propre maison ». - « Que veux-tu insinuer ? questionna-t-il. Est-ce parce que je veux te donner en mariage à ce valeureux capitaine, à un homme d'honneur, expérimenté, d'âge mûr, et t'arracher à la sottise de ta passion pour un jeune godelureau, fils d'un suicidé, que je fais preuve à tes yeux d'intolérance et de fanatisme ? Je fais mon devoir de père ! Je veux t'éviter le déshonneur d'une mésalliance dont tu souffrirais toute ta vie !... Et il y eut bien d'autres choses contre toi, mon chéri, que je ne te dis pas, car elles te feraient trop de peine !

- Laisse, laisse, ces paroles ne sont que des souffles qui s'envolent : c'est inévitable. Mais toi, ma bien-aimée, tu as pu supporter tout cela ? Par amour pour moi ?
- Sur le moment tout me semblait facile. Je répliquai à mon père et lui tint tête autant que je pus. Mais voyant que mes arguments ne faisaient qu'aigrir son humeur, je me résignai au silence, jusqu'à la fin du repas. Je tremblais à la pensée de me retrouver avec Arnulphe. Mais le ciel vint au devant de mon désir, et m'épargna cette corvée. Au sortir de table, Arnulphe s'excusa, prétextant une affaire urgente. Sur le seuil, en prenant congé, il se tourna vers moi en disant : « A bientôt, dans des dispositions meilleures, mademoiselle, ma chère forteresse ! » Ce jargon militaire me donnait la nausée, tout autant que la gloutonnerie qu'il avait manifestée à table, tout en gardant les dehors de la civilité.

Et je fus de nouveau en tête à tête avec mon père. Il me reconduisit impérativement au sommet de la tour, et tout en montant l'escalier, il n'arrêta pas de me reprocher mon irrévérence, mon insoumission, mon obstination, que sais-je ?... Puis il me dit en me poussant dans ma chambre : « Un mariage honnête avec un mâle solide et vigoureux est un remède merveilleux pour calmer la pétulance des filles ! » Il referma la porte sur moi en affirmant : « Et maintenant vous ne sortirez d'ici qu'en robe de mariée, samedi matin, au bras d'Arnulphe de la Goulottière ! »

ooo

,Marthe se tut. Je la serrai dans mes bras. Elle me dit combien la chaleur de mon corps la réconfortait, lui rendait la vie. « Mon Dieu, que c'est bon ! Que c'est

vrai ! Que c'est bon ! » disait-elle. Mais bientôt je crus ressentir une larme sur ma joue et un sanglot monter à sa gorge.

- Quoi ? Qu'y a-t-il encore, ma bien-aimée ?
- Ah ! c'est que j'ai encore à te dire, et qui va te faire mal !
- Mais non, mais non, protestai-je.

L'idée du pire hanta ma pensée : Arnulphe serait-il revenu ? Aurait-il abusé d'elle ? J'eus une peur atroce de cette éventualité. Je questionnai :

- Tu n'as pas revu Arnulphe par la suite ?
- Non, non, ce n'est pas ce que tu redoutes, dit-elle. Tranquillise-toi : c'est tout autre chose. J'étais tellement brisée, tu sais, que je ne crus plus possible la réalisation de notre plan. Je me vis perdue. Le fleuret était toujours là, piqué dans le lambris, la chaise en éclat, la table renversée. Je revécus, dans une angoisse, dans une terreur vomie sur moi par quelque puissance infernale, ce duel que j'avais, le matin, conduit avec tant de courage. A cet instant, je n'en avais plus du tout. « Mais me disais-je, la vie humaine est une véritable folie !... » Le monde, ce monde sans amour, sans foi, sans droiture, ce reste de vie misérable qu'ont les humains, sous la menace perpétuelle de la mort, me parurent complètement étrangers à Dieu, au Bonheur, à la Vérité. « Seigneur, Seigneur, disais-je en gémissant dans une prière désolée, comment de telles choses, comment de tels êtres peuvent-ils exister ?... » Et malgré un tel désarroi, je savais encore que je portais en moi-même, dans ma virginité intacte, l'espérance merveilleuse de tout autre chose, d'un univers qui existe sans aucun doute, mais que nous ne voyons pas. Alors, je me tournai vers Dieu, et... il faut que je te le dise, je fis ce vœu : Seigneur, si vous permettez que j'échappe à cet horrible mariage qui n'est qu'un sacrilège, je vous offre ma virginité... » Cette prière dura longtemps et s'affermir en toute mon âme.
- Alors, tu as fait vœu de virginité ?
- Eh oui ! je voyais qu'il n'y avait pas d'autre issue pour moi. Et alors je fus remplie d'une joie toute céleste. Je sus, dès cet instant que notre plan réussirait. L'obstination de mon père, la violence d'Arnulphe m'apparurent comme des cauchemars inconsistants et ridicules. J'eus l'évidence que le monde réel c'était notre foi, notre amour : Dieu n'était que là ! Il ne pouvait soutenir dans l'existence les scènes que j'avais vécues en cette affreuse matinée. Je m'apaisai ; le soir descendit sur ma prière et je m'endormis.
- Oui, mais, lui dis-je, ce vœu de virginité ?
- Eh bien oui, c'est un vœu qui m'a libérée. Et cependant, je suis à toi quand même. Je sens que cela est parfaitement possible : ce que l'on croit inconciliable l'est-il vraiment ? Mon Xavier chéri, lorsque tu as prié, tout à l'heure, lorsque tu as entouré mon corps de respect et de vénération, j'ai vu clairement que je pouvais être ta femme sans trahir ce vœu. Tu m'es apparu comme un époux véritable, comme un témoin de Dieu, comme le Christ. Et c'est pourquoi je me suis mise entre tes bras sans la moindre inquiétude, persuadée que tu comprendrais tout...

ooo

C'est dans la chaleur du lit que j'entendais de pareilles choses et mes sens restaient d'un calme extraordinaire. Je tenais une vierge consacrée entre mes bras, et voici que j'étais transportée d'une allégresse immense qui résonnait dans mon corps avec une délicatesse infinie, alors que je réservai le plus facilement du monde au Créateur le Sein fermé par sa main. Marthe aussi ressentait une très grande joie : nous vivions quelque chose d'unique.

Je revins plusieurs fois sur le vœu qu'avait prononcé Marthe

- Mais tu étais sous le coup de la peur.
- Oui, au début, avant que je fasse le vœu. Mais ensuite plus du tout. Lorsque je me suis vraiment décidée, ma lucidité, mon calme étaient parfaits. Bien mieux : ce vœu se révélait à moi comme la condition même de la réussite de notre projet, donc de notre mariage, et surtout de notre bonheur.
- Enfin, que nous arrive-t-il ? dis-je. Si tu as fait un vœu, tu ne peux être mariée, ou alors notre mariage est nul ! Or nous sommes mariés, c'est évident, et devant des témoins et une assemblée qui ne sont pas prêts de l'oublier !
- Mais oui, nous sommes mariés, j'en ai la pleine conviction. Comment un amour comme le nôtre pourrait-il ne pas aboutir au mariage ? Et nous sommes mariés aussi devant l'Église. Mais mon vœu est une affaire personnelle, entre nous, qui ne regarde personne.
- Mais enfin, c'est incroyable !

Et je me mis à rire, et Marthe avec moi.

- C'est cocasse au suprême degré ! Tu es ma femme, et tu as fait vœu de virginité ! Alors, qu'allons-nous faire maintenant ?

Ce rire que nous ne pouvions réprimer risquait d'éveiller nos hôtes qui dormaient dans la chambre voisine. Il était cependant nécessaire, c'était un besoin vital, il détendait nos nerfs, que tant d'émotions, d'angoisses et de fatigues avaient crispés depuis tant de jours ! Finalement, apaisés et heureux, nous décidâmes de dormir remettant l'étude de cette question canonique à plus tard.

ooo

L'aube pâlisait déjà l'horizon et remplissait la chambre d'une clarté très douce.

ooo

Le Soleil dans tout son éclat, frappant de plein fouet mes paupières, me réveilla. Je rêvais à un incendie : celui de notre château, nos meubles, nos tapisseries, nos planchers et nos charpentes s'évanouissaient dans les flammes, et je considérais cela en songe avec une indifférence et un désintéressement absolus...

Ouvrant les yeux, c'est avec une immense joie que je repris conscience de la réalité. Marthe dormait à mon côté. En attendant son réveil, je me mis à réfléchir

posément à la situation. Manifestement, il fallait prendre son vœu de virginité au sérieux. Mais, qu'est-ce que la virginité, pensai-je ? Cela signifie-t-il l'entrée au couvent ? Le port de l'habit religieux la vie solitaire et recluse ? Notre nuit qui avait été calme m'avait démontré que l'on peut parfaitement coucher avec une femme sans être contraint par la nature, contrairement à ce qu'un « vain peuple pense ». Il était donc possible de respecter la virginité de la femme, tout en l'aimant, et même, c'est une preuve d'amour que de lui garder la gloire de son Sein intact...

Mon esprit se fixa sur cette pensée jusqu'au réveil de Marthe. « La première des vierges, la Reine des vierges n'était-elle pas épouse ? » me disais-je, « Assurément ! » Ma foi chrétienne élémentaire me l'enseignait. Et dès ce moment j'eus l'intuition que la main de Dieu qui agit par les circonstances, nous avait engagés dans une voie qui pouvait paraître étrange, inhabituelle, mais très ancienne et merveilleuse. Pourquoi pas ? « Serait-ce là la porte étroite que tout le monde cherche et que très peu trouvent ? Étroite certes, mais non pas impossible, ni même difficile, mais encombrée et obstruée par des montagnes de préjugés... »

Je résonnais ainsi. Tout n'était pas clair dans mon esprit, mais sur l'heure j'étais déjà établi dans une grande joie et une grande paix. N'était-ce pas le signe que l'Esprit de Dieu était avec nous ?

ooo

Marthe se réveilla. Je l'observais en souriant. Elle sortait d'un sommeil si profond qu'elle ne reconnaissait ni les lieux ni le lit.

- Alors, lui dis-je, belle endormie ?
- Mais c'est vrai ! C'est vrai ! Tu es là ! je suis avec toi ! mais ce n'est donc plus un rêve ? C'est vrai ! mais comment cela est-il possible ?
- Eh oui, tu vois, il y a dans la vie des réveils magnifiques, sur des jours nouveaux...
- Notre premier baiser exhala une délicieuse prière, une débordante action de grâces. Mais nous avions honte, l'un et l'autre, d'être encore au lit, alors que le soleil atteignait le sommet de sa course. Nous nous levâmes donc, mais nos corps nous parurent bien pâles à la clarté du jour. Ils n'avaient plus le mystère qu'ils nous avaient révélé à la lueur dorée des chandelles, la veille au soir. Cependant, nous n'avions nulle gêne de nous trouver ainsi l'un devant l'autre, dans la nudité totale et vraie, car nos âmes n'avaient plus de secret l'une pour l'autre. Il nous fallut nous habiller, pour nous mettre aux conventions de ce monde.

ooo

- Ah ! les voilà !

L'aubergiste et sa femme nous accueillèrent, avec de larges sourires. Il était près de midi.

- Pour une nuit de noces ! Vous autres ! On vous a entendus rire ! Eh bien, il n'y en a pas beaucoup qui sont aussi heureux que vous, surtout en notre

siècle, où la plupart des filles sont mariées malgré leurs griffes et leurs dents. Vous en avez de la chance !

- Oui, oui, c'est tout à fait extraordinaire, dis-je.
- N'est-ce pas ? dit le brave homme, d'un air entendu.

Il riait aussi, avec Marthe, qui riait à nouveau, aux éclats. Mais ni lui, ni sa femme ne pouvaient comprendre pourquoi notre aventure était si exceptionnelle. Et notre joie les réjouissait fort...

ooooo

Madame de Carestal

Chapitre 3

La maison

« Ecoute, mon fils,
les paroles de ta mère ! »

Une lune entière dura le voyage de ces noces virginales. Comme des enfants de Dieu sur une terre renouvelée, nous chevauchions le long des rivières, autour des étangs, sur les crêtes des collines escarpées... Le soir nous surprenait parfois auprès d'une auberge, nous introduisait à l'humble hôtellerie d'un village, ou nous contraignait à entrer dans une chaumière, voire à accepter l'abri précaire d'une simple grange perdue dans les pâturages. Ainsi des heures de vie et de joie défilaient : nous nous sentions hors du temps, de ce temps inexorable pour les fils des ténèbres et de la mort. Nous allions vers des lendemains toujours plus beaux, oubliieux des ombres du passé, aspirant à un avenir de lumière. Nous prenions une conscience de plus en plus nette que la consommation de notre mariage – pour employer le langage des juristes – ne pourrait rien ajouter à notre bonheur.

Tout au contraire !

Pour ma part, j'entrais avec Marthe dans cette évidence, que toute femme porte intuitivement en elle, sans pouvoir toujours l'exprimer, que Celui qui a fermé le sein ne l'a pas fait par hasard.

ooo

En un matin lumineux, nous arrivâmes devant un oratoire rustique, où la main d'une bergère avait déposé en hommage à la Mère de Dieu un modeste bouquet de colchiques. Une statue de bois noircie, portant quelques traces d'anciennes dorures, trônait derrière une grille rouillée. La Vierge assise présentait Jésus sur son genou.

Une prière muette nous retint devant cette image : l'artiste avait sculpté gauchement un symbole immense...

- Tu comprends ? me demanda Marthe.
 - Oui... enfin, je comprends, oui, certaines choses. Marie, trône de la Sagesse. Et toi, que comprends-tu ?
 - « Voici celui que j'ai enfanté en demeurant vierge », nous dit-elle. Comprenne qui pourra !
- Je me frappai le front à grand bruit :
- Ca y est ! m'écriai-je : mais c'est cela !
 - Qu'as-tu donc, mon chéri, demanda Marthe surprise de ma vive réaction.

- C'est la parole que m'a dite l'autre soir ma mère ; il n'y a pas longtemps. C'est cela qu'elle voulait dire, j'en suis assuré !
- Mais quoi donc ?
- Mettons pied à terre, dis-je à Marthe. Je vais t'expliquer.

Nous nous assîmes, l'un contre l'autre sur la pierre moussue qui formait l'assise de l'oratoire. Je racontai cette soirée terrible qui avait précédé le suicide de mon père, comment j'avais accompagné ma mère dans sa chambre, tâchant de la consoler. Que là, elle m'avait présenté son lit me disant : « C'est là que je t'ai donné le jour ». Elle pleurait disant cela. Alors je lui demandai : « Pourquoi pleurer, ma mère ? Est-ce un péché de mettre un enfant au monde ? » Et elle m'a alors répondu : « Bien sûr que c'est un péché ».

Marthe comprit aussitôt la pensée de ma mère. Elle enchaîna :

- Ici, tu vois, il n'y a pas eu de péché, parce qu'il n'y a eu ni viol, ni sang versé.
- Oui, dis-je. Cette fois, c'est tout à fait clair.

Alors remonta à ma mémoire cette antienne que chanta saint Bernard, entraînant à sa suite d'innombrables saints dans la contemplation : « Inviolata, integra et casta es Maria... »

Nous la chantâmes ensemble, debout devant l'image du Trône de la Sagesse...

C'était la première fois que nos voix s'unissaient dans un chant. Ensuite, il ne se passa pas de jour, pas d'heure peut-être, sans que montât sur nos lèvres quelque cantique ou quelque chanson. Le répertoire de Marthe était plus étendu que le mien. La pluie, un jour, nous obligea à demeurer dans une mesure abandonnée, où nous avons passé la nuit. Alors que les chaumes moussus pleuraient leurs gouttes multiples, que les brumes s'effilochaient entre les arbustes et les herbes, ces moments tout gris furent peuplés de chants.

ooo

Quand notre bourse fut vide, il nous fallut songer à revenir à la maison. Ma mère bien entendu devait trembler en nous attendant ; mais je connaissais sa foi, sa confiance en Dieu et la joie profonde qu'elle éprouvait à la pensée de notre libre bonheur. Il me semblait souvent sentir à nos côtés, au-dessus de nos têtes, la force agissante de sa prière. A vrai dire, nous avions hâte de la revoir. Marthe la connaissait très peu, et moi, moins encore peut-être, bien que j'eusse été porté dans son sein, allaité sur ses genoux, alors que j'avais grandi sous son ombre. Celle que j'appelais « maman » restait pour moi une énigme, dans son silence religieux et nuancé de tristesse, dans une claustration quasi continue. A peine pouvais-je supporter la douceur de son regard et les questions infinies qu'il me posait, auxquelles je n'avais pas un mot pour répondre. Voulait-elle me faire une confidence ? Ou des confidences ? Ou bien au contraire, attendait-elle du fruit de ses entrailles, la manifestation d'une vérité qu'elle n'avait jamais connue ?...

Nous arrivâmes au château pendant l'été de la saint Martin, qui se prolongea cette année-là jusqu'aux portes de l'Avent. Ce qui restait de rouge et de jaune sur les arbres s'envolait à la brise du soir, sous un ciel de feu. Ma mère gardait toujours un regard sur l'allée du château : elle nous vit trotter en soulevant les feuilles. Elle ouvrit la porte, et apparut sur le perron comme une silhouette frêle, comme une ombre minuscule, toute vêtue de noir qu'elle était depuis la mort de mon pauvre père. Nous mîmes pied à terre et nous courûmes l'embrasser.

- Mes petits, mes petits, disait-elle, comme je vous ai attendus ! Combien j'ai prié le ciel pour vous !

Elle sonna. Nos gens accoururent de tous côtés, s'empressèrent auprès de nous, exprimant à haute voix et par de larges sourires la joie de nous revoir. Ils évoquèrent bien vite le tumulte qu'avait provoqué, dans toute la province, le rapt de Marthe en pleine cérémonie de mariage. A leurs yeux cela était astucieux, chevaleresque, épique... Ils nous félicitaient, laissant déborder leur admiration alors que les servantes déployaient une nappe dans la grande salle, apportaient des verres et des boissons, des assiettes, des fruits, du fromage et du pain... Nous comprîmes que la fête ne faisait que commencer à la maison, frustrée de notre présence pendant de si longs jours...

- Ah, mes enfants, disait Mathurine, notre vieille femme de chambre, nous pensions que vous ne reviendriez pas ! Que quelque loup vous avait dévorés, ou bien encore que vous étiez tombés noyés dans une rivière ! Ou alors que les régiments du Roi vous avaient jetés en prison !...

Cette parole nous fit tressaillir : nous n'avions pas songé à la rage du capitaine de la Goulottière, à la menace qu'il pouvait faire peser sur nous. Il avait de son côté la force militaire, peut-être le droit civil, et qui sait ? Même le droit canonique...

- ... mais, continuait Mathurine, maintenant vous voilà, et la maison va revivre, nous étions désolés sans vous.

Nous étions ébahis par ce concert d'amour accueillant ; notre cœur débordait de reconnaissance. Serions-nous capables de manifester notre gratitude pour tant de simple et vraie dilection ?

ooo

Nous mangeâmes et nous bûmes. Les servantes retirèrent la table et nos valets apportèrent des flambeaux. En cette saison déjà tardive et fraîche, il parut bon d'allumer du feu dans la cheminée. Chrysanthe battit le briquet et la flamme s'éleva de la paille aux brindilles, enveloppa les bûches noueuses et fendillées. Nous approchâmes nos sièges de l'âtre. Marthe se mit au milieu entre ma mère et moi.

- Ah ! mes enfants, soupira ma mère, lorsque le crépitement du feu se fut apaisé, que j'aurais de choses à vous dire ! Et combien j'ai supplié le ciel de m'accorder la grâce de le faire avant de mourir !

- Pourquoi parlez-vous de mourir, ma mère ?
- Parce que je suis placée sous la sentence, expliqua-t-elle, qui frappe tout être humain dès qu'il ouvre le regard au soleil de ce monde, dès qu'il crie son premier sanglot. Pour moi, désormais, croyez-m'en, je ne suis plus de ce monde ! Il n'a plus aucun attrait pour moi. Notre vie à tous deux, ton père et moi, est ailleurs. Lui, il a payé la dette, et moi je la dois encore.

Je compris que le suicide de mon père l'avait rendue inconsolable, car elle l'avait aimé, et lui sans doute, aussi... Mais comment, pourquoi, cet amour s'était-il aigri, décomposé, pulvérisé ? C'était là, justement, un point sur lequel, l'un et l'autre en ma présence, avaient gardé jusque-là le plus rigoureux silence.

Bref, ma mère se força de sourire et nous dit :

- Mais quoi, je serais importune en attristant, par mes doléances, le bonheur de votre union. Car je le vois, votre bonheur, dans vos yeux et sur vos lèvres. Oui, le bonheur... Il semble d'abord tout naturel, et l'on n'imagine pas qu'il faut le conquérir par une lutte sévère. On le dit d'un seul mot, qui bien vite, ne monte plus sur les lèvres. Alors que le malheur s'étire sur des années, et des livres entiers ne sauraient jamais l'exprimer... Seul le cœur qui souffre connaît sa misère.

Il y eut un silence, rompu seulement par le souffle du feu qui s'exhalait du bois sec.

Je me tournai vers Marthe

- Ma bien-aimée, allons-nous confier nos secrets à notre mère ?
- Bien sûr, dit Marthe. Il faut qu'elle sache tout. Comment pourrions-nous nous passer de ses conseils ?

Puis elle se tourna vers maman :

- Oui, mère, puisque désormais je vous appelle de ce nom, vous savez que j'ai moi-même perdu ma mère très jeune ; j'ai été dressée, plutôt qu'élevée par un père très dur qui m'a fait apprendre l'escrime plutôt que la couture et le cheval plutôt que la danse. C'est en vous maintenant que je trouverai un cœur de mère.
- Ah, si je puis vous apprendre quelque chose, répondit-elle, c'est ce qu'il ne faut pas faire, car j'en ai bu le calice jusqu'à la lie, et mes os sont saturés d'opprobre. J'ai ressenti jusqu'aux moelles la morsure de la mort ; à force de pleurer, mes yeux se sont ouverts, et maintenant que je suis veuve, je vois bien les choses... Mais me comprendrez-vous ? J'ai eu votre âge et alors je n'aurais rien voulu entendre... La jeunesse n'a-t-elle pas habituellement une folle spontanéité qui brise tout, parce qu'elle ignore la délicatesse infinie de l'ouvrage du Très-Haut ?

Elle se tut, laissant errer sa pensée sur des souvenirs inconnus de nous. Puis elle revint sur la proposition que j'avais faite :

- Mais n'aviez-vous pas parlé de secrets que vous aviez à me dire ?
- Explique, Marthe, dis-je.

Marthe prit la parole. Elle révéla la séquestration qu'elle avait subi de la part de son père, rappela la joie qu'elle avait eue de me voir en cette nuit d'orage et de tempête ; expliqua la violence du baron de la Goulottière, le duel, l'angoisse qui l'avait terrassée ensuite, et le vœu de virginité qui lui avait rendu la joie de vivre et la certitude du bonheur.

Ma mère suivit tout ce récit avec une attention extrême : elle en revivait par son soupir et ses larmes, les moments dramatiques. Puis, lorsqu'il fut question de ce vœu, elle se mit brusquement à tutoyer Marthe, tant il est vrai que les femmes se rencontrent admirablement sur l'option fondamentale où se décide la vie et la mort :

- Mais alors, tu es vierge ? Tu es mariée et cependant vierge ? Et toi mon fils, tu as respecté le sein de ta femme ?

Sur notre affirmation souriante, ma mère s'écria :

- Ah, mon Dieu, quelle joie, quelle joie !

Elle joignait ses longues mains en un geste d'action de grâces et d'adoration, manifestant que la révélation que Marthe venait de faire correspondait à une longue attente, à un désir si profond qu'il était à peine concevable...

- Eh bien, mes enfants, dit-elle, vous êtes sur la bonne voie. Vous échapperez aux sentences qui pèsent sur la vie qui fut la nôtre.
- Quelles sentences, ma mère ? demandai-je.
- Ne les connais-tu pas ? « Tu enfanteras dans la douleur », voilà pour la femme. Et pour l'homme : « Tu reviendras à la poussière après avoir peiné à la sueur de ton front tous les jours de ta vie ». Et la femme meurt aussi, car elle est tirée de l'homme.

Brusquement, ces paroles des Saintes Lettres, que j'avais entendues depuis mon enfance prirent à mes yeux une dimension immense et imprévue : j'en voyais concrètement l'application. « C'est vrai, pensai-je, toute la vie humaine est enfermée sous un jugement de condamnation ».

- Bien entendu, poursuivit ma mère, une autre femme parmi les filles d'Eve, a déjà pris, il y a bien longtemps cette bonne voie : elle fut épouse et mère en demeurant vierge. Mais depuis elle, y en a-t-il une qui ait osé suivre son exemple ?

Marthe alors rapporta les réflexions que nous fîmes devant l'oratoire rencontré en chemin, où nous avions chanté une hymne en l'honneur de la Vierge-Mère : l'Inviolata.

- Inviolée. Toute l'énigme de la vie humaine se trouve ici résolue, mes enfants. Ne cherchez pas ailleurs. Croyez-m'en, j'ai été suffisamment humiliée dans ma chair pour savoir maintenant à quoi m'en tenir. Mais pour moi, il est trop tard. Lorsque le vase est brisé, la perte est irréparable, et nul ne peut rattraper la précieuse liqueur de vie qui s'est échappée de la blessure. Un mouvement vers la mort est amorcé, une chute commence qui s'accélère sans rémission... à moins qu'une conversion totale n'intervienne,

par la Grâce toute puissante de Dieu ! Lui, le Seigneur, ne nous avait pas trompés : mais nous avons transgressé sa loi, inscrite en notre chair ! Voulez-vous savoir comment les choses se sont passées, entre votre père et moi ?

Nous gardions un silence respectueux de ce secret qu'il ne nous appartenait pas de réclamer.

- Allez, dit-elle, il n'y a rien de caché qui ne doive être un jour découvert. Il faut que vous puissiez juger par vous-mêmes ce qui est juste, et j'espère que nos ténèbres deviendront une lumière pour vous.

Ma mère était fort émue en s'appêtant ainsi à exposer sous nos yeux l'intime confession de son âme. Je l'étais plus encore. Marthe tremblait un peu d'être introduite dans un sanctuaire où Dieu seul, jusqu'ici, avait eu droit de regard.

Ma mère se recueillit un instant et commença son récit : je le reproduis ici presque littéralement tant il reste profondément gravé en mon cœur.

ooo

- Certes, de mon enfance, beaucoup de souvenirs me reviennent en mémoire. Souvent même ils s'imposent à moi si fortement que je crois revivre comme en un rêve éveillé ces heures délicieuses. Je me revois petite fille, jouant dans la compagnie de mes frères et sœurs, cousins et cousines, dans les allées, sur les pelouses du château de Sainte Anne des Bois, où j'ai vu le jour. Il y avait beaucoup de joie de vivre en ce temps-là. La religion était vivante, et notre Créateur nous paraissait tout proche.

Nous avions au château un prêtre à demeure, un grand ami de mon père. Il célébrait la messe dans la chapelle et y adorait le Saint Sacrement. C'était lui, qui chaque jour, nous exhortait à aimer Dieu. Il nous faisait connaître ses voies, tout au moins ce que nous pouvions en comprendre. Il reprenait chaque année, selon le fil des jours et des saisons, les enseignements des Livres Saints. Notre prière, notre pensée, nos affections, nos jeux étaient imprégnés de l'histoire de nos pères les Hébreux, des préceptes de Moïse et des oracles de Prophètes.

Dès les premiers jours de décembre, quand sonnaient les cloches de l'Avent, nous regardions vers Noël. Le Révérend Bertrand transportait nos jeunes imaginations dans les temps lointains des patriarches et du déluge, il nous faisait épouser le long exil de l'humanité dans les ténèbres ; aussi, tout en fabriquant des guirlandes qui orneraient la crèche, en ramassant du lierre ou de la mousse, nous nous apprêtions réellement à recevoir le Sauveur dans notre maison. Et c'était vrai... Ainsi, les fêtes de la Nativité répandaient une douce et pénétrante lumière, alors que les jours étaient si courts et les veillées si longues, à la faible lumière des chandelles. La prière du soir se faisait ainsi jusqu'à la fin janvier auprès de l'étable qui reçut le fils de Marie. Avec le 2 février, la processeur de la chandeleur voulait répandre jusqu'aux limites du monde cette lumière que nous avons reçue comme une précieuse confidence du Ciel. Les jours alors grandissaient et l'austérité du Carême

nous rappelait que nous n'étions sauvés qu'en espérance. Dans un printemps encore indécis, survenaient les graves dimanches de la Passion et la Grande Semaine nous affligeait de la mort de Jésus. C'est alors qu'éclataient pour nous les trompettes de Pâques, les joyeux baisers, les cadeaux, l'accueil de nos amis, et les danses que nous menions bon train sous les arbres qui mettaient leurs premières feuilles... Les fleurs, les chants d'oiseaux, la montée du soleil dans le ciel participaient intensément à la joie de la Résurrection. Une poésie inexprimable se dégageait ainsi de l'ordonnance sacrée mais encore bien mystérieuse pour nous, du déroulement de l'année...

La joie du temps pascal s'étirait ainsi jusqu'aux feux de la Pentecôte qui éclataient dans les plus grands jours de l'été. A la fête du Corps du Christ, tous les gens de notre domaine et tous les habitants des villages voisins accouraient à Sainte Anne pour processionner en chantant à haute voix. Tous ainsi proclamaient la gloire du Roi des rois caché sous l'humble Hostie. Pour lui, des pétales de roses jonchaient le sol de nos allées, des draperies et des tentures recouvraient nos murs ; des oriflammes claquaient au vent, au sommet de grands mâts plantés sur les pelouses, et d'arbre en arbre couraient des guirlandes de fleurs, sur tout le parcours que nous suivions, jusqu'au reposoir dressé dans la clairière de la forêt. Mon père, qui mourut, tu le sais Xavier, comme un saint, interdisait à toute la maison de mettre la main à la faucille avant que la sainte liturgie de la Fête-Dieu ait terminé son cours. Et alors, en chantant et en batifolant, nous allions moissonner les orges et les blés, dont le prêtre ferait le Corps de Dieu par puissance de son sacerdoce...

La fête de la Trinité rayonnait ensuite sur la grande joie de l'été, jusqu'au 15 août où nous rêvions à l'enlèvement de Marie par les Anges, elle dont la foi nous a valu le Salut... L'automne ensuite, avec le déclin des jours, nous ramenait à la fête de tous les Saints qui nous assurait qu'une place nous était réservée parmi eux. Nous étions ainsi réchauffés pour les frimas de novembre...

Voilà toute ma vie d'enfance, où la louange et la prière avaient la première place, où mon âme s'éveillait aux réalités invisibles qui sont le fondement même de la vie. Ce n'était pas du fanatisme, je vous l'assure, ni de la superstition !

Je grandis, je devins femme. Notre Révérend abbé Bertrand m'aimait beaucoup. J'étais remplie à son égard d'une crainte pleine de révérence... Je revois ses cheveux blancs qui tombaient sur ses épaules, sa haute taille, son front très grand, son visage toujours grave, ses yeux dont la flamme me perçait jusqu'à l'âme. Chaque fois qu'il me regardait ainsi, je croyais voir l'œil de Dieu sur moi ; quand il me parlait, c'était la voix de Dieu que je croyais entendre... « Anne, Anne, si tu savais le Don de Dieu ! » C'était là le refrain qu'il me disait souvent. Mais il ne m'expliquait jamais ce qu'était ce Don de Dieu.

Un jour, je m'enhardis, et lui demandai : « Mais, mon père, qu'est ce Don de Dieu dont vous parlez toujours ? » - « Le Don de Dieu, me dit-il, c'est Dieu qui se donne lui-même, ma fille, aux hommes qui veulent être ses serviteurs et aux vierges qui désirent devenir ses épouses... »

Je crus entendre là un appel discret, mais direct, à la vie religieuse, dans laquelle s'étaient engagés plusieurs de mes cousines et une sœur plus âgée que moi. J'avais alors 16 ou 17 ans. J'éprouvais un tel besoin d'aimer et d'être aimée que la solitude du cloître me rebutait horriblement. Jamais je n'aurais consenti à entrer, fût-ce pour une seule minute, dans ce que je considérais comme un véritable enfer. D'autant que ma beauté, que l'on disait merveilleuse, et mon miroir m'en donnait l'évidence, attirait sur moi les regards des hommes. Je soignais jalousement ma toilette : ma mère n'y voyais pas d'inconvénient, car elle s'imaginait naïvement être pour quelque chose dans cette beauté qui était un pur don de Dieu – dont je me suis fort mal servie ! Quant à mon père, il était gêné par mon exigence d'avoir toujours des robes nouvelles, des parures et des bijoux, mais il était faible pour une fille qu'il aimait avec trop de tendresse.

Bref, les années passèrent. Je demeurai, certes, fidèle à mes devoirs religieux, mais mon cœur devenait tiède pour mon Créateur et mon Souverain Maître. Je me mis à préférer les créatures, et à négliger la recherche de sa volonté. Bien entendu, il ne s'agissait nullement pour moi de dévergondage ou de libertinage : même si j'en avais eu le désir, la chose eut été impossible, soutenue que j'étais dans la vertu par notre milieu familial : vertu dont je restais trop fière pour en voir la fragilité !

Un jour survint au château de Sainte Anne des Bois, le Marquis de Montserrat avec son fils Pierre. Ce jeune homme sortait des écoles de Paris, appétissant comme un pain sorti du four. Il brillait de tout l'éclat du monde. Il plaisantait à faire rire une statue. Il chevauchait en habile cavalier. Il parlait le latin et le grec, selon toutes les lois de la rhétorique que les pères Jésuites lui avaient enseignées par le modèle dans anciens sophistes. Il excellait en beaux discours sur la physique et les sciences naturelles et toutes les connaissances, qui, disait-il, faisaient de notre siècle, le plus illustre de tous les temps. Il ne ménageait pas ses paroles amères contre les gens d'Église qui se conduisaient mal – selon ce qu'il avait entendu dire. Bref, son maintien, sa stature, son esprit délié et cultivé, les longues tirades des auteurs célèbres qu'il déclamaient avec une mémoire sans défaillance, me firent voir en lui l'homme accompli, et je brûlai du désir qu'il me demandât en mariage. Je fus assez habile pour qu'il s'y résolut. Il tomba dans mes pièges et je crus être aimée : je ne comprenais pas encore la parole des Saints Livres : « Qui offrirait toute la richesse de sa maison pour acheter l'amour ne récolterait que le mépris. » Je m'imaginai alors conquérir par mes artifices le bonheur parfait avec cet homme qui avait tout pour réussir. Hélas, sa triste fin, et plus encore notre triste vie nous ont bien révélé qu'il nous manquait l'essentiel, sans lequel toutes les belles qualités s'envolent comme de la poudre au vent.

Ma mère soupira profondément sur ces paroles, puis elle ajouta :

Elle est si grande la miséricorde, que je suis bien assurée du salut éternel de votre père ! Et je le sens proche de moi, comme il ne l'a jamais été. Mais revenons à cette époque déjà lointaine de notre mariage. Aux yeux du monde, il apparut comme un triomphe, comme une apothéose. Il y eut de grandes festivités à Sainte Anne des Bois et ensuite dans le domaine de Monserrat. Et cependant, le jour de la bénédiction nuptiale, mon père pleurait. Je fus étonnée, mécontente de ces larmes : sans doute

pressentait-il ce qui devait arriver ! Quant à l'abbé Bertrand, notre vieux prêtre de famille, son silence et son triste sourire n'approuvaient guère le déploiement exagéré de toilettes, de jeux et de danses dont j'avais voulu entourer mes épousailles. Évidemment, depuis longtemps, je n'avais plus avec lui cette douce amitié qui avait nourri mon âme pendant mon enfance. La dernière image que je garde de lui est celle de ses pleurs, lorsqu'en sacristie, après la signature des registres, il m'embrassa. Peu de temps après, il mourut... Il y a tant d'amour méconnu dans le cœur d'un saint prêtre !

Je rêvais, bien sûr, comme toute femme, d'être mère et d'avoir une maison remplie de chants, de joie, de rires, de vie... Aussi, bien vite après nos noces, votre père me connut avec toute l'ardeur de sa jeunesse, et j'en fus meurtrie en mon corps et en mon âme, avec de grandes effusions de sang. Je ne sais quel démon nous possédait dans ces moments de plaisir sauvage, avec ce prodigieux mélange de désir incoercible et de subite amertume. Bien entendu, la culture païenne et impie que votre père avait reçue ne lui permettait guère de considérer comme sacré ce que le monde avait profané depuis tant de siècles ! Aussi nous n'avons jamais prié ensemble dans ces moments d'intimité, qui cependant appartiennent d'abord au Dieu vivant. Malgré mes pertes de sang, qui semblaient ne pas trop inquiéter mon époux, - c'est l'affaire des femmes, disait-il - je fus enceinte. Les sages-femmes et les médecins me recommandèrent la plus grande prudence. Ils me retenaient la plupart du temps à la chambre, et même au lit, pour que l'enfant que je portais pût arriver à terme. C'était toi, mon Xavier, mon unique... Je crus mourir en te donnant le jour, dans des souffrances indicibles et une mer de sang. Je ne sais comment je survécus à la fièvre qui me dévora pendant des semaines, à l'infection qui ravagea mes entrailles. C'est un vrai miracle de Sainte Anne, ma patronne et celle de notre maison : je l'invoquai jour et nuit, dans mon délire, et elle m'exauça alors que je touchai les portes de la mort.

Vous voyez, mes petits, je sais ce que signifie la parole : « Tu enfanteras dans la douleur » ! Et, bien entendu, le sang appelle le sang : celui de l'hymen brisé appelle celui de la parturition dolente.

Ma mère sur ces mots, se recueillit un instant, puis elle prononça, comme une profession de foi devenue pour elle indiscutable :

- Il n'est pas possible, il n'est pas possible que notre Créateur, qui nous a tant aimés au point de livrer son Fils pour notre Salut, ait voulu ces choses horribles ! Il est absurde que la vie naisse dans la douleur. Dieu avait prévu autre chose, parce qu'il est sage et parce qu'il est bon et tout-puissant. Il y a donc pour l'homme et pour la femme une autre voie, sinon Dieu ne serait pas.

Je rompis le silence si grave qui s'était établi sur ces mots :

- Est-ce donc cela que vous vouliez dire, ma mère, l'autre jour ?
- Quoi donc, mon fils ?
- Lorsque vous me disiez que c'était un péché de mettre un enfant au monde.

- Oui, certes, toute notre vie est péché, et le commencement l'est aussi, comme le disent si clairement les Saintes Écritures : « Ma mère m'a conçu dans le péché ». Mais nous étions, ton père et moi, comme la plupart des hommes aujourd'hui encore sur la terre : dans l'ignorance ; comme ces gens de Ninive qui ne savaient plus distinguer leur main droite de leur main gauche. L'ignorance est un péché terrible, insurmontable, lorsque les ignorants se croient habiles, et s'imaginent, dans leur fatuité, n'avoir rien à apprendre, et surtout pas de Celui qui est la Sagesse même ! Ah mes enfants, le monde rit et s'amuse pour cacher le profond désarroi de sa conscience. Quant à moi, instruite par la main de Dieu sur ma chair meurtrie, j'ai tant, tant prié pour que la lumière, à vous, vous soit donnée ! Et maintenant ma joie est immense, puisque la bonne voie s'est ouverte devant vous.

ooo

La conversation nous ramena ainsi sur la virginité sacrée, dont Marthe avait fait le vœu. Puis elle dit :

- Croyez bien, ma mère, que je ne savais pas tout cela ! Je me gardais pure pour mon mari : celui vers lequel soupirait mon cœur. Ce n'est que par le jeu des événements tragiques, que vous savez, que j'ai entrevu, très confusément d'abord, qu'il y avait autre chose, et qu'une autre voie pouvait s'ouvrir devant nous. Nous commençons à comprendre seulement maintenant, Xavier et moi, qu'il faut réserver à Dieu ce qu'il a fermé de sa main.

- Oui, dit ma mère : c'est en faisant la vérité que l'on vient à la lumière. Tel ne fut pas notre cas, à votre père et à moi ! Bien entendu, après des couches si difficiles mon corps fut à jamais brisé, mes forces anéanties, ma beauté et ma grâce dont j'avais été si fière, fanées et flétries comme la fleur des champs lorsqu'un souffle brûlant passe sur elle ! Nous étions sous le joug, et votre père, encore jeune et vigoureux ne trouvait plus en moi ses complaisances. La vie, qui m'était amère, lui paraissait absurde. Il devint irascible, il tempêtait à chaque instant contre le Ciel. J'essayai de mon mieux de m'opposer à ses colères ; je cédaï, pensant que la paix devait être sauvegardée à tout prix. Lorsque la conversation arrivait sur ces sujets délicats, que la religion cache habilement - en raison des pusillanimes - sous le manteau du « péché originel », j'étais abreuvée d'une litanie interminable de sarcasmes. Il accusait le Seigneur de tous ses déboires. C'était une véritable descente aux enfers. Cependant, devant la compagnie, lors des réceptions mondaines qu'il multipliait pour se divertir, votre père savait garder son savoir-vivre, sa bonne humeur : ses plaisanteries et ses ironies continuelles lui procuraient une foule d'admirateurs, et un semblant de joie. Mais au fond, il était désespéré, et jour après jour, je voyais son visage se rider et ses cheveux blanchir. Nous étions sur la pente fatale ; philosophie ni médecine n'y pouvaient rien.

Ah mes enfants, nous n'avions pas la Vérité, voilà tout ! Et c'est pourquoi il me fallut subir dans ma dignité de femme et d'épouse des humiliations que je tairai, car

j'ai tout pardonné à votre père, et je dois tout oublier. Lui, il a payé sa dette, moi, je la dois encore, du moins en grande partie, comme je vous l'ai dit.

Cependant l'épreuve, au lieu de m'aigrir et de me conduire à la révolte, comme cela arrive souvent, me ramena peu à peu à la foi de ma jeunesse, à la splendeur de la vérité chrétienne qui commença à briller à mes yeux de tout son éclat. Les Saintes Écritures furent désormais mon pain quotidien de réconfort et de consolation. Chose étrange : ces paroles divines qui brillaient pour moi comme autant de soleils en notre nuit restaient pour votre père une occasion de chute. Quel abîme s'était creusé entre nous ! J'en étais mortellement affligée. Dès lors, toute ma vie ne fut plus qu'une ardente prière pour l'expiation de mes péchés, pour votre père et pour toi, Xavier. Je devinais que Dieu peut faire du neuf avec les ruines que nous étions devenus. Pour lui, je demandai le repentir, et pour toi la lumière. Le repentir, il l'a obtenu, puisqu'il s'est immolé lui-même en ardent témoignage. La Vérité, ne l'avez-vous pas ? puisque vous voilà engagés dans cette voie royale qui nous a donné le Sauveur : celle qu'ont frayée Joseph et Marie, le père et la mère de Jésus.

Ma mère se tut un instant. Ses longues méditations sur les Mystères de la Foi, contrastant fortement avec les ombres de ses misères, avaient formé chez elle une mentalité toute céleste. Elle touchait déjà du doigt ce qui nous paraissait encore lointain et inaccessible :

- Oui, oui, c'est bien ainsi, disait-elle, répétant en elle-même une affirmation qu'elle ne livrait pas. Puis elle reprit son discours :
- Quant à moi, mes enfants, désormais toute ma vie, ici-bas, est contenue dans cette parole des Saints Livres : « J'ai reconnu, Seigneur, que tes préceptes sont vrais, parce que tu m'as humiliée dans ma chair ». Et je prie ardemment pour que vous ne connaissiez nullement la morsure douloureuse d'une telle humiliation.

ooo

La flamme avait baissé dans la cheminée. Il ne restait que des braises palpitantes qui projetaient de rouges lueurs sur nos visages et sur nos mains. Je m'apprêtais à jeter sur elle une poignée de brindilles :

- Non, dit ma mère, ne ravive pas une flamme inutile. Il faut aller nous reposer. Ne vous ai-je pas ouvert mon âme ? Bien sûr, il y a encore beaucoup de souvenirs que je pourrais vous narrer. Ce sont des détails pleins de charme et de poésie, mais qui doivent être emportés comme des feuilles d'automne dans le vent. Ces feuilles qui sont rouges comme du sang... comme du sang...

Elle s'arrêta sur ce mot. Nous étions bouleversés, Marthe et moi en l'entendant ainsi peser sur ses lèvres. Nous attendions une explication : Marthe insista :

- Quel mot, ma mère, dites-vous là !
- Eh oui, ma fille, il faut regarder en face ce que l'on veut toujours cacher dans ce monde. Il n'y a pas moyen de devenir sage autrement ! N'est-il pas

vrai que nos misérables existences commencent par une effusion de sang ? Et cette progéniture qui nous a tant coûté, que cherche-t-elle, à peine sortie de nos entrailles ? N'est-ce pas à répandre le sang à la pointe de l'épée ? Et l'histoire des hommes, qu'est-elle, sinon un interminable récit de meurtres, d'assassinats, de guerres fratricides et de carnages ?

Au commencement, il n'en était pas ainsi ! Dieu avait prévu pour la femme une maternité d'un autre ordre, un enfantement dans la joie et l'allégresse, et pour l'homme une vie toute autre, dont le train de ce monde ne peut donner aucune idée. C'est pour cela que le sein de la femme est fermé par l'hymen : elle est là l'énigme de la vie humaine ; ne vous l'ai-je pas dit ? Vous mes enfants, vous êtes encore dans le commencement : restez-y bien, ne quittez pas le paradis terrestre.

ooo

Après un temps de silence, ma mère fit mine de se lever. Ces heures avaient passé comme un éclair, et cependant, elles avaient une densité incroyable ; notre mère nous enfantait, au niveau de la Foi. Nous étions émus, Marthe et moi, nous pouvions à peine retenir nos larmes : maman nous avait fait toucher au plus profond des pensées secrètes des cœurs. « Qu'une vie comme celle de ma mère est donc précieuse, pensai-je, et cependant, n'est-elle pas rigoureusement semblable à celle de millions de femmes, de toutes les femmes du monde ?... » J'eus subitement une inspiration :

- Ma mère, dis-je, vous n'allez pas nous quitter sans nous donner ce soir votre bénédiction.
- Hélas, dit-elle, j'aurais aimé que votre père le fît ! Mais, depuis le monde de lumière où il vit désormais, il le fera avec moi. Je ne puis vous prendre sur mes genoux, comme je le faisais quand tu étais petit... Mais approchez-vous, mets-toi là, mon fils, et toi aussi, ma fille.

Nous nous mîmes tous deux à genoux devant notre mère, et elle inclina nos têtes pour les poser contre son sein. Puis elle appela sur nos personnes et notre avenir toutes les bénédictions du Très-Haut. Et elle disait, en outre :

- Que le sang que j'ai versé soit votre rédemption, mes enfants, afin que tout péché soit expié en vous ! Que l'Esprit de Dieu vous soit donné en plénitude, cet Esprit qui suscita la vie dans le Sein virginal de Marie ! Que ce même Esprit vous garde sur la voie droite, et vous introduise dans le Bon Plaisir du Père, dont les pensées ne sont pas celles des hommes, ni les vues celles du monde !

Et elle nous embrassa.

Puis elle frappa joyeusement des mains, come autrefois, lorsqu'elle appelait toute la maisonnée à la danse :

- Me voilà maintenant contente : je vous ai tout dit. Je n'ai plus qu'à faire le grand voyage vers le Royaume de la Lumière.

Son sourire était ineffable.

- Maintenant, disait-elle, ce Royaume, il n'appartient qu'à vous, qu'à votre Foi, de le réaliser dès maintenant !

Et je pensai à la parole du Pater : « Sur la terre comme au ciel... »

oooo

Madame de Carestal

Chapitre 4

Le Presbytère

« Garde le bon dépôt de la foi,
et confie-le à des hommes sûrs,
capables d'en instruire d'autres... »

Quelques jours de calme, de paix et de repos, passés au château de Montserrat, ne pouvaient nous faire oublier le tumulte et les controverses que notre mariage singulier avait suscités de toutes parts. Quelques échos nous en parvenaient, filtrés par la bienveillance des gens de notre maison. C'était évidemment le curé Verrouillard qui endossait le choc, car sa compromission avec notre cause était évidente aux yeux de tous... Nous décidâmes donc de lui rendre visite.

Nous partîmes de bon matin, aux environs de la fête de l'Immaculée. Les frimas de décembre avaient gelé les flaques, durci la boue, scellé les pierres des chemins. Le givre recouvrait les herbes, les buissons et les taillis : la blancheur cristalline de l'hiver maintenait la campagne silencieuse. Nul chant d'oiseau, nul cri de laboureur, nul bruit de char claudicant sur les cahots. La fumée des chaumières se mariait aux brumes qui montaient du sol : la vie respirait encore dans les maisons et sur les champs. Le soleil tardif se leva, illuminant de rose les collines et les bois.

Nous chevauchions Marthe et moi, protégés par des vestes de fourrure et des bonnets de laine, laissant nos montures préférer la douceur des herbes rases aux ornières des chemins... Dans l'un ou l'autre village, notre passage était remarqué : ici par des femmes qui puisaient l'eau à la fontaine, ailleurs par un groupe de paysans occupés à fendre du bois... Des saluts souriants et des mains levées nous bénissaient.

ooo

Le bon curé Verrouillard serrait nos mains gelées dans ses paumes : son visage rayonnait de la joie de nous revoir. Il nous fit entrer dans son salon, approcha des fauteuils devant la cheminée, où flambaient de grosses bûches.

- Asseyez-vous et chauffez-vous. Vous allez manger avec moi...

Et comme je lui dis que nous avons apporté des provisions :

- Manger froid en cette saison ? C'est de la pure folie. Nous prévoyons toujours largement. Dieu me donne presque chaque jour la grâce de partager mon pain : souvent des amis en voyage, parfois un vagabond, mais aujourd'hui, ce sont mes enfants qui sont là. Aussi, nous allons faire la fête.

Il appela la cuisinière Antonia, qui obéit promptement, curieuse de nous voir.

Elle nous salua fort obligeamment.

- Tu vois, poursuivait le curé, ce sont mes enfants, il faut manger, boire et se réjouir.

Puis, s'adressant à Marthe :

- Te souviens-tu, toi que j'ai connu toute petite ? Tu apprenais si bien ton catéchisme ! Tu étais d'une extrême attention à toutes mes paroles.
- Oui, oui, je me souviens, dit Marthe. De temps en temps, vous me disiez en me regardant : « Écoute la voix de Dieu dans ton cœur ! Écoute bien... » Et aussi : « Dieu a des vues sur toi, ma fille... »
- Je te disais cela ? Oui, certes... Dieu a des vues sur chacun d'entre nous. Pour lors, je ne prévoyais pas pour toi un mariage, que dis-je, une aventure, c'est est une, aussi extraordinaire !... Vous voyez, ce qui arrive est encore plus merveilleux que ce que racontent les livres !...

Antonia apportait sur un plateau une bouteille et des verres.

- Ah ! c'est un bon vin d'Anjou que vous allez boire, point trop sucré. Par temps froid, pour bien se porter, il faut boire froid, et cela va vous aiguïser un peu l'appétit...

Nous bûmes ainsi à la santé de nos amis et de nos ennemis.

- Alors, comment s'est-il passé ce voyage de noces ?

Nous lui racontâmes notre périple. « Je vois, je vois, » disait-il lorsque nous évoquions le nom d'un village, d'une rivière, ou d'une colline. Notre curé connaissait bien sa province, il était un marcheur infatigable : « C'est beau, ah, que c'est beau ! Il n'y a rien de tel que la nature, l'ouvrage des mains de Dieu, qui fit que tout est très bon...

Il versait de nouveau à boire.

- Eh bien, je suis heureux que cette randonnée se soit ainsi déroulée pour vous avec une telle simplicité, une telle joie ! Que cette joie demeure, mes enfants, puisque la joie est un fruit de l'Esprit-Saint.

Puis il ajouta :

- Maintenant, ma chère Marthe, il faudra au plus vite ta signature au registre des mariages. Car nous avons commis là une irrégularité, et des irrégularités, il faut en faire le moins possible...

Nos rires évoquaient bien entendu, cette autre grave irrégularité publique et manifeste, dont le curé s'était rendu complice.

- J'en garderai un souvenir de votre mariage, poursuivit-il... Vous, vous aviez pris le large, et vous fonciez à bride abattue, vous n'aviez pas idée de ce qui se passait dans l'église.
- Si, un peu... Mais racontez-vous cela !
- Une stupeur silencieuse s'empara d'abord de l'assistance. Le baron de la Goulottière restait là, planté au milieu du chœur, avec un air si déconfit que tout le monde se mit à rire, un rire qui s'amplifia jusqu'à devenir énorme. Car tous mes braves gens, simples et droits réprouvaient les prétentions du baron de la Goulottière : tout le monde savait qu'il ne pouvait y avoir là qu'une honteuse supercherie, et tous déploraient que notre chère Marthe fût contrainte par l'autorité paternelle à épouser un homme qui n'était point pour elle. Mais on était tellement résigné à cette

coutume, puisque en général, l'autorité de l'Église semble toujours renforcer la décision des pères... Et voici que tout à coup : non ! le curé avait pris la parti des enfants, et en même temps celui de la vérité ! Vous mesurez l'exultation qui s'emparait du peuple chrétien...

Bref, je reviens à notre cérémonie. Je souffrais pour le comte de la Goulottière qui se trouvait humilié en son fils et pour les membres de sa famille. Il restait coi, n'osant lever le regard. Le baron, lui, s'était éclipsé par la sacristie. Quant à monsieur votre père, ma chère Marthe, après un instant d'hésitation, il se leva et résolut de se lancer à votre poursuite. Mais à peine avait-il atteint le fond de l'Église, que les portes se refermèrent devant son nez, et que la clé tourna dans la serrure... Il aurait sans doute clamé à haute voix sa confusion si tous n'avaient eu les yeux sur lui. Ah, il lui eût été bien préférable de rester à sa place !... Il est donc remonté vers la table sainte, blanc de colère. Il se mit alors à proférer contre moi des menaces, m'accusant de complicité, allant jusqu'à prétendre que j'avais été soudoyé par de l'argent.

Je lui fis observer poliment qu'il n'en était rien, et je protestai que j'avais agi en toute sincérité et toute droiture.

- Mais quelles menaces, mon Père, formula-t-il contre vous ?
- Des menaces... Les menaces ne sont jamais qu'une agitation de l'air provoquée par le remuement des lèvres. Elles ne doivent pas ébranler le cœur enraciné dans la loi de Dieu... Quelles menaces peut-on formuler contre un curé, sinon celles de mettre l'Évêque dans l'affaire ? C'est d'ailleurs ce que monsieur votre père a fait - un curé finit par tout savoir dans sa paroisse... - et je ne serais pas étonné de recevoir un pli cacheté qui pourrait être inquiétant...

Je compris alors le risque qu'avait couru le bon curé Verrouillard en participant à notre stratagème.

- Inquiétant ? questionnai-je. Vous pensez que l'Évêque pourrait sévir contre vous ?
- Mon ami, le gouvernement des Évêques est dirigé par un seul principe : ne pas avoir d'histoires. Or, comme je n'en suis pas à la première, il pourrait profiter de cette occasion pour m'inviter cordialement, et dans les formes, à donner ma démission de curé.

Marthe fut consternée.

- N'ai pas peur, ma fille, lui dit-il pour la consoler. C'est bien librement que j'ai envisagé toute choses. Et quoi qu'il puisse arriver, un serviteur de Dieu n'a rien à craindre ! Qui sait même si Monseigneur l'Évêque ne viendra pas jusqu'ici, amené par votre père ?... Mais ne nous soucions pas pour un avenir qui n'existe pas encore, et profitons agréablement de ce moment présent et de l'amitié qui nous réunit.

La servante frappa à la porte, et annonça que le repas était prêt, que nous pouvions passer à table. Elle refusa de boire à notre santé, prétextant que le vin blanc lui donnait des brûlures d'estomac. « Mais, disait-elle, cela n'empêche pas que je prie tous les jours pour vous la Sainte Famille : Jésus, Marie et Joseph... » Ces paroles

étaient vraies. Nous prenions conscience ainsi d'être portés par un grand désir d'amour de tous les humbles, qui sont agréables au cœur de Dieu.

ooo

Le repas commença par la récitation de l'Angélus. Notre pasteur priait avec une sincérité telle qu'il paraissait transfiguré par la prière. Il articulait avec gravité les paroles de l'Ave Maria, comme si elles étaient pour lui un roc inébranlable dans la tempête. Puis il dit l'oraison qui demandait au Seigneur que le mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu dans l'utérus virginal, soit pour nous lumière et force de salut ; je me rendais compte ainsi pour la première fois peut-être, de l'importance capitale pour la conduite même de notre amour, de ces formules traditionnelles qui deviennent, hélas, si souvent routinières...

ooo

Avant de nous asseoir, je fis mine d'aller chercher les provisions que j'avais apportées. Le curé s'y opposa fermement :

- C'est très malsain, savez-vous de sortir juste avant le repas et de risquer ainsi de prendre froid sur l'estomac. Vous garderez vos provisions pour le chemin du retour, pour l'instant, vous allez apprécier les talents d'Antonia...

Elle entra justement apportant un énorme bouilli fumant, parfumé au laurier, thym, girofle, trônant parmi les carottes bien colorées et toutes sortes d'autres légumes... Tout cela était délicieux, et plus encore la parole que notre curé nous prodiguait avec une verve inépuisable. Il acheva son récit.

- Je répliquai donc aux menaces de votre père en lui faisant observer que l'église n'était pas le lieu de vider une querelle. Je lui certifiai que j'avais fait mon devoir en cette affaire, je lui présentai mes excuses au cas où il se sentirait offensé. Puis je dis que le moment était venu de célébrer le Saint Sacrifice, pour obtenir de Dieu l'effusion de ses grâces sur les nouveaux mariés ainsi que sur notre bonne assemblée chrétienne.
- Et mon père fut calmé ? demanda Marthe.
- Il était bien obligé, du moment que je l'étais moi-même. Je commençai donc la messe avec une gravité et une lenteur inaccoutumée et croyez-moi, avec une grande ferveur pour vous.
- Pendant ce temps, nos chevaux nous emportaient bien loin.
- Justement, tout se passait pour le mieux. Et alors que je priai en présence de Seigneur, il me fit comprendre qu'il avait sur vous un très haut dessein...
- Pourriez-vous nous dire lequel ? demandai-je.
- Ah, je ne sais rien de précis. Car le Seigneur respecte toujours la liberté de ses enfants, et ne se mêle jamais de leur dire l'avenir dans tous les détails. Que sais-je ? Certes il y a la vie religieuse, mais le mariage aussi est saint quand il

reste soumis aux lois de Dieu. C'est bien à mon père et à ma mère que je dois d'être prêtre aujourd'hui... peut-être aurez-vous, parmi vos enfants, un prêtre, un saint ? Qui peut savoir ? Le Sacerdoce, la Sainteté, c'est quelque chose, qui devient rare à notre époque, où tout est tellement établi, mesuré, prévu. Où est-il le temps où nos pères dans la foi avaient la liberté d'aller annoncer la bonne nouvelle de la Résurrection dans toute sa fraîcheur originelle ? Où est-elle cette Église, qui en baptisant les païens ne pouvaient leur présenter comme idéal que le martyr ? De nos jours, on est poussé dans l'Église dès le baptême et on y entre comme dans un placard bien rangé où l'on s'ennuiera jusqu'à la mort. Personne ne sait plus ce qu'était l'héroïsme et l'aventure chrétienne des âges apostoliques... Dieu lui-même, j'en suis assuré, finit par s'ennuyer de cette façade pourpre et violette qu'il n'avait nullement prévue et qui cache, hélas, tant de misères ! Je suis assuré que les temps sont proches, où tout cela va s'écrouler, et il y aura assurément des Samson qui périront sous les décombres. Ne sentez-vous pas cela ? Ce mouvement philosophique que connaît notre temps nous prépare des journées sanglantes... Mais ne nous inquiétons nullement pour un avenir encore inconnu. Goûtez-moi plutôt ce vieux Bourgogne que je tiens en réserve pour les grandes occasions.

Il servit à boire, mais n'arrêta pas pour autant le vin intarissable de sa parole. Il disserta sur les idées nouvelles que notre siècle buvait avec avidité :

- ... On enseigne que l'homme est naturellement bon, et que la société le déprave. Naturellement bon ! Allez dire cela à un aveugle de naissance ? Est-ce la société qui est responsable de son mal ? Certes, tout était bon au départ, avant la désobéissance qui a outragé et faussé la nature. L'image que Dieu avait mise de lui-même en Adam a été bien effacée, n'est-il pas vrai ? le miroir est brisé, que voulez-vous, aussi il est exceptionnel que la Trinité Sainte resplendisse à nouveau sur le visage de l'homme et de la femme. Tenez, pour moi, je la vois en vous cette image...

Nous étions en effet assis face à notre curé.

- ... dans votre joie, dans votre bonheur, dans votre unité. Donnez-moi un homme et une femme qui s'aiment en toute droiture et en toute vérité, voilà la plus parfaite image de Dieu, créée de sa main, vers laquelle nous devons tendre.

Il disserta ainsi longuement sur le plus haut mystère de notre Foi, nous faisant part des enseignements légués par les Pères et les Docteurs, dont la lecture était son pain quotidien. Il critiquait cependant la manière trop abstraite et philosophique dont avaient abusé les écoles de théologie pendant les siècles précédents.

- Beaucoup de penseurs nous ont guidé dans une impasse. C'est un orgueil immense que de vouloir scruter les mystères divins par des concepts et des mots humains. Les Mystères il faut les vivre dans l'amour et dans la charité. Pour moi, je tiens qu'un villageois et une villageoise qui s'aiment sans calcul et qui sont ainsi transparents l'un à l'autre dans une totale simplicité de cœur, vivent le mystère de la Trinité et le comprennent beaucoup mieux que les maîtres de nos écoles.

Ces paroles, et beaucoup d'autres exprimaient ce que nous sentions nous-mêmes au profond de nos cœurs. J'étais émerveillé, et Marthe autant que moi de l'intelligence et de la compréhension de cet homme ; quelle synthèse il avait faite entre les dogmes de la Révélation et les aspirations profondes du cœur humain ! Nous avançons avec lui dans ce jardin intérieur où Dieu parle à la brise du jour. Ses mains consacrées, très belles, soulignaient par un geste discret la pertinence de son discours. Et comme je m'émerveillai des splendeurs de la doctrine chrétienne :

- Que voulez-vous ? Vous êtes disponibles et nous prenons le temps de dialoguer. Le ministère habituel n'offre que peu de moments favorables : un sermon est toujours mal entendu, parce que les paroissiens sont trop pressés et trop préoccupés. Le mieux est d'être assis à la même table, comme maintenant, afin de donner à chacun, au moment voulu, la mesure de froment qu'il peut digérer...

Mais il avait mangé fort peu, oublieux de lui-même, dans son zèle à nous faire partager non seulement sa table, mais son cœur. Je lui fis observer son excessive sobriété :

- La vie ne vient pas de l'estomac, dit-il, mais de la tête et surtout du cœur. La vie, c'est l'amour et la vérité.

Il en était le témoin. Je sentis alors quel trésor était caché dans cette longue tradition sacerdotale qui n'avait pas cessé depuis les apôtres. Cet homme obscur, ce simple curé de village grâce à sa culture et à sa science, dominait les siècles d'un regard divin, et cependant, il était si proche de nous, que sa voix nous parlait au cœur. Il s'étendit aussi sur le drame de l'Église d'Occident, les dégâts incroyables des guerres de religion, et cette perte de vérité essentielle : « Nous allons, disait-il, vers un effondrement de la conscience et bientôt vers un écroulement de la société... »

- Cependant, mon espérance reste entière : car ces dangers que nous voyons grandir à l'horizon sont les signes avant-coureurs de notre Rédemption... Il est peut-être plus proche que nous pensons le temps de la restauration universelle dans la Vérité et l'Amour...

Antonia avait confectionné un gâteau délicieux qui, à lui seul, aurait bien satisfait nos appétits. Après les grâces, nous voulions prendre congé :

- Mais non, mais non, nous avons beaucoup à dire encore. Et d'ailleurs, sortir par ce froid en pleine digestion ! Rien n'est plus mauvais. Entrez au salon ; nous allons profiter des heures d'amitié délicieuses que le Seigneur nous donne. Et d'abord, je vais aller chercher les registres pour que Marthe puisse signer l'acte de mariage. Il faut que les formes soient respectées...

Nous nous mîmes à rire. Il s'apprêtait à sortir lorsque, jetant un coup d'œil par la fenêtre, il attira notre attention.

- Voilà un bel équipage !
- Mon Dieu, s'écria Marthe, le carrosse de mon père !...

Elle se serra contre moi : les terreurs que lui avaient inspirées l'autorité paternelle refluaient sur son âme. Le curé se joignit à moi pour la reconforter :

- N'ayez pas peur, mon enfant, n'ayez pas peur ! Car s'il y en a pour vous, il y en a surtout pour moi là-dedans ! Regardez un peu : voici notre Évêque qui descend du carrosse, tout couvert d'hermine. Je vais les recevoir tous deux dans la salle à manger, et vous vous tiendrez tranquilles dans le salon. A travers la porte, en tendant un peu l'oreille, vous pourrez, je pense suivre la conversation, qui, sans aucun doute, ne manquera pas d'intérêt. Je pressens que le ton va monter et que nous aurons l'occasion de porter un bon témoignage évangélique... Ce n'est pas encore le martyre !

Ceci dit en souriant.

Pendant ce temps, Monseigneur des Hautes-Eaux de Hurgleize notre Évêque, accompagné de monsieur le Comte de Courvoisie s'étaient avancés, et frappaient à la porte du presbytère.

- Laissons Antonia faire son travail.
- Elle ouvrit, poussa un cri significatif, et se précipita vers le salon : elle étouffait comme s'il s'agissait d'un incendie :
- J'ai compris, j'y vais...

Notre curé affronta l'adversité avec une politesse exquise :

- D'où me vient l'honneur, Monseigneur, de vous recevoir en cet humble presbytère ? Et vous monsieur le Comte, faites-moi la grâce d'entrer... et de prendre place dans ce fauteuil, devant la cheminée. Par le froid qu'il fait, vos membres ont besoin de se réchauffer.

Il cria :

- Antonia, apportez je vous prie, un bouillon bien chaud pour Monseigneur et monsieur le Comte.
- Monsieur le curé, répliqua l'Évêque, nous ne sommes pas venus ici pour boire un bouillon, mais pour vous réprimander sévèrement...
- Asseyez-vous, je vous prie, Monseigneur vous n'en serez que mieux pour le faire, et vos réprimandes pourront fort bien s'accommoder quand même d'un bouillon bien chaud.
- Bon, bon...

Monseigneur se laissa apaiser. Antonia apporta les bouillons, et ce fut sur un ton nettement mineur que Monseigneur déclina le discours qu'il ruminait sans doute depuis quelques jours :

- Monsieur Verrouillard, je vous croyais un homme de bon sens, de pondération, de grande prudence, comme tout curé se doit de l'être, surtout dans l'exercice du ministère qui lui est confié. Or... je n'ai pas voulu croire d'abord les choses que j'ai entendues dire de vous. J'ai en effet reçu la visite de monsieur le baron de la Goulottière, dont on dit beaucoup de bien, qui est un brave capitaine, un homme d'honneur, qui s'est noblement distingué dans le métier des armes. Or ce gentilhomme émérite m'a raconté qu'il avait été victime d'un traquenard sacrilège, et que sa

future épouse lui avait été enlevée sous le nez au moment même de la bénédiction nuptiale. Enfin ! la chose est incroyable, invraisemblable !

- Elle est vraie cependant, dit le curé, mais il n'y avait ni traquenard, ni sacrilège.
- Enfin, vous étiez complice de cette infamie ?
- Ce n'est pas une infamie, Monseigneur, je vous l'assure.
- Quel nom alors donnez-vous à cette indigne comédie que vous avez jouée devant tout le peuple chrétien ? Monsieur de Courvoisie l'atteste : la chose s'est bien passée ainsi, devant le Saint Sacrement. Y avez-vous songé, monsieur Verrouillard ? C'est à monsieur le baron de la Goulottière que monsieur de Courvoisie destinait sa fille, et non pas à un jeune homme dont le père était un incroyant notoire, un sceptique, qui s'est suicidé et qui fut enterré sans la moindre prière, oserai-je dire ? comme un chien !...
- Non pas, non pas, Monseigneur, car monsieur Pierre de Montserrat a donné dans son testament dont j'ai eu connaissance le sens de son suicide, et son fils l'a fait enterrer selon son désir mais avec tout le respect qui était dû à sa dépouille mortelle.
- Ce testament dont vous parlez, le peuple chrétien ne le connaît pas, et le scandale subsiste. Un curé doit toujours agir pour éviter le scandale ; en tenant le plus grand compte de l'autorité paternelle qui seule assure la stabilité de la famille et de la société. Or vous, monsieur Verrouillard, vous avez foulé aux pieds ces vieux principes du gouvernement ecclésiastique traditionnel. Alors, que dois-je faire ? Je serai obligé de prendre une sanction contre vous, de vous déplacer.

Nous entendîmes, dans le silence, les pas du curé Verrouillard. Il se dirigeait sans doute vers la porte, car Monseigneur l'arrêta en lui disant :

- Mais où allez-vous, monsieur Verrouillard
- Préparez mes bagages.

Monseigneur fut interdit.

- Allons, allons, vous vous moquez ?
- Non pas, j'obéis, puisque vous parlez de me déplacer avant même de vouloir m'entendre.

Monseigneur fut obligé d'insister pour que notre curé consentît à s'asseoir à nouveau. Il dit alors :

- Puisque vous me donnez la parole, Monseigneur, permettez-moi de vous poser une question.

L'Évêque avait changé de ton :

- Dites, dites seulement.
- Un curé doit-il agir en fonction de l'opinion publique, ou du jugement de sa propre conscience ?

Il y eut un silence, Monseigneur était très embarrassé.

- Oui, mais, dit-il, revenons à ce mariage.
- Non, Monseigneur, répondez d'abord à ma question.

- Eh bien l'opinion publique doit être un élément important pour motiver le jugement de notre conscience, monsieur le curé.
- Oui, sans doute, quand elle est bien informée, mais quand elle ne l'est pas ? Et quand elle est mal informée ? Et d'autre part, qu'appellez-vous « opinion publique » ? Est-ce l'avis de monsieur de Courvoisie et de monsieur le baron, ou le bon sens du peuple chrétien ? Est-il bien assuré, Monseigneur, que l'opinion publique est du côté de ces Messieurs, qui pour être de la noblesse n'en sont pas moins faillibles, et ont été les seuls, jusqu'ici, à motiver votre jugement ?

Qu'y avait-il à répondre à cela ? Monseigneur prit un ton aigre :

- Revenons à ce mariage, s'il vous plaît, et veuillez monsieur Verrouillard, ne point dévier la conversation sur des principes généraux qui sont fort éloignés du cas qui nous occupe. Je ne suis pas venu ici disserter, mais décider. Et ma décision est prise ; il faut annuler ce mariage, si nous ne le pouvons par défaut de consentement, que ce soit pour vice de forme.

Il y eut un silence que se prolongea. Nous sentions que l'atmosphère était tendue. Monseigneur reprit la parole :

- Alors, vous ne répondez rien, monsieur Verrouillard ?
- Ah Monseigneur, je cherche par quel moyen nous pourrions bien annuler ce mariage, mais je n'en vois point ! Car le mariage a été conclu dans les formes, devant témoins, qui ne sont pas prêts de l'oublier ! Les deux conjoints, à savoir mademoiselle Marthe de Courvoisie et monsieur Xavier de Montserrat étaient parfaitement consentants, et ma signature a été apposée au registre. Maintenant, Monseigneur, si vous trouvez un empêchement diriment à ce mariage, je vous serais fort obligé de nous le dire !
- Il y a rapt ! Monsieur de la Goulottière m'a bien affirmé qu'elle avait été enlevé de force sous ses yeux ; alors que, cependant, il avait eu l'honneur d'emporter lui-même le consentement de mademoiselle Marthe à la pointe de son épée, lui donnant, dans un duel insigne une éclatante démonstration de toute sa valeur guerrière, bien capable de susciter l'admiration et l'estime !

Monsieur de Courvoisie acquiesça et l'Évêque reprit :

- Il y a rapt !
- Non pas, Monseigneur, car au moment où Marthe s'est précipitée elle-même volontairement dans les bras de monsieur Xavier, elle était déjà mariée : elle avait crié « oui ». D'ailleurs le rapt n'est pas un empêchement diriment !
- Comment ? Elle était mariée ?
- Parfaitement, vous dis-je. Elle avait crié à haute voix sa volonté d'appartenir à monsieur Xavier de Montserrat, et j'ai prononcé la formule rituelle : « Ego conjugo vos... » Et avant qu'ils aient l'un et l'autre quitté l'Église, ils avaient reçu la bénédiction nuptiale.

L'Évêque se tourna vers le père de Marthe :

- Hé, monsieur le comte ! Vous ne m'aviez pas dit cela ! Si les consentements ont été échangés, si la formule a été prononcée, que voulez-vous que nous fassions ?

Puis reprenant le ton du reproche :

- Mais enfin, monsieur Verrouillard, est-ce là une cérémonie ?
- C'était la seule que nous puissions faire.
- Avec beaucoup de scandale !
- La vérité est souvent scandaleuse, Monseigneur. Cependant, je puis vous assurer que mes paroissiens, bien loin d'être scandalisés n'ont pas manqué d'exprimer leur assentiment et leur joie, en voyant qu'une honteuse supercherie était démasquée, et que, pour une fois, deux amoureux qui se voulaient l'un à l'autre, étaient enfin mariés selon leur libre choix.
- Vous auriez dû tenir compte de l'avis de monsieur de Courvoisie, dont le veto paternel s'opposait à ce mariage.

Notre curé dut à ce moment se lever. Il passa à l'offensive :

- Enfin, Monseigneur, est-ce le consentement du père, oui ou non, qui fait le lien conjugal des enfants ? Quand la fille est majeure, le veto paternel ne peut être un empêchement. Or, outre que mademoiselle Marthe est majeure, je la connais pour être droite et franche, remplie de bon sens et de sagesse et de toutes les vertus chrétiennes. Je savais mieux que personne quels étaient les désirs de son cœur. J'ai vu également plusieurs fois monsieur Xavier de Montserrat, son époux ; j'estime donc en toute loyauté de conscience avoir fait mon devoir, et avoir béni un vrai mariage, un mariage vrai, où la volonté de Dieu est manifeste. Car, Monseigneur, il y aurait beaucoup à dire sur ce point : que de sacrilèges ont été commis par les hommes d'Église, voire par de hauts prélats, en bénissant des mariages manifestement frauduleux, imposés par les grands de ce monde pour arrondir leurs domaines, accommoder leurs ambitions, ou simplement anoblir leurs bâtards !

Monseigneur ne disait plus rien. Il savait mieux que quiconque où était le vrai scandale, donné par la complicité des membres du haut clergé, les Mémoires du Duc de Saint Simon faisant foi...

L'abbé Verrouillard poursuivit sa plaidoirie :

- En outre, j'affirme au nom du droit, puisqu'à vos yeux les raisons du droit doivent l'emporter sur celles du cœur, que le mariage que voulait monsieur de Courvoisie pour sa fille eût été nul, et cela par un empêchement diriment : car il y avait sur Marthe une contrainte de corps, qui, depuis fort longtemps, paralysait sa liberté.
- Une contrainte de corps ?

Il s'adressa au père de Marthe :

- Entendez-vous, monsieur le comte, ce que monsieur Verrouillard ose prétendre ? Il est bien impertinent d'avancer un grief infâmant contre vous, car s'il y a eu contrainte, d'où pourrait-elle provenir, sinon de vous ? Monsieur Verrouillard, je vous prie de préciser votre pensée et de prouver

ce que vous venez de dire ; sinon je vous ferai présenter des excuses publiques à monsieur le comte de Courvoisie.

- Eh bien soit ! Monsieur de Courvoisie, voulez-vous je vous prie avouer vous-même à Monseigneur des Hautes Eaux de Hurgleize, que vous teniez votre fille captive au dernier étage de la plus haute tour de votre château, et depuis longtemps !

Le père de Marthe prit la parole, tâchant de se justifier :

- C'était son séjour préféré, monsieur. Ma fille a toujours eu la folie des grandeurs, elle aimait vivre entre ciel et terre ; elle se plaisait là-haut, en raison de la beauté du paysage, du silence qui favorisait ses dévotions...
- Mais alors, comment se fait-il, monsieur le Comte, que c'est vous qui gardiez dans votre poche la clé de sa chambre ?

Monsieur le Comte parut un instant décontenancé, mais il se ressaisit :

- La clé de sa chambre ? Allons, monsieur le curé ! Comment avez-vous pu imaginer de pareilles choses ? Ce sont là des suppositions, des conjectures, qui dans votre esprit ont pris une certaine consistance en raison de l'aversion que vous éprouviez vous-mêmes contre le mariage que je voulais pour ma fille, en raison de votre mépris, indigne d'un chrétien, indigne d'un prêtre surtout, que vous professez envers le noble baron de la Goulottière !
- Je n'ai aucun mépris pour cet homme, monsieur, et je suis prêt à l'accueillir avec bonté et douceur comme je dois le faire pour tout pécheur, lorsqu'il voudra bien se repentir. Maintenant ce que j'avance, à savoir la réclusion de mademoiselle votre fille, je le sais par le témoignage de monsieur Xavier, votre beau-fils, et cela depuis le jour où il a rendu visite à sa fiancée dans le grenier que vous lui aviez donné pour gîte.
- Monsieur de Montserrat est monté là-haut ? C'est impossible : par où aurait-il passer, puisque toutes les portes étaient fermées ?
- Vous voyez monsieur le Comte, vous vous trahissez vous-même en reconnaissant que tout était fermé, et fermé par vos soins. En outre, sachez que monsieur de Montserrat est entré par la fenêtre dudit grenier après avoir fait l'escalade de la tour à l'aide d'une corde que Marthe lui avait tendue.
- Monsieur le curé, sauf votre respect, il est clair que vous divaguez ! Monseigneur, vous avez vu cette tour ? C'est justement celle que vous avez admiré tout à l'heure. Dites-moi, connaissez-vous dans toute la France un charpentier, un couvreur, un acrobate qui eût l'audace de gravir cette muraille sans échelle, à l'aide d'une simple corde ?
- Mon Dieu, mon Dieu, dit l'Évêque, est-ce possible ? Il me vient un vertige à la seule pensée de cet exploit ! Je ne le croirai que si j'en entendais le récit de la bouche même de monsieur de Montserrat ou de mademoiselle Marthe !
- Et bien soit !

La porte s'ouvrit devant nous. Le curé nous fit entrer :

- Les voici, Monseigneur, les témoins que vous désirez, et qui, par surcroît ne sont pas seulement témoins, mais conjoints.

Monseigneur fut séduit, sans doute par notre sourire. Il se leva pour nous saluer, retirant de ses genoux sa couverture brodée. Il nous fit baiser son anneau. Je lui certifiai qu'il en était bien ainsi, que j'avais fait l'escalade de la tour, et Marthe confirmait mes dires. Enfin, j'apportai l'argument décisif :

- D'ailleurs, comment aurions-nous, sans nous être vus, combiner ce stratagème qui a si bien réussi ?
- C'est exact, c'est exact, disait l'Évêque, hésitant encore à prendre ouvertement parti pour nous. J'admire votre courage, monsieur Xavier ! Faut-il qu'il ait été grand l'amour que vous portiez à mademoiselle Marthe...
- A madame, corrigea l'abbé Verrouillard.
- Eh, mon Dieu, oui ! A madame ! rectifia l'Évêque. Un grand amour, certes, et je vois que vous êtes fort bien assortis l'un à l'autre ! Puisque vous avez échangé publiquement vos consentements, et que vous avez la bénédiction nuptiale, personne ne peut plus rien contre vous.

Puis, il se tourna vers monsieur de Courvoisie :

- Monsieur le comte, avouez que vous ne m'avez pas informé exactement sur ce point : les consentements ont bel et bien été échangés. Votre témoignage incomplet allait précipiter la dignité épiscopale dans une bien fâcheuse situation ! Alors, que vais-je faire maintenant ? Il n'est pas possible de rompre ce mariage, il n'y a aucun moyen de revenir en arrière ! Nous n'avons aucune raison canonique, d'autant que nos jeunes amoureux, ici présents, ont eu depuis cette cérémonie, largement le temps de consommer ce mariage ! J'apprécie, certes, la famille de la Goulottière, et la noblesse de monsieur le baron, sa valeur militaire et toutes ses vertus, mais enfin, si mademoiselle votre fille éprouvait pour cet homme une telle aversion, pourquoi l'avoir contrainte ?

Ainsi parlait l'Évêque, avec une aigreur douceâtre qui cachait mal le ressentiment qu'il avait d'avoir été trompé. Monsieur de Courvoisie était confondu et ne disait mot. Le prélat poursuivit :

- Heureusement, grâce à votre carrosse, monsieur le Comte, j'ai eu l'immense avantage de m'informer sur place ; ce que les Évêques devraient toujours faire, car il leur est bien difficile, parmi les flatteurs qui les entourent, de connaître la vérité !

Puis se tournant vers le curé :

- Quant à vous, monsieur Verrouillard ce n'est pas la première fois que la renommée de vos agissements parvient jusqu'à l'évêché ! Plusieurs pétitions contre vous sont en attente. On vous accuse de raideur, et de dogmatisme intransigeant ; et cependant, chose curieuse, on déplore votre attachement au bas-peuple, on dénonce votre horreur pour l'ordre social établi... Je le sais, vous êtes un marcheur infatigable, en quête de la brebis

perdue, je l'espère, et un excellent jardinier. Mais enfin cela ne suffit pas. Au fond, vous êtes un signe de contradiction.

- C'est un honneur pour moi, Monseigneur, puisque le Christ l'était aussi.
- Vous aurez réponse à tout, monsieur Verrouillard ! Imitiez Jésus-Christ autant que vous le voudrez en votre for intérieur, mais pour ce qui est de l'ordre ecclésiastique, dont vous êtes le garant, observez, je vous prie, les formes prescrites par le rituel. Bon, la discussion est close.
- Monseigneur, puis-je savoir, proposa monsieur Verrouillard, quel nouveau poste sera le mien ?
- Vous resterez ici. Vos paroissiens ont l'avantage d'être habitués à vos procédés cavaliers, et à votre verve caustique. Dans une autre paroisse, tout serait à recommencer, et ce déplacement ne ferait que multiplier les histoires.

Monseigneur fit mine de prendre congé. Il s'approchait de monsieur le Comte, espérant bien user de son carrosse. Restait un point noir : je sentais combien le cœur de Marthe était douloureux en présence de l'humiliation évidente de son père. Je vis qu'il était de mon devoir d'intervenir pour tout arranger.

- Monseigneur, permettez que je dise un mot à monsieur le comte.
- Faites, faites, mon enfant.
- Je m'approchais donc avec Marthe, de son père :
- Croyez bien que je regrette vivement de vous avoir contristé dans cette affaire. Certes, je suis très heureux d'être devenu l'époux de mademoiselle votre fille, et mon bonheur serait sans aucune ombre, si, nous montrant un visage favorable, vous acceptiez de le partager avec nous.

Marthe à son tour, prit la parole, se mit à genoux devant son père, lui demandant pardon d'avoir été dure et obstinée :

- Mais, disait-elle, c'était plus fort que moi : tout mon être se portait vers Xavier, et je suis assurée que la volonté de Dieu est que je fasse ma vie avec lui.

Monsieur de Courvoisie ne disait rien. Mais son émotion était évidente, et bientôt il ne put la maîtriser. Nous assistâmes alors au spectacle déchirant d'un homme qui font en larmes et ne peut retenir ses sanglots. Il ne put que bredouiller, en relevant sa fille, pour la prendre dans ses bras, et la serrer contre lui. Ces minutes furent admirables. Monseigneur lui-même en était bouleversé. Je sentais qu'elles étaient dues à la prière et à la loyauté de monsieur Verrouillard, qui considérait tout cela avec une satisfaction secrète. Finalement ce fut notre prélat qui prit la parole en levant les bras au ciel :

- Mais mon Dieu ! Que voyons-nous là ? Le cœur des pères qui revient vers les fils, selon la parole de l'Écriture. Monsieur Verrouillard, n'avons-nous pas reçu le ministère de la réconciliation ? Mais c'est merveilleux, nous allons bénir tout cela !

Et il invita monsieur Verrouillard à nous bénir avec lui. Les deux prêtres prononcèrent sur nous la formule de la bénédiction. Nous nous relevâmes et monsieur de Courvoisie, comme transfiguré, vint au devant de moi, m'embrassa fortement en me disant : « Vous avez toute ma confiance, n'ayez crainte ; ne manquez pas de passer au domaine de Courvoisie. » Puis il me glissa à l'oreille : « Cependant, prenez garde aux agissements du baron de la Goulottière, qui ne se rendra pas si facilement à l'évidence ! »

ooo

- Eh bien, mes enfants, les voilà partis ! Savez-vous que j'ai tremblé pendant tout ce temps-là ! Si Monseigneur avait eu l'idée de demander à voir les registres, nous étions perdus... Aussi, cette fois, il faut les signer sans tarder !

Pendant qu'il se rendait à la sacristie, nous eûmes un moment d'intimité, Marthe et moi, et elle me dit sa joie d'être réconciliée avec son père : elle m'en remerciait avec une grande tendresse :

- Tout arrive, tu vois, lorsqu'on marche dans la vérité et dans l'amour, lui dis-je.
- Et Monseigneur qui s'imagine que notre mariage est consommé !
- C'est très amusant !

Puis elle demanda :

- Allons-nous confier nos secrets à monsieur Verrouillard ?
- Pourquoi pas ?
- Est-il homme à pouvoir nous comprendre ?
- Je le crois. En tous cas ses réactions seront pour nous du plus haut intérêt, nourri comme il l'est de la vraie tradition de l'Église.

ooo

Il arrivait.

- Tu vas signer ici, ma chère Marthe, dit-il.

Il ouvrit le registre et l'approcha de la fenêtre, car déjà le jour était sur son déclin. Marthe signa.

- Bon, dit le curé, cette fois, ça y est ! nous sommes enfin en règle.

Puis il nous invita à rester au presbytère, ne voulant pas nous laisser partir à la nuit tombée. Je protestai, alléguant que la lune ne tarderait pas à se lever :

- Non, non, nous avons ici des chambres avec de grands lits. J'ai dit à mon valet de vous préparer la meilleure : celle qui normalement est réservée à l'Évêque.
- Marthe va donc coucher dans le lit de l'Évêque !
- Exactement ! mais avec vous, pas avec lui ! Et vous y dormirez fort bien. Cela vous permettra demain de faire un tour par le château de Courvoisie... Il faut toujours mettre de l'huile sur les plaies. Délicatesse de l'amour, exactitude dans la vérité, toute la vie est là.

ooo

En attendant l'heure du souper, nous fîmes une petite promenade. A vrai dire, nous en avions furieusement besoin : nos nerfs étaient tendus. Quelques bouffées d'air, une marche rapide furent excellentes. Nous revîmes la place de l'église, où nous avions laissé nos valets, et pris le départ de notre merveilleuse chevauchée... Nous entrâmes à l'église. Le Seigneur semblait nous sourire derrière le voile du tabernacle, éclairé seulement par la veilleuse du Saint Sacrement. Jamais je ne m'étais senti aussi bien chez moi dans la maison de Dieu.

ooo

Nous rentrâmes au presbytère après une bonne heure de marche : le vent du nord s'était levé, charriant sous un ciel bas des brumes glaciales : la chaleur de la maison nous parut délicieuse, et plus encore la cordiale hospitalité de l'abbé Verrouillard.

- Ah, vous voilà ! je me demandais où vous étiez et je commençais à m'inquiéter pour vous. Nous allons manger de bonne heure, et nous aurons ensuite une bonne et longue veillée devant l'âtre. Dieu, que c'est bon d'avoir des enfants comme vous ! Voyez-vous, dans le monde il y a beaucoup de pères et de mères qui pleurent parce qu'ils n'ont plus la confiance de leurs enfants ! Nous autres, prêtres, qui renonçons à la famille, nous sommes entourés de vénération, d'affection, de gentillesse, avec quelques persécutions, bien sûr, inévitables... Le Seigneur, je vous assure, ne nous a pas trompés : « Vous recevrez le centuple en ce monde... »

Puis il se tourna vers Marthe.

- Ainsi, toi ma fille, que j'ai tant aimée tout au long de ta jeunesse et de ton adolescence ! Au fil des jours je te voyais grandir, alors que je t'aidais à découvrir en toi les aspirations profondes de ton cœur. Ma prière pour toi, et pour tous et toutes, était constante et assidue ; et voici que je cueille aujourd'hui le premier fruit de ces travaux : le jardin des âmes, dont Dieu seul, finalement, a le secret, c'est quelque chose !
- Et vous êtes un bon jardinier, père, comme le disait Monseigneur...
- Il ne croyait pas si bien dire, ajoutai-je.

Au cours du repas, la conversation s'en alla sur des sujets divers. Comme je disais au curé qu'il avait la chance d'avoir beaucoup d'expérience, il rétorqua :

- L'expérience ! l'expérience !

Il haussait les épaules :

- L'expérience de quoi ? je vous prie... D'un monde soumis au péché et à la séduction de l'Adversaire ? La belle expérience que voilà ! Expérience qui nous conduirait tout droit au désespoir, si nous n'avions pas par ailleurs des vues de foi sur le Royaume à venir qui nous soutiennent dans un combat dont la victoire semble reculer toujours... Non, mes enfants, ne vous appuyez jamais sur l'expérience des vieillards, à moins qu'ils aient su discerner leurs erreurs et les rejeter. En imitant ce qu'ils appellent le plus souvent leur « sagesse », vous iriez tout droit au vieillissement, à la

décrépitude et à la mort. Détournez-vous de l'expérience des hommes et du train de ce monde, et vous aurez une grande chance d'éviter la route qui conduit la multitude à la perdition !

ooo

Lorsque nous fûmes tous trois, Marthe entre lui et moi, devant la cheminée du salon, vint le moment pour placer notre confidence. Il nous mit lui-même sur la voie :

- Mais, dit-il, n'ai-je pas entendu Monseigneur l'Évêque avancer que le baron de la Goulottière avait acquis ton consentement, ma chère Marthe, à la pointe de l'épée ? Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

Notre sourire aiguïsa sa curiosité :

- Racontez-moi donc cela... à moins que ce ne soit indiscret de ma part...

Marthe expliqua donc ce qui s'était passé dans la tour : il fut émerveillé, et s'écria :

- Tu marches sur les traces de Judith, ma fille : elle qui coupa la tête d'Holopherne, l'ennemi du peuple de Dieu, par le tranchant de l'épée ! Et vous savez que Judith est une image de la Vierge Marie dont le pied virginal écrasa la tête de notre Adversaire !
- Oui, justement, mon père, il faut que je vous dise aussi dans quelle horrible angoisse je me suis trouvée après cet affreux duel, et comment le Seigneur est venu à mon secours...

Notre pasteur était tout oreilles pour ouïr la confidence de sa fille spirituelle : ce vœu de virginité qu'elle avait prononcé dans des circonstances dramatiques.

- ... et aussitôt après ce vœu, je retrouvai la paix de l'âme et toute la vigueur de mon corps.
- Vœu de virginité, vœu de virginité...

Il était stupéfait.

- Mais mon Dieu ! votre mariage est nul ! Et nous venons de signer le registre ! Il est vrai que ce n'est pas un vœu solennel : il n'intéresse que vous, mais aussi, nécessairement votre mari. Ce n'est pas un vœu perpétuel, je pense...

Le curé se leva, et se mit à se promener de long en large, manifestant une vive anxiété devant ce dilemme qui lui paraissait insoluble :

- Enfin, vous, monsieur de Montserrat, vous ne pouviez pas savoir la chose au moment de l'échange des consentements ; et comment l'avez-vous apprise ?
- Marthe m'a raconté tout cela le soir même, dans le lit nuptial !
- Bigre ! Dans le lit nuptial ! « Ad augusta per angusta... »

Il se tourna vers moi :

- Alors, monsieur Xavier, vous acceptez de respecter la virginité de votre épouse ?
- Je ne trouve pas que la chose soit tellement difficile !

Et je lui expliquai qu'il y a une attitude d'acceptation toute simple du corps, un sens de la beauté, un amour de la personne qui aident puissamment à un certain calme des sens.

- Je comprends, je comprends, dit-il. C'est la parole du Seigneur : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux... » C'est l'imagination dépravée et l'entraînement cupide de ce monde qui altèrent et déséquilibrent la nature : mais lorsqu'elle est regardée avec cette simplicité et cette foi, c'est tout différent.

Il réfléchit un moment et ajouta :

- Alors, vous voilà engagés tous deux dans la voie étroite et resserrée qui conduit à la vie ! A la vie...

Il réfléchit encore, puis se tournant vers nous, et nous regardant jusqu'à l'âme :

- Mais c'est très beau votre affaire, très beau ! Votre option correspond à ce que je pense profondément, et dont il est bien difficile de parler ouvertement. Car pour moi, la chose est évidente : la génération adultère et pécheresse dont nous sommes issus, avec tout son cortège de misères, provient du viol. N'est-ce pas là, ce que nous lisons à chaque page de l'Évangile, tombant des lèvres du Seigneur, le fils de la Vierge : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? »
- En effet, dis-je, je n'avais jamais entendu ainsi la parole du Seigneur.
- Le moyen de l'entendre autrement ? Mais vous, mes enfants, vous allez échapper à la condamnation de cette sentence. Vous êtes engagés dans la Vérité par une singulière alliance des contraires : vous unissez la Sainteté du Sacrement du mariage à la gloire incomparable de la virginité ! Vous n'êtes pas d'ailleurs les premiers : depuis le couple virginal qui nous a donné le Sauveur, l'Église se glorifie de nombreux saints et saintes qui, fidèles à l'Esprit, ont su garder la virginité dans le mariage. Tels étaient aussi certains pères du désert qui vivaient dans la chasteté avec une vierge.
- Notre cas n'est donc pas si exceptionnel que nous l'avions pensé ? questionna Marthe.
- Mais non, ma fille, tu vois bien ! Ce n'est pas la voie commune, mais il n'est pas dit qu'elle ne soit pas infiniment plus facile que l'autre ! Les tribulations de la chair vous seront épargnées. Il est plus aisé de pratiquer l'Évangile intégralement, que de se prétendre chrétien et de se conformer à l'esprit du monde : situation fautive, ambiguë, qui ne porte qu'un fruit véreux.

Je pensai à mon père. J'expliquai ici la raison de son suicide.

- Vous voyez, dit notre curé : jugez l'arbre à ses fruits. Jugez du fruit de ce véritable amour virginal que fut celui de Joseph et de Marie. Certes mon cher Xavier, c'est une grande preuve d'amour que de respecter le sein d'une femme, comme vous le faites. Vous êtes dans la ligne d'un mariage vraiment chrétien ! C'est ainsi que le Christ aima l'Église : comme une vierge pure. Sans doute les époux sont libres d'accomplir l'œuvre de chair du moment qu'ils prennent la responsabilité de leur acte en acceptant la

descendance et son éducation... Mais... mais le Christ est fils de vierge. On ne peut aller là contre. Et l'Église a toujours placé la virginité au-dessus du mariage. Si donc vous unissez l'excellence de la virginité à la sainteté du mariage, je ne dis plus rien...

Et effectivement, il se tut. Ce silence provoqua le rire de Marthe, un rire cristallin, où transparaisait le bonheur. Puis elle lui dit :

- Et pourquoi ne dites-vous plus rien, mon père ?
- Parce que... parce que, c'est maintenant à l'Esprit de Dieu de vous parler au cœur. L'Esprit souffle où il veut, et quand il se mêle d'introduire les disciples du Christ dans les réalités célestes, nous autres, pauvres curés, fichés en pleine pâte humaine, chargés comme l'Agneau des péchés du monde, nous ne sommes plus compétents.

Je lui demandai alors à qui nous pourrions demander conseil :

- A votre propre cœur, mes enfants, répondit-il sans hésiter : il n'y a pas de meilleur conseiller que lui. Maintenant, on dit beaucoup de mal du père Victor de Semnotès, abbé de Notre Dame des Lumières. Il doit donc y avoir beaucoup de bien dans cet homme, car le démon s'acharne contre lui. Je le connais, ainsi que Madame de Carestal, avec laquelle il a fondé ce petit prieuré de Saint Joseph. Ils ne sont pas loin de Montserrat, ni l'un ni l'autre. Vous trouverez auprès de ces contemplatifs, sans aucun doute, de précieux avis.

Après un long temps de méditation silencieuse, pendant lequel seul le souffle de la cheminée qui étirait les flammes se faisait entendre dans la pièce obscure, le bon curé poursuivit tout ému, et des larmes coulaient sur ses joues :

- Vous êtes la couronne de mon ministère, mes enfants. C'est merveilleux ! Vous allez reproduire le mystère de Nazareth que nous contemplons comme le point de départ du salut. Oui, c'est bien de cet amour virginal qu'est sorti le Rédempteur du monde ! Et c'était tellement simple : si vous avez retrouvé cette divine simplicité, que les enfants comprennent et que les saints adorent... je n'ai plus qu'à chanter le cantique du vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, tu peux laisser s'en aller ton serviteur en paix... »

ooo

Notre veillée se prolongea encore. Le bon curé Verrouillard s'engagea sur le terrain des confidences : il nous parla de sa vocation, de l'appel qu'il avait reçu du Seigneur, des épreuves et des grâces qui avaient jalonné sa vie :

- Et maintenant, « Sacerdos alter Christus », c'est tellement vrai, j'en suis tellement indigne ! Nous sommes les témoins incompris en ce siècle, du monde merveilleux qui s'établira demain, non pas sur la loi de Moïse, ni sur une quelconque législation humaine, mais sur les Mystères de la Foi chrétienne. Combien faudra-t-il de siècles encore pour que se réalise ainsi l'idéal des Apôtres ?... Mais vous, mes enfants, n'êtes-vous pas l'une des premières pierres de cet admirable édifice ?

ooooo

Madame de Carestal

Chapitre 5

Le Cloître

« Occupez-vous d'abord
du Royaume de Dieu et de sa Justice... »

Le lendemain matin, nous assistâmes, Marthe et moi, à la messe que le curé Verrouillard célébra pour nous. Je le revois, revêtant l'étole et nous disant :

- Maintenant que je sais tout de vous, je vais vous porter comme deux agneaux immaculés sur mes épaules. Vous comprenez dans quel sens je vais prier pour vous...

ooo

Nous prîmes congé de lui, pour passer au domaine de Courvoisie et ensuite rejoindre Montserrat.

Les brumes de la veille s'étaient condensées en gelée blanche, et toute la campagne en était fleurie. Le ciel limpide, d'un bleu tangible, colorait les ombres de son reflet, tandis qu'un soleil doré faisait hurler de joie les arbres et les collines. Nos chevaux même paraissaient sensibles à cette beauté incroyable, ils trottaient, avides de dévorer l'espace. Quant à nous, nos cœurs débordaient d'action de grâce, et nous n'avions d'autre désir que de courir dans la voie transcendante que le Seigneur avait ouverte devant nous.

ooo

Nous rejoignîmes le château en fin d'après-midi. Un pressentiment m'accablait : il se confirma lorsque nous vîmes le perron vide : ma mère n'était pas sortie au-devant de nous. Que se passait-il donc ?

Chrysanthe, notre valet, nous mit au courant :

- Madame a gardé la chambre depuis ce matin. « Mais ce n'est rien, dit-elle, un peu de fatigue seulement... »

Nous trouvâmes ma mère dans un fauteuil, se chauffant devant la cheminée. Elle nous accueillit avec une douceur exquise.

- Enfin ! Vous voilà ! Je me suis beaucoup inquiétée pour vous, hier au soir, ne vous voyant pas de retour. Finalement j'ai pensé que le bon curé Verrouillard était homme à vous donner l'hospitalité...

Elle se réjouit très fort du récit que nous lui fîmes : nos entretiens et nos repas, l'arrivée de Monseigneur des Hautes-Eaux et du père de Marthe, la réconciliation et le passage au domaine de Courvoisie. Quant à sa santé, elle nous dit :

- C'est curieux, je n'ai jamais ressenti cela : il me semble que tout mon corps se repose, et que mes nerfs se détendent. Je n'ai point de mal, mais point non plus de force. Et je suis heureuse, car je vous ai confié tout ce que je savais, tout ce que la vie m'a appris, cette grande maîtresse de vérité ! Tu vois, mon fils, rien ne sert de donner la vie à un être nouveau si l'on ne peut lui transmettre la vérité qui fait vivre. Or combien de mères en sont instruites elles-mêmes ? Elles subissent les tribulations de la chair comme dans un cauchemar éveillé, se demandant anxieusement ce qui leur arrive. Elles n'ont pas la lumière des Écritures pour comprendre leur propre histoire, et dès lors que peuvent-elles transmettre à leur progéniture, sinon leur angoisse et leur déconfort ? A moi, cette grâce a été donnée d'avoir pu tout vous dire...

ooo

Après l'été de la Saint Martin, qui cette année-là se prolongea fort tard, décembre se durcit sous le gel. Quelques jours avant Noël, la neige recouvrit de ses langes les herbes et les animaux rampants qui nichent dans les trous de la terre. Toute notre maisonnée célébra la Nativité dans une allégresse que nous n'avions jamais connue. Je décidai que tous mangeraient à la même table, au retour de la messe de minuit, maîtres et domestiques. Marthe revêtit un tablier pour faire le service, et bien que Mathurine s'écriait :

- A-t-on jamais vu ça ? Les serviteurs servis par leurs maîtres ?...

Dans une touchante simplicité, chacun exprima par quelques chansons ou quelques cantiques sa joie ou sa foi.

Je ne sais si, dans le siècle qui vient, survivra en quelque lieu épargné par le déluge, cette ambiance que nous goûtâmes, ma mère, Marthe et moi, ainsi que toute notre maison, pendant les longues festivités de Noël, de la Circoncision, de l'Épiphanie. Une crèche était installée dans la grande salle de chasse, où le soir, à la lueur des cierges, nous chantions notre prière. Il me semble encore entendre la voix grave de Chrysanthe célébrer de tout son cœur la naissance de l'Enfant-Dieu : il soutenait le chœur par son timbre profond. Yves, notre bouvier, jouait de la vielle. Nul n'était obligé de participer à cette liturgie familiale, mais tous s'y précipitaient. Plusieurs de nos servantes passaient de longs moments, dans la pénombre des longues veilles d'hiver, à égrener leur rosaire devant l'image de Bethléem.

Ma mère jubilait de voir la foi grandir et s'exprimer ainsi, dans ces murs si longtemps silencieux, sous le signe de l'impiété.

ooo

A la chandeleur, il fit très froid. C'était la fête de la lumière. Nous nous rendîmes à la paroisse, pour la procession et la grand'messe. Mais le soir, tous nos gens se mirent d'accord et s'engagèrent en un long cortège de flammes ardentes à travers les escaliers et les corridors du château. C'était prodigieux : alors que les échos de nos vieilles pierres reprenaient vie, la clarté montante de nos cierges trouait les ténèbres d'une demeure obscure. Telle était notre foi qui pénétrait les profondeurs de ce château intérieur que sont nos consciences.

En ce 2 février, le vieillard Siméon abandonnait sa longue veille, et c'est en ce jour aussi que ma mère entendit l'appel de l'autre monde. Malade ? Elle ne l'était pas. Le médecin en effet ne cherchait plus à expliquer par quelque diagnostic, sa faiblesse, son manque d'appétit, sa pâleur, la maigreur de ses membres qui devenaient presque diaphanes.

- Bien sûr, me dit-il, nous pourrions ordonner force viande rôtie et vin généreux pour tenter de remédier à la déficience de son corps. Mais quoi ? Lui alourdir le sang par excès de nourriture, l'accabler d'indigestion et de malaise ? Ce serait hâter la fin et accroître les douleurs d'une sainte femme qui a eu largement sa part de souffrances dans ce monde ! Que voulez-vous ? Il faut bien que le papillon s'évade de sa chrysalide ! Madame votre mère offre sa vie en oblation, laissons-lui la liberté de ce vivant sacrifice. Son état d'âme ne relève pas de la médecine.

Notre médecin de famille la connaissait bien. Je le vois encore franchir notre seuil et s'envelopper de sa houppelande :

- J'ai appris beaucoup en soignant votre mère, me dit-il. Et cela surtout : que la vie que nous désirons, la mort que nous redoutons, ne dépendent ni l'une ni l'autre des artifices de la médecine, ni de la multiplicité des potions et des remèdes... la vie, c'est tout autre chose. Dieu vous garde !

ooo

- Qu'a-t-il prescrit le médecin pour moi ? demanda ma mère.
- Rien.
- Alors, je comprends, dit-elle avec un sourire. Et lui aussi a bien compris. Je vais maintenant me préparer aux Noces véritables, car les premières n'étaient qu'une ébauche informe de la réalité.

Elle désirait qu'on lui fit presque sans cesse la lecture des Saints Livres, et surtout des Évangiles. Telle était sa nourriture. Elle parlait peu, nous invitait à prier. Elle s'éteignit le matin du 25 février, jour de la fête de Saint Mathias, deux mois après Noël. Son visage, en ses derniers moments, resplendissait de paix et de joie, ses rides avaient disparu. Un parfum extraordinaire embaumait sa chambre.

Elle avait exprimé le désir d'être ensevelie auprès de mon père, et comme lui, dans la plus grande simplicité. Mais la nouvelle de son trépas se répandit dans tout le pays, et un peuple nombreux accourut à ses funérailles. Nos familiers pleuraient,

alors que la curé Verrouillard, que nous avons mandé, récitait les prières des défunts.

ooo

La mort nous ayant ainsi touchés de près, nous prîmes une vive conscience de toute son horreur, et de la contradiction évidente qu'elle oppose à toute l'œuvre belle et bonne du Créateur. Et cependant, je n'eus que peu de chagrin du décès de ma mère : il était en quelque sorte « logique » et nécessaire, par rapport à la voie qu'elle avait choisie.

ooo

Le printemps revint, et l'été... Et de saison en saison, d'année en année, nos jours heureux tissèrent leur trame sur la chaîne toujours mouvante de l'Esprit.

ooo

Nous n'avions pas oublié la recommandation de notre curé concernant le père Victor de Semnotès. Mais nous eûmes pendant longtemps une telle plénitude de bonheur que nous n'éprouvâmes aucun besoin de le consulter. Cependant, nous fréquentions volontiers les offices dominicaux dans la chapelle de Notre-Dame des Lumières.

Elle était construite en pierres d'un blanc éclatant sous le soleil, au creux d'un vallon élevé, ouvert vers le midi, à quelques lieues de Montserrat. Les épaisses forêts et les collines escarpées protégeaient son silence et son recueillement. Dans une nature vierge, montait sans cesse vers le ciel l'encens invisible d'une prière de louange, depuis ce coin de terre particulièrement sanctifié. La fidélité vivante à la vieille tradition monastique réalisait ici la parole du Seigneur : « Une cité construite sur une montagne ne peut être cachée : ainsi, que vos belles œuvres brillent aux yeux des hommes afin qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. »

Les rumeurs des mécontents et des envieux ne pouvaient empêcher l'huile parfumée de se répandre dans toute la région. En effet, les moines manifestaient sans cesse leur délicieuse hospitalité, leur accueil fraternel, leur souci des pauvres, leur zèle à promouvoir le bien. Les amitiés que le père Victor de Semnotès portait à certaines femmes de qualité suscitaient quelques critiques inévitables, mais tout homme sincère pouvait juger l'arbre à ses fruits ; puisque l'une d'entre elles, Madame de Carestal, avait fondé une communauté de jeunes moniales que l'on disait ferventes et joyeuses et qui prodiguaient à toute la région leurs assistance pressée. A deux lieues à peine de Notre-Dame des Lumières, s'était ainsi édifié le prieuré Saint-Joseph qui résonnait de chants et de rires, qui excellait par ses œuvres de charité. Toute la campagne environnante manifestait clairement par la santé de ses habitants, l'abondance de ses récoltes, que la bénédiction du Très-Haut était là.

Une sorte d'attirance mystérieuse et infiniment délicate orientait nos désirs vers un mode de vie plus parfait, dont ces deux communautés nous présentaient un certain exemple. Car notre bonheur, si grand qu'il fût, n'empêchait pas une certaine insatisfaction, laquelle favorisait une recherche ardente du Dessein de Dieu sur nous, jusqu'à ce que toutes les zones d'ombre de nos consciences soient pénétrées de sa lumière. Certaines paroles des Saintes Ecritures nous aiguillonnaient, telle celle que Jésus dit un jour au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres et suis-moi... » La sécurité dont nous jouissions dans notre domaine était-elle compatible avec cette « perfection » proposée par le Seigneur ? Nous demandions chaque jour, dans le Pater notre « pain quotidien », que nos récoltes nous accordaient pour plus d'un an d'avance ! Il est vrai que tous nos gens vivaient là-dessus, avec une absence de soucis éminemment favorable à la culture spirituelle, que chacun pouvait développer selon ses désirs, tout au long des jours et de saisons. Les heures creuses de l'hiver, les longues veillées de l'automne finissant ou du printemps nouveau laissaient à chacun beaucoup de temps pour la lecture, la conversation et la prière. Était-ce suffisant ? Dans quelle mesure le règne de Dieu, objet de nos désirs, pouvait-il s'accommoder de notre train de vie, si éloigné du dénuement des Apôtres, lesquels, par surcroît affrontaient les angoisses de persécutions continues ?...

Je sentais qu'un même désir de perfection évangélique occupait le cœur de Marthe. Elle s'en ouvrit à moi un dimanche après-midi, alors que nous faisons une promenade dans les allées de notre forêt. Elle était tenaillée par la parole du Seigneur : « A quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Et cette autre : « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple. »

- Oui, dis-je à Marthe, moi aussi, je réfléchis depuis de longs jours à tout cela, j'en suis fort préoccupé. D'autant que le Seigneur dit expressément que la vérité qui nous délivrera ne sera donnée qu'à ses vrais disciples.
- Comment cela ? questionna Marthe.
- N'as-tu pas lu au chapitre huitième de Jean : « Si quelqu'un garde ma parole, il sera vraiment mon disciple ; il connaîtra la vérité et la vérité le rendra libre. »

Or, ni Marthe ni moi, n'avions encore le sentiment de cette pleine libération promise par le Seigneur. Ce vœu de virginité, auquel nous demeurions toujours fidèle ne résolvait donc pas tout. Des tendances, en nous, n'étaient pas épanouies, et nous avions beaucoup à découvrir quant à l'usage du corps. Certes, la lecture assidue que nous faisons des Saintes Écritures, que notre mère nous avait recommandait comme son plus précieux testament, nous avait ouvert des perspectives ; mais les vues audacieuses de la Mystique nous semblaient encore inaccessibles, et nous commençâmes à ressentir l'impérieux besoin de nous appuyer sur des hommes sûrs, susceptibles d'être non seulement les témoins de notre vie morale, mais des guides capables de nous instruire dans la haute intelligence des Mystères chrétiens, dans leur rapport avec notre nature corporelle.

J'écris ces choses maintenant, mais sur l'heure ni Marthe ni moi ne savions exactement ce qui nous manquait ; nous étions alors bien incapables de définir les raisons de cette langueur, de cette insatisfaction, de cette grisaille de nos vies, encore que nous eussions la certitude d'être demeurés dans la voie de Dieu.

ooo

Nous décidâmes donc d'aller confier nos inquiétudes à notre curé Verrouillard, qui, dès l'origine, avait été mis dans nos confidences. Ce fut aux grands jours de l'été que nous nous rendîmes chez lui. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que nous l'avions vu : nous le trouvâmes vieilli, mais non pas amoindri : son corps s'était voûté, mais son regard avait gagné en limpidité et en profondeur.

- Il ne se passe pas de jours que je ne pense à vous, mes enfants. Pour vous ma prière monte sans cesse vers Dieu. Je suis de plus en plus certain que la voie que vous suivez est celle qui mène au salut, celle dans laquelle tous les chrétiens, depuis les Apôtres, auraient dû s'engager.

Il nuança sa pensée :

- Je dis « tous les chrétiens », en supposant qu'ils aient reçu le baptême en Esprit, qu'ils aient eu l'instruction nécessaire, l'éducation positive de toutes leurs tendances, tant corporelles qu'affectives... Mais nous n'en sommes pas là ! Et comme dit l'Écriture : « Ce qui manque qui peut le compter ? » Mais, savez-vous, j'ai relu plusieurs fois et attentivement les écrits des apôtres et des prophètes, ainsi que ceux des anciens pères. Depuis que j'ai été témoin de votre mariage, de jour en jour, le paradis terrestre me révèle ses secrets...

Il s'arrêta quelques instants, et son regard se fixa vers les régions lointaines de l'horizon oriental :

- Oui, dit-il, la pensée de Dieu sur l'homme était incroyablement merveilleuse ! Et d'une simplicité toute divine ! Si le Seigneur a fermé le Sein de la femme, c'est pour la mettre en garde contre une génération misérable. L'hymen est un appel discret, une proposition délicate en vue d'une maternité merveilleuse, par laquelle, comme Marie l'a réalisé la première, elle aurait pu devenir participante de la génération du Verbe, enfanter des fils de Dieu...

Il s'interrompit, comme s'il hésitait devant un abîme de lumière.

- Mais avant de vous argumenter, dit-il, il faudrait tout de même que je m'informe de vos désirs, excusez-moi...

Nous lui exposâmes notre état d'âme, dans la mesure où nous pouvions alors l'explicitier.

- Oui, oui, je vois, dit-il. L'Esprit souffle où il veut. Je vous disais cela autrefois, c'est encore vrai aujourd'hui : par quel chemin veut-il nous conduire ? Jusqu'où veut-il nous amener ? Il n'est pas facile de discerner le désir de l'Esprit ! Nous sommes assurés qu'il est là, nous sommes certains du but, qui est la plénitude d'âge du Christ. Mais nous hésitons parfois au travers des circonstances où nous naviguons... Et vous suivez une route

qui n'est pas la mienne. Nous autres, prêtres, célibataires que nous sommes, nous n'avons aucune expérience de la vie à deux, des joies qu'elle procure, des écueils qu'elle comporte, jour après jour. Au terme de notre sanctification individuelle, nous ne sommes guère avancés : mais tout juste capables d'apprécier la première parole de l'Écriture, celle qui précéda la création de la femme : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! » Je vois certes, que la voie que vous suivez est parfaitement cohérente avec la foi chrétienne, avec l'expérience de certains saints. Mais mes vues demeurent théoriques : aussi, bien loin de pouvoir vous guider, je ne puis même pas vous suivre !...

Ces paroles étaient quelque peu décevantes. Et pourtant, le saint curé Verrouillard ne perdait rien de notre estime : nous prenions conscience simplement que les institutions de l'Église n'étaient pas à la hauteur de son âme. Nous évoquâmes la vie monastique, la paix du cloître, l'ordonnance merveilleuse de la liturgie, la beauté de la musique sacrée... Tout cela nous attirait fort, encore que nous n'ayons pris aucun contact personnel avec le père Victor de Semnotès.

- Oui, je vous le répète, dit notre curé, c'est un homme sûr. Lui sans doute pourrait vous apporter les lumières que vous cherchez. La qualité de son amitié pour madame de Carestal... Peut-être vous a-t-il précédés dans la voie que vous suivez aujourd'hui ? Quant à la vie monastique, personne ne saurait mettre en doute sa valeur : elle seule a subsisté, a surnagé sur le fleuve déchaîné du monde. Les couvents n'ont pas été ébranlés jusqu'ici par les émeutes, les révolutions, les invasions, les guerres, et tous les fléaux qui dévastent à chaque génération le genre humain. Ils nous ont conservé la tradition liturgique, les manuscrits, les symboles... tout cela est vrai. Mais à quel prix ? La règle d'un couvent, croyez-moi, est fort éloignée du paradis et de sa liberté !

Comme nous lui parlions d'un séjour éventuel au cloître, il nous dit :

- Certes, vous y puiserez à pleines mains dans le trésor des pères et de la liturgie. Vous pourrez satisfaire votre faim et votre soif... Car vous n'avez reçu que l'enseignement donné aux fidèles dans les paroisses. C'est rudimentaire. Il faut parfaire votre culture spirituelle. Nul lieu n'est plus apte à cela que le cloître, du moins dans l'état actuel de l'Église. Et encore, il faut bien choisir : je ne saurais mieux vous conseiller qu'en vous parlant de Notre-Dame des Lumières. Mais, si j'avais le pouvoir de vous unir en mariage, je n'ai pas celui de vous engager dans la vie religieuse. Je pense au contraire, à la parole du Seigneur : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ».

Ce fut la dernière parole de notre curé sur cette question. Mais il nous entretint encore des qualités de ce père Victor :

- Voyez-vous, ce ne sont pas les institutions qui comptent, mais les hommes. L'humanité ne progresse que par les prophètes et les saints...

ooo

Nos livres d'heures dès lors ne suffisaient plus à rassasier notre désir de la Parole de Dieu. Nous décidâmes d'entrer en relation avec le père de Semnotès et madame de Carestal, puisque c'était l'avis de notre curé, renforçant l'attrait qu'ils exerçaient l'un et l'autre sur nous.

ooo

Je me souviens avec exactitude de cette première entrevue à Notre-Dame des Lumières. Le père Victor nous reçut dans un parloir dallé de longues pierres grises, voûté sur croisées d'ogives, reposant elles-mêmes sur des colonnettes aux chapiteaux polychromes, éclairé par des vitraux multicolores. Aussitôt nous fûmes saisis par ce caractère d'ordre et de beauté, tout autant que par le parfum d'encens qui s'exhalait de ces murs antiques où depuis des siècles avait résonné la louange de Dieu. Il nous accueillit avec un large sourire :

- Ah, que je suis heureux de vous connaître enfin, cher monsieur de Montserrat, et vous madame ! Je vous remarquai de temps à autre sur les bancs de notre chapelle, de l'autre côté du jubé. Et je savais bien qu'un jour ou l'autre, le Seigneur allait nous rapprocher. Certes ! votre nom est assez célèbre, depuis que la renommée de votre valeureux mariage, voici sept ou huit ans peut-être, a pénétré jusque dans le silence de notre cloître ! Le Seigneur sans doute n'a pas manqué de bénir une union basée sur un amour qui vient si manifestement de lui ! Sans doute avez-vous des enfants ?

Cette question, évidemment, nous amenait dans le vif du sujet.

- C'est justement sur cette question de notre union que nous aurions beaucoup à vous dire, mon père, et beaucoup à vous demander.

Il nous dit qu'il était tout à nous et que son temps ne pouvait être mieux employé qu'à la culture des âmes. Comme nous lui disions que l'abbé Verrouillard nous avait conseillé de nous adresser à lui, il nous dit :

- C'est un vrai prêtre, admirable, un authentique serviteur de l'Évangile. Puis il écouta avec une extrême attention toute notre histoire.
- Combien les vues de Dieu sont admirables ! conclut-il. Nous sommes en présence du grand paradoxe humain : puisque c'est précisément en raison du vœu de virginité de madame que votre union a été possible, et jusqu'ici heureuse...

Il jeta sur nous un regard pénétrant. Ses yeux d'un bleu acier sondaient les nôtres, mais sans aucune indiscretion, avec une délicatesse et une douceur exquises : que cet homme alors nous parut grand !

- ... Heureux, oui, je le vois ! Et plus heureux sans doute que n'importe quel mariage charnel, même inspiré par un véritable amour. Cependant, je comprends, une certaine lassitude semble vous menacer, n'est-il pas vrai ? Vous avez certes vos familiers, vos fermiers, auxquels vous prodiguez sans cesse l'assistance de votre charité. C'est bon, c'est très bon. Mais il

vous manque une véritable fécondité spirituelle. Car l'amour, mes enfants, l'amour flamme du Dieu vivant, l'amour qui n'est autre que l'Esprit de Dieu, cherche à se faire entendre en vous. Mais savez-vous reconnaître sa voix ? Savez-vous la discerner parmi les autres esprits qui, jaloux de votre bonheur, vous retiennent peut-être sur la voie de la perfection ? Sans doute, votre bonne volonté ne suffit pas, ni même les bons principes de droiture et de prudence que vous tenez de votre éducation chrétienne. Il vous faut une lumière supérieure pour contrôler en vous l'appel de l'Esprit et cette lumière, vous la trouverez dans les oracles des Livres Saints.

Le père Abbé définissait exactement notre état d'âme. Il semblait lire en nous, et nous connaître mieux que nous-mêmes.

J'approuvai tout ce discours et ajoutai :

- C'est justement pour cela, mon père, que nous venons vous demander d'être notre guide.
- Votre guide ? Je m'en garderai bien ! Je ne suis qu'un homme, et ne vis que par la Parole de Dieu ! Tout ce que je puis faire, c'est de vous ouvrir les Écritures, d'attirer votre attention sur ce qui peut vous convenir, ou tout simplement d'être le témoin de votre recherche. Personne ne peut trouver à votre place... Qui sait le temps qu'il faut à l'homme pour atteindre la plénitude d'âge, celle même du Christ ? Au-delà se trouve l'assurance d'une vie impérissable jaillie du Père et qui nous vient dans le Verbe de Vérité par l'Esprit d'Amour.

Comme nous lui avons parlé de l'inquiétude que faisaient peser sur nous les exigences du Seigneur, le renoncement, la pauvreté, il nous dit :

- Sans doute, sans doute, un certain dépouillement vous sera nécessaire pour briser les habitudes des sédentaires que nous sommes. Mais le cadre monastique peut être lui aussi un piège, un soporifique si vous voulez ; vous risquiez chez vous d'enfermer votre idéal aux limites de votre domaine : ici le meilleur des religieux risque d'étouffer son zèle dans les quatre murs de sa cellule. Alors que l'homme ne doit avoir d'autre horizon que l'infini. Nous sommes tous tributaires de la cité terrestre qui nous a façonnés et nous retient dans ses liens ; alors que la cité céleste pour laquelle nous sommes faits est autre chose : elle a d'autres fondements que les conventions moralistes et policées de ce monde...

Je lui exposai le projet ressenti en moi comme un appel de Dieu, d'entrer dans son monastère, pour y partager la vie des moines, au moins pour un temps. Il me répondit :

- Pourquoi pas ? Mais pourquoi oui ?

Puis il ajouta avec une pointe de malice :

- Vous savez, monsieur de Montserrat, le cloître, si parfait soit-il, n'est qu'une lointaine, très lointaine approximation de la cité céleste dont Paul a eu d'ineffables révélations ! La vraie demeure que Dieu cherche à construire n'est autre que nous-mêmes, nos corps étant ses temples, où il veut manifester sa gloire. Le cadre monastique sera-t-il un milieu vital

moins mauvais que votre château pour vous acheminer à ce haut idéal ? Je n'en suis pas assuré. Et il faudrait d'abord que madame votre épouse soit consentante.

Marthe, alors, dit son assentiment, qu'elle entrerait volontiers, elle aussi, dans un monastère de femmes, comme par exemple le prieuré de Saint-Joseph pour y parfaire sa culture spirituelle.

- Oui, oui, dit-il sans grand enthousiasme... La chose s'est déjà vue dans le passé. De telles décisions ont donné des saints et des saintes à l'Église. Il est possible que la voie qui conduit à la vie, passe, en notre siècle du moins, par ce détour. Il est bon de prendre du recul, non seulement pour se garder des souillures du monde, mais surtout pour faire un discernement capital entre ce qui vient des hommes, et qui est la plupart du temps sans valeur, et ce qui procède de la bouche de Dieu. Bien entendu, monsieur de Montserrat, ce serait un grand honneur pour moi, de vous accueillir ici comme postulant : cependant, je ne tiendrai aucun compte de mon propre sentiment. Au contraire, je susciterai contre votre projet toutes les objections qui me viendront à l'esprit, pour vous détourner d'une voie, qui, somme tout, comporte de grands risques.
- Et quels risques voyez-vous, mon père, à ce que ma femme et moi, nous fassions un essai de vie monastique ?
- C'est que l'amour qui vous unit présentement soit tant soit peu amoindri, fané, attristé ou meurtri, ou, - ce qui serait la mort - brisé par votre séparation... Voilà le risque. Si au contraire en progressant l'un et l'autre dans l'intelligence des Saintes Écritures, en ouvrant votre cœur à la lumière d'en haut, et vos lèvres à l'office divin, votre amour grandit et s'épanouit, pour atteindre sa perfection, dans une très haute intelligence du Dessein éternel de Dieu, tout ira bien.

Comme je demandai au père ce qu'il entendait par ce « dessein éternel de Dieu », il me répondit évasivement :

- Le monde ne l'a pas connu, mon ami, ni aucun sage de ce monde. Il appartient à l'Esprit de Dieu de le révéler à chacun au moment qui lui plait.

ooo

Notre entrevue avec madame de Carestal fut un enchantement. Elle avait un sourire, un accueil extraordinaire, une grâce qui transparaissait dans tous ses gestes, toutes ses inflexions de voix. Elle devinait tout, avec une intuition pénétrante, assistée d'une intelligence aiguisée de tout ce qui vit, de tout ce qui respire, de tout ce qui aime. Et cependant elle était d'une admirable simplicité. Marthe exposa tout ce que nous avons dit aussi au Père de Semnotès.

- Madame, lui répondit-elle, nous sommes deux sœurs dans la même voie, dans la même recherche, et j'adore la main de Dieu qui vous a conduite ici pour que nous nous connaissions... et puissions œuvrer ensemble. Cependant le Père de Semnotès vous le dirait aussi bien que moi, votre

vœu de virginité dans le mariage vous a conduite avec votre mari plus près de la perfection que nous autres moniales qui n'avons pas le secours d'un si grand sacrement.

Puis elle nous ouvrit son cœur, avec une simplicité toute égale à la nôtre. Son veuvage prématuré l'avait conduite au bord du désespoir devant l'horreur de la mort et de la séparation qu'elle cause ; elle languissait d'amertume. Elle rencontra alors le père Victor qui lui expliqua les raisons providentielles de cette cassure devenue nécessaire pour que la splendeur d'un amour sans tache soit préservée de l'ignorance délétère de ce monde. Elle avait alors repris foi en Dieu et s'était rangée sous la direction spirituelle du père Victor, assurée de courir allègrement désormais vers l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ.

- Mais vous aussi, dit-elle, vous êtes sur la même voie, cette voie royale inaugurée par Joseph et Marie. Vous n'avez qu'à marcher...
- Cependant ma mère, répliqua Marthe, vous avez la richesse de la Sainte Liturgie, l'enseignement divin à votre portée, et l'esprit entièrement libre des soucis du monde pour avancer le plus vite possible dans la voie du salut... Tout cela, nous ne l'avons pas...
- Oui, je vous le concède, dit-elle. C'est pourquoi, il ne serait pas inutile, que vous fassiez, madame, un séjour quelque peu prolongé parmi nous. Vous verriez quelle liberté nous avons dans le Christ Jésus, et combien les mystères de la foi brillent à nos yeux de tout leur éclat, dans l'espérance vivante du Royaume qui vient.

ooo

Quelques semaines passèrent. Ces rencontres, les longues conversations que nous avons eues, la grâce de madame de Carestal, la sagesse du père Abbé, l'accueil charmant qu'ils avaient offert à nos âmes résonnaient en nous comme autant d'appels à embrasser au moins pour un temps la vie du cloître. Elle aurait, certes, ses exigences, mais elle ne pourrait être que bénéfique. Ne devons-nous pas d'abord et avant tout, nous occuper du « Royaume de Dieu et de sa Justice » ? Et sur l'heure il ne nous paraissait pas possible de mieux faire dans ce but que d'épouser la vie de ceux qui se consacrent à cette tâche sublime.

Marthe était plus catégorique que moi : elle voulait carrément entrer au noviciat et suivre la filière des vœux.

- Pourquoi, disait-elle, regarder en arrière lorsque l'on met la main à la charrue ? Ne ressens-tu pas, aussi bien que moi, mon Xavier chéri, cet appel de l'Esprit à une vie parfaite ? Il faut lui obéir sans réticence...
- Où est-elle la vie parfaite ? disais-je. Le cloître nous procurera sans doute des avantages que nous ne pouvons encore trouver en nous-mêmes ; mais la vie parfaite, vraiment, je ne la vois pas pour moi sans toi. Notre amour doit être sauvegardé avant tout, comme le disait le père Victor... Ne crois-tu pas ?

- Bien entendu, notre amour est une nécessité vitale. Mais je suis assurée qu'il grandira et s'affermira lorsque nous le verrons dans la lumière des Saintes Écritures, et des conseils que nous recevrons là-bas.

Je n'étais pas tout à fait convaincu. Je craignais chez Marthe un excès de zèle et peut être aussi un attrait et une curiosité bien féminine pour l'inconnu... Vivre ailleurs, éternelle tentation, comme si le changement de lieu devait automatiquement procurer un plus grand bonheur. Nous fûmes d'accord pour travailler dans le sens d'une transparence toujours plus grande entre nous :

- Je t'écrirai tout, me dit-elle ; d'ailleurs je t'ai toujours considéré comme le Christ auprès de moi, mon chéri. Rien ne te sera caché, et si je vois qu'il ne faut pas persévérer dans cette voie, sois bien assuré que je ne m'obstinerai pas.

ooo

Ainsi fut prise notre décision de partir. Il fallut en informer toute notre maisonnée. Notre fidèle intendant, Chrysanthe fut le premier mis dans le secret. Il protesta d'abord, alléguant la désolation qui serait la sienne et celle de tous. Finalement il se rendit à nos raisons :

- Si vous croyez que Dieu vous appelle, nous dit-il de sa voix grave, je me garderai bien de m'y opposer ! Abraham, lui aussi, dut quitter sa maison et son pays, pour une terre inconnue... De telles surprises sont toujours possibles. Mais, je vous préviens, on ne vous laissera pas partir si facilement !...

Nous avons choisi le jour de la Nativité de la Vierge pour tenir conseil avec tous les nôtres. Nous avons disposé des sièges pour tout le monde dans la grande salle de chasse, une trentaine de personnes, en comptant les fermiers et les bûcherons. Ils furent très surpris de notre convocation, craignant que quelque malheur n'ait frappé notre famille ou notre fortune, car ils savaient bien, tous ces braves, que tous nos biens étaient les leurs et que nous étions étroitement solidaires dans le bonheur comme dans les mauvais jours. Je pris donc la parole et présentai la chose comme une retraite prolongée que nous allions faire, Marthe et moi, au couvent. Alors que cette nouvelle suscitait une certaine stupeur, Mathurine pris la parole :

- Oui, monsieur le comte, vous nous dites cela à nous !... Mais moi, je devine les choses depuis longtemps ! Allez !... madame Marthe est bien trop dévote pour ne pas vouloir devenir une grande sainte. Ce qu'elle veut, ce n'est pas seulement faire un séjour au prieuré Saint-Joseph, mais c'est bel et bien revêtir l'habit de religieuse et se retirer du monde ! Et alors, nous, qu'allons-nous devenir ? Et bien non ! Monsieur le comte et madame n'ont pas le droit de nous abandonner, vu que nous sommes tous ici comme leurs enfants et leur famille. Je leur demande pardon si je les offense en parlant ainsi, mais je le dis du fond du cœur, comme je le pense...

Mathurine était oppressée par l'émotion ; des larmes coulaient de ses yeux, qu'elle essuyait avec le coin de son tablier. Elle prit l'assemblée à témoin, qui l'approuvait, unanime. Puis elle s'assit, n'en pouvant plus. Yves le bûcheron, intervint aussi dans le même sens, et Jacques notre cocher parla de refuser de sceller les chevaux et invita tout le monde à nous retenir ici prisonniers en fermant les serrures et en gardant soigneusement les portes. Tous étaient prêts à mettre cette proposition à exécution... Il fallait argumenter avec patience, y mettre toutes les nuances, leur jurer que la vie au château continuerait comme par le passé, qu'ils seraient en pleine sécurité... Mais que nous voulions d'abord songer au salut de nos âmes :

- Vous, monsieur le comte, vous madame la comtesse, le salut de vos âmes ?... Allons, allons...

Mathurine avait repris la parole, telle une vendeuse de poissons, pour persuader sa clientèle :

- Le salut de vos âmes ? Vous avez entendu ? Vous n'êtes point de si gros pécheurs, ni l'un ni l'autre, pour avoir besoin de pénitence, comme Marie-Madeleine ou Saint Augustin, vos péchés, ne sont pas plus gros qu'une tête d'épingle, et je suis bien assurée que le Bon Dieu, il n'en voit point dans vos âmes ! Votre salut, il est tout gagné !...

Il fallut faire à nos gens de véritables objurgations, et les solliciter de bien vouloir nous comprendre :

- Vous parlez d'entrer au couvent, monsieur le comte, reprit Mathurine, mais c'est un couvent que nous avons ici dans ce château, depuis que madame la comtesse est parmi nous ! On entend ici matin et soir que des cantiques et des psaumes, et toutes les heures sont marquées par l'invocation du nom de Jésus. Tout le monde lit et médite, comme cela ne se voit nulle part. D'autre part, nous gardons le commandement du Seigneur : que désirer de plus ?

Marthe expliqua combien elle était heureuse de voir toute sa maison marcher ainsi selon la loi de Dieu.

- Mais, dit-elle, le Seigneur nous appelle, comme il a appelé les Apôtres pour quelque chose de mieux encore : croyez-vous Mathurine, que ce soit ici le paradis sur terre ?
- Oh non, ma bonne dame : le paradis il sera bien plus beau !
- Eh bien justement, c'est pour vous rapporter un coin de paradis que nous allons le chercher.

Cet argument eut du poids. Mathurine conclut elle-même :

- « Sur la terre comme au ciel ». C'est bien ce que nous disons dans le Pater.

Et ce fut justement la prière du Seigneur qui mit fin à la réunion et qui, finalement, contenta tout le monde.

ooo

Quelques jours après ces événements, je me présentai à l'abbaye de Notre-Dame des Lumières, avec un petit bagage et le cœur rempli de sentiments contradictoires. J'étais là, sur le seuil, prêt à tirer la cordelette de la cloche, et cependant ma pensée était restée auprès de Marthe. Je revoyais ses yeux, tout près des miens, dans notre dernier baiser, son sourire, le geste de sa main. J'entendais encore sa douce voix : « C'est pour que notre amour atteigne sa plénitude... » Oui, je savais qu'il en était bien ainsi, notre résolution était commune et ferme, et qu'il nous serait fait « selon notre foi ». Cependant, c'était un véritable déchirement que j'éprouvai au-dedans de moi. Ces années de mariage qui n'avaient duré qu'un éclair, avaient formé une unité entre nos deux personnes enracinées déjà très loin dans les profondeurs de nos êtres...

Je surmontai ma peine et fis le saut dans l'inconnu. Il suffisait de tirer la cordelette et de faire tinter la cloche. Le portier ouvrit, et s'inclina profondément devant moi, comme si j'étais Jésus-Christ arrivant dans sa maison :

- Que le Seigneur fasse luire sur vous son visage, dit-il, répondant à mon salut. Puis il ajouta immédiatement :
- Le père Abbé m'a donné des ordres pour vous : votre chambre est prête. Je vais vous y conduire. Vous vous y reposerez quelques instants. Lui-même avant les vêpres viendra vous rejoindre.

Je ne connaissais du couvent que le parloir situé au-dessus de la porterie. J'entrai pour la première fois dans une large cour ombragée de saules et d'érables, qui, en cette saison tardive, offrait au regard de chaudes couleurs pleines d'amour. Des oiseaux chantaient sur les branches. Un bassin circulaire très large accueillait en permanence la retombée d'un jet d'eau. Une paix incroyable se dégageait de cette architecture séculaire que rien semblait ne pouvoir ébranler.

- C'est beau, n'est-ce pas, me dit le portier.
- En face de nous le bâtiment des frères, poursuit-il, au-dessus de la statue de Notre Dame, à droite la porte d'entrée de la chapelle abbatiale, par où vous passerez pour vous rendre à l'office, si vous le désirez. A gauche l'hôtellerie, où vous avez votre chambre, qui regarde non pas ici, mais vers le sud, de l'autre côté. Nous y allons ?

Je le suivis. Nous trouvâmes un large escalier de pierre que le moine gravit devant moi avec une souplesse étonnante, pieds nus dans ses sandales. Il me bénit d'un mot aimable en ouvrant devant moi la chambre qui m'était destinée.

Elle était ornée d'un magnifique bouquet de fleurs champêtres et de fougères jaunissantes. La lumière entraît multicolore par un double vitrail dont le pilier central supportait une rosace aux tons dorés. Les murs, sans aucun ornement, semblaient vibrer de cette clarté diffuse. Le mobilier était réduit au minimum, d'une extrême simplicité, de sorte que le Crucifix prenait toute sa valeur, suspendu au-dessus du prie-Dieu. Une grosse poutre transversale soutenait le plafond aux chevrons serrés. J'étais mis ainsi en présence de moi-même, et je devinai que tout était ordonné pour développer en moi cette dimension intérieure que je connaissais, mais dont je n'avais jamais mesuré l'importance. Or ici, tout était orienté vers les hauteurs et les

profondeurs, dans une quête ardente que des siècles d'efforts n'avaient pas encore achevée. Et j'eus l'évidence, dans une intuition lumineuse qui était une grâce, la réponse du ciel sans doute à notre docilité à l'Esprit, que nul amour ne saurait subsister sans un enracinement dans l'Invisible qui soutient toute réalité visible...

Je m'imprégnais ainsi du silence et du parfum de ces vieux murs, où la prière de l'ère chrétienne avait laissé son empreinte. Je rêvais : tout cela ne signifie-t-il pas une espérance extraordinaire, une montée vers un Royaume, que Marthe et moi, peut-être, portions en nous-mêmes. En effet, tous ces hommes qui étaient venus se ranger sous l'influence maternelle de Marie, Notre Dame des Lumières, cherchaient-ils autre chose, à travers leur pénitence, leurs méditations et leurs prières que la signification de cette virginité inviolée qu'ils contemplaient dans la mère de Jésus ? « Sans aucun doute, l'utérus de la femme, me disais-je, est le lieu de la présence mystique de la Divinité ! »

Bref ! quelques instants se déroulèrent ainsi, et j'entendis frapper à ma porte. C'était le père Abbé. Son large sourire, la chaleur de son étreinte fraternelle, la limpidité de son regard, tout exprimait son amour sans feinte :

- Mon très cher, me dit-il, sachez bien que vous êtes entièrement libre de demeurer ou de partir, et, bien entendu, vous pourrez écrire à votre femme autant qu'il vous semblera bon. Nous avons un courrier quotidien entre notre abbaye et le prieuré Saint-Joseph. Car, vous le savez sans doute, c'est ensemble que nos deux communautés travaillent à l'œuvre de Dieu.

Puis il me présenta l'horaire des offices et des repas :

- Pour les offices, me dit-il, libre à vous d'y assister ou non. Pour les repas, en principe votre couvert est mis à la table des hôtes, mais s'il vous plaît de vous absenter pour quelque promenade, ou quelque autre raison, il vous suffira d'en avertir le frère hôtelier.

ooo

Nous avons convenu que je vivrais ainsi une semaine environ, comme hôte, au rythme de l'office divin, occupé de mes réflexions, de la lecture des Livres Saints, détendu par quelques promenades ou travaux champêtres. Je fus pris immédiatement par le charme de cette belle ordonnance, et je constatai que l'homme n'était créé que pour louer Dieu dans l'allégresse, se réjouir de son bonheur et de son amour communiqué, en contemplant toutes ses œuvres, en accomplissant quelques travaux assez faciles pour être de simples jeux. « Chassez toute inquiétude, oubliez tout souci, m'avait recommandé le père Abbé. Faites comme si le monde et ses misères, ses angoisses et ses chagrins, n'existaient plus... car il viendra un temps où la figure de ce monde aura entièrement disparu. » Je me pliai donc à cette douce discipline, éprouvant combien le joug du Seigneur est léger.

Je reçus bien vite une lettre de Marthe qui me disait la joie qu'elle éprouvait elle aussi, d'être ainsi bercée par le chant des antiennes et des psaumes, et de respirer avec les hymnes et la prière de toutes les heures. Elle me vantait la cordialité de ses

compagnes, et tout spécialement de madame de Carestal qui était pour elle déjà une amie et une sœur. Et elle concluait sa lettre ainsi :

« Cependant, mon cher amour, si j'entre joyeusement et de tout mon cœur dans cette discipline conventuelle, c'est pour la dépasser un jour : dès maintenant j'en suis assurée. Nous allons nous enrichir tous deux de ce que notre religion chrétienne a de meilleur, mais pour découvrir une doctrine de vie qui accepte l'amour de l'homme et de la femme, et l'unité qu'ils constituent au principe et au terme de notre création. Nous avons longuement parlé de cela avec madame de Carestal : elle a des vues prodigieusement audacieuses... »

Cette lettre était pour moi un très grand réconfort : le risque de séparation contre lequel nous avait mis en garde le père Abbé, était sans doute définitivement écarté.

ooo

Comme Marthe le faisait de son côté, je demandai au père de Semnotès de bien vouloir m'intégrer davantage à la vie de communauté.

- Oui, me dit-il, bientôt, bientôt... Je vois bien que l'Esprit de Dieu a déjà imprégné votre esprit et votre cœur, pour vous arracher à cette génération pervertie et faire de vous un fils de lumière. Il ne faut pas ramper, certes, il faut voler dans les voies spirituelles ! D'autant que les temps sont proches : nous sentons, n'est-il pas vrai ? que de grands bouleversements vont secouer l'Église et la société des hommes ; que restera-t-il dans trente ans de nos vénérables institutions ?

Le père Abbé s'arrêta longuement sur ces mots, comme s'il scrutait l'avenir. Il pensait, sans doute, à cette désertion quasi générale des cloîtres dont notre siècle dit des « lumières » était affligé. J'y fis allusion :

- Oui, c'est bien cela, répondit-il. Mais les monastères sont moins malades que les consciences qui oublient le vrai visage du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Il y a bien longtemps que l'Adversaire s'est mué en antéchrist, et que, loup habillé en mouton, il a ravagé le troupeau du Seigneur ! il semble même que l'Église soit minée jusqu'en ses fondements. Après les ruines qui vont s'accumuler, que restera-t-il ? L'œuvre la plus urgente, mon ami, est pour nous de recevoir le flambeau des Apôtres, pour le passer, comme en secret, au monde de demain... aux survivants du déluge.

Je lui demandais quelles étaient, à son avis, les raisons de cet abandon de la vie religieuse. Il me dit :

- Les couvents n'avaient plus que la lettre : ils avaient délaissé l'Esprit. Nous autres, ici, nous avons fait exactement l'inverse : nous avons supprimé la lettre, purement et simplement.

Et le père Abbé m'expliqua qu'ayant autorité d'évêque, il avait en toute connaissance de cause, et en plein accord avec ses religieux pris cette décision,

apparemment scandaleuse, mais que, depuis lors tout le monde respirait tout comme au prieuré Saint-Joseph.

- La respiration, c'est la vie, comprenez-vous ? Maintenant si vous voulez être agrégé à la communauté de nos frères, il faut accepter l'architecture du monastère.
- L'architecture ?
- Parfaitement. Et vous ne la connaissez pas encore.

C'était vrai : mon domaine s'était limité à la grande porte d'entrée, où donnait l'escalier qui conduisait à la chambre et le portail de l'Abbatiale. Mais je n'avais jamais franchi le porche qui dominait la statue de Notre-Dame des Lumières.

- Voulez-vous visiter l'intérieur de l'Abbaye ? me demanda-t-il ?
- Volontiers.
- Suivez-moi

Nous arrivâmes devant la statue de la Vierge :

- Pourquoi, demandai-je ce pluriel : « des lumières » ?
- C'est un pluriel d'excellence, comme en hébreu. Marie nous révèle la lumière parfaite, la connaissance parfaite, capable de nous procurer une vie impérissable. En passant ici, ne manquez pas de vous ranger sous l'influence maternelle et virginale de Celle qui nous a donné le Sauveur.

De l'autre côté du porche, s'ouvrait une large esplanade, ornée de pelouses et de bosquets. Vers le sud, la vue s'étendait au loin sur les jardins et les collines. Au nord, le haut faitage de l'église arrêtait les frimas, et sur elle s'articulaient à angle droit deux ailes de bâtiments médiocrement élevés qui refermaient la cour à l'est et à l'ouest.

- Voyez-vous, me disait le père Abbé, alors que nous la traversions de part en part, il ne faut pas qu'un cloître soit fermé sur lui-même, pas plus qu'un homme. Il l'était autrefois ; il l'est encore dans certains monastères mourants de notre siècle. Nous avons abattu l'aile gauche, qui nous barrait le soleil et limitait notre regard. C'est ici la cour des frères : ils s'y promènent en méditant, ils s'y divertissent aux heures de récréation, comme ils le veulent. Ils ont leurs cellules dans les bâtiments devant et derrière nous.

Je questionnai le père sur les occupations des frères :

- Ils s'instruisent paisiblement de la Parole de Dieu, afin de gravir les degrés du Sacerdoce. C'est là leur principale occupation. Il y a des ateliers au rez-de-chaussée, où chacun s'exerce à un métier manuel.

Il fallait contourner un large bassin elliptique, où reposait une eau limpide et profonde.

- C'est ici que nous aimons nous baigner aux heures chaudes de la journée, et c'est là également que nous faisons les ablutions rituelles prévues par le grand cérémonial.

Comme je questionnais le père Abbé sur ce point, il me dit :

- Nous verrons cela plus tard.

Nous traversâmes le bâtiment des frères construit à l'occident de la cour, par un porche suivi d'un large couloir qui nous fit déboucher en pleine nature ; à vrai dire une nature aménagée par la main de l'homme, en un véritable parc, avec des allées contournant des massifs de fleurs, des taillis et des pièces d'eau. Ca et là, parmi les futaies étaient plantées des maisonnettes :

- C'est ici le domaine des prêtres, me dit le père Abbé. Ils résident ici isolément, ou par groupes de deux ou trois, selon leurs affinités. Ils demeurent occupés à la prière et à l'étude jusqu'à ce qu'ils aient atteint la plénitude d'âge, après quoi, lorsque l'Esprit de Dieu les appelle, ils partent.
- Il n'y a donc aucune clôture ?
- Aucune. Les cloîtres c'est vous, dans le monde, qui les supportez, qui les subissez ! sous la servitude des multiples conventions frivoles et ridicules qui paralysent la liberté des fils de Dieu.

Je convins aisément de cela. Puis je demandai :

- Et le règlement ?
- Je vous l'ai dit : nous avons supprimé la lettre. Il n'y a aucun règlement, mais un esprit : celui que le Verbe de Dieu nous a proposé lui-même dans le Sermon sur la Montagne que tout chrétien peut lire dans les chapitres cinq à sept de saint Matthieu. N'est-ce pas suffisant ? La cloche marque les heures du jour, et appelle à la louange de Dieu, qui est chantée au chœur. Mais chacun peut, s'il a une raison qu'il juge impérieuse, s'abstenir même de l'Office Divin.
- Mais alors, que devient l'obéissance si chacun est libre ainsi ?
- Mon ami, écoutez-moi bien : tous les moines qui vivent ici ont une conscience. Si votre conscience ne vous reproche rien, que puis-je vous reprocher ? Et si elle vous reproche quelque chose, je n'ai plus rien à vous dire. Il n'y a d'autre obéissance que celle que chacun doit à sa propre conscience éclairée par l'Esprit, et nourrie de la Parole de Dieu.
- Vos moines n'ont donc aucune discipline que celle de la voix intérieure de la conscience ?
- C'est cela. L'absence de tout règlement extérieur empêche tout conflit. Chacun développe librement ses talents. Vous verrez par vous-mêmes la paix qui règne en ces lieux bénis, où tout est ordonné par les voies les plus directes et les plus simples à la sanctification des fils de Dieu que nous sommes devenus par la régénération baptismale...

Croyez-vous, conclut-il en souriant, qu'il y avait un règlement à Nazareth, où vivaient Marie et Joseph ?

ooo

Je revins à ma chambre d'hôte. Le rayon oblique du soleil couchant filtrait à travers les vitraux. Le jour s'éteignait lentement, invitant à l'action de grâces du soir. J'étais sous le charme du père de Semnotès, à qui je ne pouvais donner d'âge : il paraissait extraordinairement jeune, et cependant ses propos reflétaient la sagesse

des vieillards. Je rêvais... Était-je encore sur terre ? N'étais-je pas transporté dans ces régions du purgatoire, où, dit-on, les âmes se préparent dans la joie et la paix à entrer dans le bonheur parfait du paradis ?

Sonna la cloche de vêpres, et je me rendis à la chapelle.

oooo

Madame de Carestal

Chapitre 6

La Liberté

« Portez Dieu et glorifiez Dieu dans vos corps ! »

Cette clôture - toute relative !- fut le lieu d'une prodigieuse transformation de nos consciences. Il faudrait un livre, et quel livre ! pour en donner une pâle idée, et voici que les heures me sont tellement comptées que je ne pourrai peut-être en esquisser que deux courts chapitres !

Le père Victor de Semnotès, et madame de Carestal nous firent accéder, Marthe et moi, à une véritable résurrection : je ne trouve pas de mot plus adéquat pour dire l'état d'âme que fit naître et grandir en nous leur assistance pleine de délicatesse, d'affection inlassable. Ce fut un « exode », loin de ce monde flutuant et mobile, où s'enlisent encore la plupart des hommes, et une entrée dans la réalité substantielle et immuable où nous puisons la vie. Cette marche vers la Terre promise dura dix-huit mois environ, depuis un Avent jusqu'à une fête de la Trinité.

Marthe m'écrivait plusieurs fois par semaine, me faisant part de son émerveillement devant les lumières qu'elle recevait des Livres Saints, quand ils étaient présentés et expliqués par madame de Carestal. Je lui communiquai en retour les dons que je recevais de l'Esprit. Souvent les mêmes grâces nous étaient accordées au même moment. Je retiendrai donc ici quelques-unes de ses lettres, les plus significatives, laissant sous silence tout ce qui n'est pas essentiel, comme aussi ce qui n'appartient pas à l'homme de révéler, lorsqu'il a été admis à partager les Secrets du Roi.

ooo

Marthe s'adapta très vite au prieuré Saint-Joseph. Lorsqu'elle fut initiée au genre de vie de cette fervente communauté, elle m'écrivit ceci :

« Mon Xavier bien-aimé,

« Voici deux semaines que nous avons quitté le château de Monteserrat et il me semble que ce fut hier ! Les heures sont si pleines qu'elles passent comme un éclair, et cependant le temps semble ne pas couler ! Comment peut-on expliquer cela ? Est-ce en nous le sentiment d'être introduits dans la vie éternelle ? Je n'ai eu aucune peine à m'adapter : cependant, quel changement ! Madame de Carestal m'avait prévenue : « Ne soyez nullement surprise de la grande liberté que nous recevons de l'Évangile... » Certes, je n'ai pas tardé à m'apercevoir que j'étais, moi aussi, faite pour cette liberté !

« Notre siècle est étonnant : d'une part monsieur de Rancé attire derrière ses pénitences et ses mortifications effroyables nombre de moines et de moniales, alors que tant de religieux désertent lâchement les remparts de Jérusalem ! Et

voici qu'entre ces deux extrêmes le père Victor et madame de Carestal ont su trouver la juste voie qui convient aussi bien à la foi qu'à la nature ! La vie religieuse est restaurée ici dans toute sa beauté par ce moyen si simple : suppression de tout règlement humain pour revenir à la seule Parole du Seigneur. Que de troubles de conscience, de préjugés funestes et de contraintes décevantes sont aussitôt écartés !

« Mes filles, nous disait l'autre jour notre mère Abbesse, avec une insistance suppliante, retenez bien la Parole de Paul : « Rien au-delà de ce qui est écrit ! » Que chacun donc accomplisse par grâce et bel amour le service qui lui est proposé, et si elle veut en faire davantage, qu'elle sache bien que rien ne l'y oblige, qu'elle-même et sa bonne volonté ! (Je pense qu'elle doit dire cela souvent). Mais, je vous en prie, déliez-vous le plus vite possible des tâches matérielles ! N'allez pas négliger la lecture divine, ou même la simple promenade animée d'une agréable conversation spirituelle, parce qu'un peu de poussière traîne encore sur le plancher ou sur les meubles ! Vous n'êtes pas appelés à la servitude ! Lorsque nous pourrons vivre dans la maison que Dieu notre Père nous a faite, pieds nus dans l'herbe, sans autre toit que le ciel, sans autre abri que les feuillages de nos bons arbres, nous n'aurons besoin ni de balais, ni de chiffons, qui sont d'horribles signes de notre ancien esclavage. »

« Ainsi, tu le vois, mon cher Xavier, tout est orienté ici vers le Royaume et sa Justice ; d'ailleurs la maison est admirablement propre et ordonnée... Et cela se fait on ne sait comment.

« Avant le jour, en cette saison d'hiver, lorsque l'Orient blanchit, la cloche appelle celles qui veulent entonner la louange divine. Je n'ai jamais vu l'une ou l'autre faire défaut. Nous nous hâtons au contraire vers le chœur. Nous nous saluons au passage, par un sourire. Après quelques minutes de silence, nos voix s'élèvent. La plupart sont d'excellentes musiciennes. La prière est toute en français : le père Victor lui-même a fait les traductions. La musique modale est, je crois, d'un père de ton abbaye. L'orgue soutient le chant, et c'est un vrai délice que de louer Dieu dans une langue que toutes comprennent sans difficulté, avec des mélodies qui enchantent nos oreilles.

« Je te parlerai dans une prochaine lettre des diverses occupations de la journée, encadrées par les moments de prière. Ces occupations, à vrai dire, quelles sont-elles ? J'ai tout à fait l'impression que nous n'avons rien à faire qu'à goûter la joie de vivre dans l'estime et l'amour les unes des autres. Nous apprenons la musique, la sculpture et les arts, les langues anciennes et modernes, chacune selon son désir, de sorte que le prieuré est à vrai dire une école remplie de ferveur, comme une ruche. Mais parmi toutes ces études, la plus importante est celle de la Parole de Dieu ; le père Renaud la lit en hébreu, et le père Baptiste en grec, pour les plus avancées d'entre nous. Et certaines sont devenues si fortes dans ces langues, comme la sœur Bernarde, qui autrefois n'était cependant que simple bergère, qu'elles sont passées maîtresses et s'occupent des débutantes, dont je suis. Cette vraie culture de nous-mêmes et de toutes les possibilités que Dieu a mise en nous, nous arrache, bien entendu, à toutes ces petites choses et ces mesquineries, qui, dit-on,

empoisonnent parfois les communautés de femmes. Nous fouillons ainsi avec un grand zèle dans les Écritures, pour nous amasser un trésor dans les Cieux qui ne périra pas.

« Je te quitte, mon Xavier très cher, parce que la cloche nous appelle aux vêpres. Préparons Noël dans le grand désir de nous revoir. Mes baisers sont pour ton corps et mon amour pour ta vie...

Marthe

ooo

Une même ferveur régnait chez tous les frères de Notre-Dame des Lumières. Je commençais à les connaître, en participant avec les uns ou les autres aux cours de latin, de grec, d'hébreu, de musique sacrée ; en partageant les humbles travaux nécessaires à l'entretien et à la marche d'une maison. Chacun pouvait accéder à la bibliothèque, où se trouvaient réunis les précieux ouvrages des pères et les écrits des saints. « Servez-vous de tous ces livres, nous disait le père Abbé, comme d'autant de marchepieds pour vous élever plus haut que les hommes qui les ont écrits. Prenez garde aux chemins sans issue dans lesquels certains se sont égarés ! Inutile de vous y engager vous-mêmes pour y subir les mêmes échecs et les mêmes amertumes ! Rien n'est meilleur que l'Évangile : rien n'est comparable à sa divine simplicité. Tout ce qui est ajouté vient des hommes : c'est un piège, prenez garde, mes amis... du discernement, mes fils, du discernement !... » Il disait souvent cela.

Chaque jour, après les vêpres et avant le repas du soir, le père Abbé nous réunissait au chapitre : c'était une salle voûtée, hexagonale, dont les ogives convergeaient vers une colonne centrale. L'acoustique en était telle que chacun parlant à voix basse, pouvait se faire entendre de tous. Un banc de pierre, recouvert d'une housse, courait tout autour, où les pères et les frères prenaient place sans aucune préséance. Le père Abbé s'asseyait tantôt ici, tantôt là. Chacun pouvait exprimer librement ses désirs ou ses doléances. L'un de nous lisait dans une grande bible qui présidait l'Assemblée, quelque passage de l'Écriture, et le père Abbé, selon le temps dont nous disposions, nous adressait quelques paroles de commentaire.

Je me souviens particulièrement bien du premier chapitre auquel j'assistai, où le père Victor me présenta à tous ses frères. Il ne leur cacha pas que j'étais marié, ce qui, à ma grande surprise leur parut naturel. Il dit que mon épouse, elle aussi, s'était retirée au prieuré Saint-Joseph ; que notre intention à tous deux était de progresser dans la Justice du royaume de Dieu. Tous me bénirent au nom du Seigneur et plusieurs à haute voix firent des vœux pour notre sanctification et notre bonheur.

Après quoi le lecteur ouvrit la Bible et chanta le passage de saint Matthieu :

« Le Royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé l'a caché, et dans sa joie, il vend tout ce qu'il possède et achète le champ... »

Le père Abbé commenta ce passage ainsi :

- Que de choses le Seigneur nous enseigne en bien peu de mots ! Ceux qui sont initiés à la doctrine du Royaume des cieux savent ce que cela veut dire. Mais pour ceux qui sont encore en chemin vers la vraie connaissance, je vais donner quelques explications.

Et ce que dit alors le père Abbé me convenait tout à fait :

- Quel est donc ce champ où le trésor, c'est-à-dire le Royaume de Dieu, est caché ? Il ne saurait être que la nature elle-même, ouvrage de ses mains adorables, achevée par l'homme et la femme dont il est dit, dès le principe, qu'ils sont créés selon l'image et la ressemblance de Dieu. Là est notre trésor : il y reste caché tant que les aspirations profondes de nos cœurs ne résonnent pas en parfaite harmonie avec la Trinité invisible. Aussi il n'est pas d'être humain qui ne cherche à tâtons ce trésor secret qu'il sait intuitivement résider en lui-même. Mais comment un aveugle pourrait-il trouver ce qu'il cherche ? De même ceux qui sont séduits et éblouis par la figure de ce siècle, qui n'est qu'avarice et jalousie, labourent ce champ en tous sens, le défoncent et l'abîment, mais en vain ; le bonheur reste hors de leur portée. Ils méconnaissent le caractère sacré de notre merveilleuse nature humaine, et leurs efforts désordonnés les précipitent dans la perdition et la mort.

Mais pour nous, mes frères bien-aimés, c'est tout différent. Si nous avons déjà trouvé ce Trésor, rendons grâce à Dieu. Sinon, cherchons-le, non pas à tâtons, mais avec la lumière qui vient de l'Écriture : car elle est comme un plan directeur du lieu précis où est enfoui le trésor. En outre, cette même Écriture nous indiquera l'usage que nous aurons à faire de ce trésor pour qu'il nous conduise à la plénitude de l'être et de la vie... »

J'ai communiqué à Marthe le texte de cette brève allocution. Voici ce qu'elle me répondit :

- L'avons-nous trouvé ce trésor, mon chéri ? Je ne saurai dire non, et pourtant, je n'ose encore dire oui. Qu'en penses-tu ? J'ai du moins la certitude que nous n'avons pas ravagé le champ que Dieu nous a donné : il est encore vierge. Mais en avons-nous percé le mystère ?

Elle m'expliquait dans cette même lettre qu'il y avait au prieuré Saint-Joseph, un gymnase entre des haies et des bosquets, où les sœurs se livraient, pendant les heures de récréation, à toutes sortes de jeux et d'exercices :

- « ... l'une d'entre nous est maîtresse de gymnastique et nous fait pratiquer la course et le lancer, tout comme les anciens, qui entraînaient leur corps à l'effort par le jet du disque et du javelot. Nous avons, tout près du gymnase un grand étang, dont l'eau claire est très douce en été, et pas trop froide en hiver. Nous y pratiquons la nage. Plusieurs d'entre nous sont si vigoureuses et si endurcies contre le froid qu'elles plongent dans l'eau, même au cœur de l'hiver. Nous sommes nues pour le bain, et sans la moindre gêne. Notre mère Abbesse nage remarquablement. Ensuite nous nous séchons et réchauffons au soleil, dont les rayons, nous dit madame de Carestal, sont comme les doigts de Dieu qui procurent la santé. En effet, jamais personne n'est malade. Personne ne souffre ici de rhumes, de ces

catarrhes et autres maladies dont on parle tant dans le monde. Bien entendu, si notre simplicité était connue, on ne manquerait pas de crier au scandale ! Et pourtant ? N'avons-nous pas raison de ne point rougir de nos corps que Dieu a faits si beaux, surtout lorsqu'ils prennent, dans les éléments de la nature, une belle couleur dorée... »

Dans une autre lettre, Marthe me disait :

- « ... j'ai eu un entretien avec notre mère Abbessse qui est venue me rendre visite. Elle le fait souvent. Rien ne lui échappe : elle lit sur nos visages la moindre inquiétude, le plus petit chagrin. Elle va aussitôt à celle qui est dans la peine. Sans doute avait-elle deviné que j'avais eu un soir une grande nostalgie en pensant à toi. Elle vint donc à moi pour s'informer de mon âme. Bien vite je fus consolée par son sourire et l'assurance que nous nous reverrions bientôt, à l'occasion des fêtes de la Nativité... - « D'ailleurs, me dit-elle, si l'absence de votre bien-aimé vous est trop lourde, rien ne vous empêche d'aller le rejoindre, en prenant le courrier. » Mais je ne voulais pas interrompre ta retraite, ni la mienne, et perdre le bénéfice des heures si précieuses qui nous sont données. C'est alors que je lui fis part de ta lettre, celle où tu me parlais du trésor caché. - Voulez-vous savoir, me dit-elle, ce que je pense de ce trésor ? » - Oui, bien entendu, lui répondis-je, ma mère. - Peut-être espérez-vous que je l'aie trouvé et que je puisse vous en indiquer la voie ? Eh bien, voici ce que je pense ».

Elle se recueillit un instant et poursuivit :

- Notre Dieu est amour ma fille, et pour se faire connaître à toutes ses créatures, même angéliques, il fit l'homme et la femme dont l'unité dans l'amour devait être un reflet de son bonheur éternel. Cela est si vrai que même les pécheurs le savent et le recherchent. Mais au lieu d'acquérir le champ pour posséder en toute justice et honnêteté le trésor caché, ils veulent s'en emparer de force et très vite. Aussi, ils ravagent tout, le trésor leur échappe, ils n'en ont que des bribes, et bientôt ils n'en gardent que l'ombre d'un souvenir. Oui, certes, l'amour vient de Dieu, mais il ne peut nous conduire au bonheur qui est Dieu lui-même que s'il se soumet à son bon plaisir. Il faut acquérir le champ, et s'il le faut, vendre pour cela tout ce que l'on possède. Or, ce bon plaisir de Dieu, quel est-il ma fille ? Voilà la question ! N'est-il pas gravé en notre nature de femmes, en la primordiale virginité de nos corps ? Il y a un amour mondain, cupide, précipité, hypocrite, tout mêlé de convoitise et de jalousie. Cet amour impur détruit tout en voulant tout accaparer. Il ne peut conduire à Dieu, ni au bonheur, mais seulement à la désespérance et à la mort. Et il y a un amour sacré et virginal, qui se soumet aux règles divines, qui connaît le bon plaisir de Dieu, qui se purifie par sa docilité à l'Esprit-Saint, et nous établit dans la vie. Je vous parle ainsi ma fille, parce que je sais que vous êtes justement engagés dans cette voie avec votre époux bien-aimé. Vous, vous achetez le champ, et vous jouez selon les règles.

- Oui, ma mère, lui dis-je, nous avons la certitude d'avoir acquis ce champ, et que le trésor s'y trouve, mais nous ne l'avons pas encore en mains.
- Justement, justement, dit-elle, c'est là que l'Écriture vous sera d'un précieux secours. Avec elle, comme le dit le père Victor, vous allez fouiller à l'endroit exact où le trésor se trouve caché, et vous ne pouvez manquer de le trouver.

Madame de Carestal souriait en me regardant au plus profond de moi-même, tout comme si j'avais en moi la réponse. Comme je lui fis observer qu'elle parlait en énigmes :

- Pour l'instant, il ne m'est pas possible de m'exprimer ouvertement : c'est à l'Esprit de Dieu, à lui seul, qu'il appartient de vous acheminer vers la vérité tout entière.

« Je demeure donc persuadée, mon Xavier bien-aimé, que madame de Carestal la connaît cette « vérité toute entière ». Quant à nous, nous savons déjà que notre amour est de l'Esprit-Saint lui-même, n'est-il pas vrai ? puisque c'est lui qui nous fait vivre. Il ne nous est pas possible de voir l'invisible, mais nous le sentons en nous-mêmes avec une évidence bien plus grande que celle des sens : oui Dieu est Trinité. Un échange perpétuel de connaissance et d'amour entre le Père et le Fils fait le bonheur de Dieu, tout comme il fait notre bonheur. Oui, je suis toute à toi, et tu es tout mien, et ce don mutuel, qu'est-il, sinon ce don incréé que nous appelons l'Esprit ? Que penses-tu de cela, mon amour ? N'est-il pas vrai que nous avons grandi sans cesse dans la dilection, contrairement à ce qui s'est passé pour tant de personnes que nous avons connues, qui n'ont été heureuses qu'au moment de leur passion brûlante, dont l'ardeur même a tout consumé, et n'a laissé qu'une fumée insaisissable ? Vois, mon chéri, comme pour nous ce fut différent ! Ne crois-tu pas que notre vœu de virginité, si paradoxal que cela puisse paraître aux yeux des insensés, est la raison même de la stabilité et du progrès de notre amour ?

« J'aimerais bien savoir ce que pense là-dessus ton père Abbé. Pour moi, je ne manquerai pas de m'ouvrir de tout à madame de Carestal car chaque jour la délicatesse de sa charité me remplit d'une confiance plus grande... »

Effectivement, à quelques jours de là, j'eus le bonheur de faire une agréable promenade avec notre père Abbé, toute occupée par un très riche entretien spirituel. Il me parlait ainsi au sujet de la connaissance du Dieu vivant :

- ... On dit que la Trinité est un grand mystère... L'invention de quelques vocables abstraits, puisés dans l'arsenal des philosophies antiques en a fait une grande obscurité. Mais au commencement, il n'en était pas ainsi : car Dieu est le plus connaissable, le plus communicable des êtres ! Je ne dis pas que ces travaux théologiques aient été inutiles : j'admets que certains esprits particulièrement déliés puissent se satisfaire de quelques idées confuses évoquées par des mots difficilement intelligibles !... Mais enfin, que dit l'Écriture ?

« Dieu créa l'homme à son image et ressemblance,
« A l'image de Dieu il le fit
« et il les fit mâle et femelle... »

Tout est dit en cette simple parole, qui se réalise universellement. Telle est l'image véritable, la seule que l'Écriture n'interdise pas, parce qu'elle est dans la main de Dieu. Certes, l'homme a galvaudé son sexe, il en a profané le sens, en le vouant à des idoles de néant. C'est pourquoi la piété chrétienne, dans les siècles passés, a tremblé devant lui, comme si la débauche y était invinciblement attachée ; la conscience de notre temps souffre encore sur ce point, d'une cruelle blessure. Mais il nous faut retrouver la pensée de Dieu inscrite en nous, assumer audacieusement ce que les pusillanimes écartent en se voilant les yeux. Car c'est un amour total et authentique que Dieu veut voir s'établir entre l'homme et la femme ; ainsi sera supprimé le vieux péché d'adultère contre lequel les anciens prophètes fulminaient leurs oracles...

Le père Abbé était intarissable sur ce thème. Il le développa longuement, démontrant que le mouvement de la Rédemption nous ramènerait à l'unité perdue :

- S'il en est ainsi, lui demandai-je, comment se fait-il que dans la tradition de l'Église, ceux qui prétendent travailler au Règne de Dieu, se retirent dans des clôtures ?
- La conscience chrétienne a été éblouie par le Mystère de l'Incarnation, plutôt qu'éclairée. C'est en effet une lumière fulgurante : la Parole créatrice de Dieu, le Verbe éternel égal au Père a pris chair dans les entrailles d'une vierge ! Ces mots, évidemment, ne signifient rien pour les insensés, mais celui qui les entend, comment ne tomberait-il pas à genoux ? De ce fait, la virginité brille d'un éclat incomparable, non seulement en Marie, mais en toute femme, si bien que pour sauvegarder cette virginité sacrée on a sacrifié l'amour. Je ne parle pas de l'amour fraternel, mais de l'amour spécifique de l'homme et de la femme, celui que chante le Cantique de Salomon. Toutefois, on ne peut impunément sacrifier l'amour, même avec les meilleures intentions du monde. En séparant les sexes, on réduit l'homme à un inachèvement souvent infantile. D'où la crise des couvents, que nous constatons en notre siècle, puisqu'ils sont désertés, et que nombre de religieux et de religieuses croient trouver une libération sous le joug du mariage charnel, ou, ce qui est pire, dans un dévergondage impie... Hélas !... Il ne fallait pas perdre cela pour retrouver ceci, je veux dire la virginité pour récupérer l'amour ! Car l'expérience le prouve : lorsque le sceau de l'alliance est brisé, l'Esprit de Dieu se retire de l'homme, et il ne reste plus que poussière et cendre.
- Vos dires, mon père, confirment exactement ce que nous avons pressenti, ma femme et moi, dès le jour de nos noces, lorsque nous ouvrions nos cœurs à l'abbé Verrouillard.
- Vous voyez, on ne se moque pas de Dieu. L'homme récolte ce qu'il sème. « Celui qui sème dans sa chair récolte de la chair la corruption, celui qui sème dans l'Esprit récoltera de l'Esprit la vie éternelle. » Votre expérience

illustre tout à fait cette promesse de Paul, puisque vous avez reçu la grâce de semer dans l'Esprit. Et combien d'autres exemples illustres pourrions-nous citer, d'hommes et de femmes qui ont su aimer incomparablement, en sachant respecter et vénérer la gloire de la virginité ? Voyez notre bon François de Sales, qui aima tant madame de Chantal. D'ailleurs n'est-ce pas évident qu'il y a plus d'amour à respecter la virginité de la femme qu'à la transgresser ?

- Assurément. Mais on se demande alors ce que signifie le sexe de l'homme et la semence qu'il contient.

Le père Abbé me regarda avec un sourire, tout en caressant sa barbe :

- Voilà la question, en effet ; nous devons tenir que Dieu n'a rien fait d'inutile, mais tout ce qu'il fait n'a pas toujours qu'une seule finalité. Toutes les graines ne germent pas, heureusement ! La plupart servent de nourriture aux animaux et aux hommes. En outre, l'impulsion de la nature qui rapproche l'homme et la femme, la joie et le plaisir sont des dons de Dieu, le Père des lumières, en qui rien n'est déficient. Le dérèglement de l'appétit sexuel, trop évident dans le monde, n'empêche pas qu'il est fondamentalement bon, comme tout ce que Dieu a fait. Ce n'est que son mauvais usage qui conduit l'homme à la désolation d'abord, à la perdition ensuite. N'est-il pas juste et normal que la joie accompagne toute vie en croissance ? Le plaisir de l'amour est en l'homme, sans contredit, la résonance la plus intime et la plus profonde de la joie éternelle de Dieu dans l'unité de ses Personnes, dans l'échange mutuel du Père et du Fils, qui est l'Esprit. Il faut ainsi tenir la Trinité comme le fondement assuré et inébranlable de tout amour, mais tenir avec la même fermeté l'Incarnation du Verbe dans l'utérus virginal. Ainsi il ne faut sacrifier ni l'amour ni la virginité. C'est dans la solution de cet étrange paradoxe que s'ouvre la voie droite qui mène à la vie.
- Il faudra, mon père, que vous nous m'entretenez de tout cela, Marthe et moi, lui demandai-je, - car les perspectives qu'il venait de m'ouvrir allaient, j'en étais assuré, combler les désirs de nos cœurs.
- Oui, dit-il. Nous avons réfléchi à tout cela, depuis de longues années, avec l'appui des Écritures Saintes. Je vous en signalerai les passages les plus importants : vous les méditez, et vous découvrirez vous-même la vérité libératrice...

Nous nous étions fort éloignés de l'abbaye, tout occupés que nous étions à cette percée dans les mystères divins et humains en leur correspondance intime. La cloche nous appela. C'était l'heure des vêpres. Nous nous mîmes à courir. Le père Abbé souleva sa robe, et rapidement, prit de l'avance sur moi. J'étais essoufflé et rendu, qu'il courait encore allègrement. Il se retourna et s'arrêta pour m'attendre. Il souriait en voyant ma déconfiture :

- Oh mais !... vous verrez ! Dans quelques temps, lorsque vous aurez suivi notre régime et que vous pourrez, avec nos frères, vous livrer aux exercices du gymnase, vous aurez retrouvé vos jambes de vingt ans. Ici nous rajeunissons d'un jour par jour, alors que dans le monde on vieillit d'un jour par jour, et parfois, en quelques instants, de plusieurs années...

ooo

Tous nos frères étaient au chœur lorsque le père Abbé y entra pour entonner à pleine voix le « Deus in adjutorium ». Pour moi, je ne pus m'unir au chant qu'au deuxième psaume ; la démonstration de la vérité libératrice était évidente : cet homme, dont je n'arrivais pas à deviner l'âge appartenait déjà à une race nouvelle, à un ordre nouveau. Comment dire ? Il recevait de la grâce de Dieu, même corporellement et physiquement, un surcroît extraordinaire de vie.

ooo

J'entrais bientôt parmi les frères pour participer plus étroitement à la vie conventuelle, tout comme Marthe l'avait fait avant moi de son côté. Il me fallut revêtir l'habit dit « religieux ». La cérémonie en fut toute simple, un soir, au chapitre. Le père Abbé n'avait pas manqué de m'en indiquer à l'avance la signification et le déroulement.

- Savez-vous, m'avait-il dit, que l'Écriture nous apprend que nos premiers parents, avant leur faute, vivaient nus sans ressentir la moindre honte ?
- Oui, je sais cela, et qu'après avoir péché, ils cousirent des feuilles de figuier pour recouvrir leur sexe.
- Justement. Ce fut là l'origine du vêtement que portent encore tous les hommes de la terre aujourd'hui. Certes, nous n'en sommes plus hélas au simple pagne. Le vêtement s'est amplifié et diversifié dans la mesure où le péché a grandi et s'est multiplié. Il est devenu le signe de toutes les vanités et enflures. Il maintient la distinction des riches et des pauvres, des serviteurs et des maîtres, il entretient les divisions et les haines. L'uniforme militaire éteint la conscience et ouvre les voies vers ces carnages horribles où les assassins passent pour des héros. Mais, par-dessus tout, le vêtement est le symbole du refus que nous opposons à Dieu.

Je fus étonné de cela :

- Du refus ? Quel refus, mon père ?
- Eh bien oui ! Nous n'acceptons plus d'être ce que nous sommes, tels que nous sortons de ses mains. Nous avons perdu la simplicité des enfants, sans laquelle, pourtant, nous ne saurions aucunement entrer au Royaume de Dieu. Voyez-les : ils ne rougissent pas, eux, d'aller tous nus dans la lumière et l'air vivifiant. Nous sommes lourdement grevés par la honte, laquelle altère notre jugement moral, pervertit notre comportement et les institutions de notre société.
- Oui, je comprends, père, mais où voulez-vous en venir ?
- Eh bien, justement, à votre prise d'habit. Car, voyez-vous, mon cher, ici nous portons l'habit qui convient à nos occupations, quand il est nécessaire, ou bien lorsque le risque de scandaliser les faibles nous l'impose, car la charité doit passer avant tout. Ce que vous appelez l'habit religieux n'est qu'un ample manteau qui n'a d'autre but que de nous garantir du froid. Mais, pendant l'été, lorsque nous travaillons aux champs,

ou, à fortiori, lorsque nous nous baignons, nous avons coutume d'être nus, comme l'étaient les Apôtres quand ils étaient à la pêche, ou comme le Christ quand il lava les pieds de ses disciples. Cela vous blesse-t-il ?

- Mon père, je n'ai jamais fait l'expérience de cette nudité, qui, à priori, me semble très salubre, car, comme tout homme, j'ai éprouvé combien le vêtement est gênant.
- Il est non seulement gênant, mais malsain, cause d'innombrables maladies. Avez-vous vu les fleurs ? Ne sont-elles pas les organes de reproduction des plantes ? Qui aurait l'idée de les recouvrir d'un voile et de cacher leur beauté ? Cette pudibonderie serait bien ridicule ! Et cependant, c'est ce que nous faisons sur nous-mêmes. Une sorte de folie, de trouble, de vertige nous empêche de nous réjouir de la beauté de nos corps, et nous pousse à cacher ce qui fait notre gloire. Car, vous en ferez l'expérience, la beauté du corps est une nourriture pour l'œil, comme l'ont fort bien compris les artistes de génie, tel Michel-Ange qui a exalté fort heureusement cette beauté souveraine au cœur même de l'Église, sur des fresques incomparables.
- Cela est vrai... Je portais tout cela en moi, depuis longtemps : votre discours, mon père, fait naître en moi un regard tout nouveau. Oui, je le vois, nous sommes prisonniers de si vieilles habitudes que nous les prenons d'abord pour raisonnables et bonnes...
- Alors qu'elles ne proviennent que de l'entraînement du péché.
- Donc si je comprends bien, en quittant l'habit du siècle, j'affirme ma volonté de m'arracher à ses vices et de me guérir de sa blessure ?
- On ne peut mieux dire : ce monde, vous le savez, est railleur et impie : deux travers qui sont une abomination devant Dieu. Il a blasphémé contre le corps, chef d'œuvre des mains de Dieu, et c'est pourquoi il est puni par sa raillerie même, puisque le corps est désormais pour lui un objet de trouble et d'obscurité, une énigme indéchiffrable, une pierre d'achoppement. Pour nous, il n'en est plus ainsi, car notre foi nous a transférés dans la lumière et dans l'amour...

ooo

Je me soumis donc à la cérémonie de la dévêtue et de la revêtue de l'habit « religieux ». La chose se passa le plus simplement du monde, dans la salle du chapitre, au jour que nous avons convenu, le père Abbé et moi. Deux des pères m'enlevèrent mes vêtements mondains, avec le plus grand respect pour mon corps, alors que la communauté chantait le psaume de la pénitence qui rend la joie du salut et le son de la fête ; ils me revêtirent ensemble de la coule et j'éprouvai immédiatement un bien-être extraordinaire : celui de sentir tout mon corps aéré sous cet ample vêtement qui retenait autour de moi une chaleur réconfortante. Après m'avoir lavé les pieds, et les avoir baisés, tout comme Jésus le fit pour ses disciples, les deux pères me chaussèrent de bas de laine très épaisse, et de sabots feutrés qui glissaient sans bruit sur les dalles et m'isolaient de leur froideur. Plus qu'un bien-être corporel, c'était une grâce qui descendait en moi : je pris conscience tout à coup du nom qui m'avait été donné dès le baptême, que le père Abbé prononçait en priant pour moi, dans la formule rituelle. Je vis clairement que le personnage que j'avais

joué dans le monde n'existait pas, et que ma véritable personnalité se réaliserait dans la mesure où je répondrais à ma vocation propre dans l'Église du Christ.

Je n'étais d'ailleurs qu'au commencement de mes découvertes.

ooo

Marthe m'écrivit de très belles choses lors de sa prise d'habit au prieuré Saint-Joseph.

« ... chose extraordinaire : je ne me suis jamais sentie si près de toi ! Cette nouvelle étape dans l'oblation de nous-mêmes au Seigneur nous a étonnamment rapprochés. Si nous avons besoin encore d'un signe pour savoir si notre amour vient de Dieu, nous l'aurions bien là !... Jusqu'où l'Esprit va-t-il nous mener ? Que d'enseignements essentiels, dont sont privés les gens du monde, pour leur perte, hélas, nous sont ici prodigués chaque jour et à chaque heure ! Ainsi, l'autre jour, au chapitre, madame de Carestal nous a parlé avec une telle foi de l'amour que Jésus a porté à son Église, que toutes, nous avons été bouleversées. Ses paroles de feu, hélas, se sont envolées, et comment pourrai-je les rappeler à mon âme pour déverser dans la tienne toute la lumière et la joie que j'ai éprouvées ?

« Elle nous parlait de l'Eucharistie, non pas comme les théologiens qui énoncent les dogmes comme des théorèmes, mais comme une amoureuse qui parle de son amant. « Oui, mes sœurs, nous disait-elle, nous exhortant à aimer le Seigneur, c'est comme des épouses que le Christ nous aime, c'est une union nuptiale qu'il a conclue avec nous. Allons donc joyeusement à ces noces royales... Ah ! que ces mots sont pauvres ! Combien ils ont été profanés ! Dans quelle mesure sont-ils encore capables de traduire l'immense dilection de notre Créateur, l'extrême tendresse de notre Sauveur ? »

« Cet amour Créateur, mes filles, nous soutient dans l'existence ; de lui nous recevons le souffle, l'ouïe, la vue, la beauté, le santé, le bonheur. Savez-vous que nous sommes aimées de lui, chacune, infiniment ? Voyez les cadeaux que nous recevons sans cesse de sa main : les fleurs, les arbres, le beau ciel, et les nuages, le soleil et la pluie, les étoiles et l'immensité des cieux, et aussi la joie de vivre, votre sourire, l'amour que vous me portez, celui que je vous porte. Tous ces merveilleux cadeaux devraient nous transporter d'enthousiasme et de reconnaissance : mais il voulut nous donner encore beaucoup plus, il s'est donné lui-même, il s'est proposé lui-même. Car c'est bien cela que Jésus disait à la femme de Samarie : « Si tu savais le don de Dieu ! » ce qui signifie, non pas seulement ce que Dieu nous donne, mais Dieu qui se donne.

« Or, c'est cela très exactement que Jésus nous propose dans l'admirable sacrement de l'Eucharistie : c'est comme vierges et épouses que nous sommes aimées, puisqu'il nous dit, en transformant le pain en sa chair vivifiante : « Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps... » De sorte que c'est bien par voie de nourriture que nous sommes conduites à ne faire qu'une seule chair avec lui. « Ils seront deux en une seule chair, ainsi en est-il du Christ et de l'Église ». Et n'est-ce pas ainsi que l'Époux manifeste le mieux son amour à son épouse bien-aimée, en lui faisant oblation de son corps ? »

« Voilà mon Xavier très cher, comment madame de Carestal sait nous montrer que les plus hauts mystères de la foi sont enracinés au plus profond de nos cœurs de femmes. Tu vois que je ne me trompais pas en te considérant comme mon Christ. Tu le seras toujours davantage, en avançant, comme tu le fais, dans les voies de la perfection. Et moi, vois-tu, je m'efforcerai de rester sans tache ni ride, pour être envers toi une Église docile, toute prête à réaliser ta pensée... »

J'entrais ainsi avec Marthe dans la haute intelligence du mystère eucharistique. Jusque-là nous avions obéi au rite comme des enfants qui ne comprennent pas grand chose à ce qu'ils font. Mais il nous suffisait d'axer toutes nos préoccupations sur la justice du royaume pour que les coutumes qui risquaient de vieillir et de se dessécher prennent soudain à nos yeux une dimension, une grandeur inouïe ! Le Verbe de Dieu, dans son Testament suprême nous avait rendu l'Arbre de la vie dont le péché avait privé nos premiers pères, et toutes les générations qui suivirent. J'exultais de joie, demeurant pendant plusieurs semaines en contemplation devant cette unique parole de Paul : « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ aime l'Église ».

ooo

A quelque temps de là, le père Abbé m'accorda une entrevue. Je lui fis part des lumières que nous avions reçues, Marthe et moi, de l'Esprit-Saint, à travers les textes de l'Écriture et de la sainte Liturgie. Il entendit tout cela comme en extase. Lorsque j'eus fini de parler et de citer quelques lettres de Marthe, il me dit :

- C'est bon, c'est très bon ! Vous avancez vite, très vite ! Alléluia ! Bien entendu, la voie que vous inspire l'Esprit demanderait à être confirmée par une étude complète des saintes lettres, surtout en vous référant aux langues originales. Cela viendra. Il suffit de démarrer : ensuite la soif de connaître stimulera vos efforts. Jour après jour, vous amasserez ainsi de nouvelles gemmes dans votre trésor, et vous publierez les merveilles de Dieu.

Puis il se recueillit un instant :

- Il me vient une idée, me dit-il, je vais vous la livrer, voulez-vous ?
- Bien volontiers, mon père.
- Savez-vous que l'amour a trois dimensions ? Pour qu'il soit parfait et procure ainsi à l'être humain toute la ressemblance divine, il faut que les trois dimensions se déploient en plénitude.
- Trois dimensions ? questionnai-je.
- Oui, c'est une parole de Paul. Vous le connaissez certainement. Il nous exhorte à connaître « la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur », et cela « afin que nous soyons remplis de toute la plénitude de Dieu ».
- Oui, je connais ce texte.

- Il y a donc, voyez-vous, la dimension verticale de l'amour de Dieu qui est dans les hauteurs des cieux, mais aussi dans les profondeurs de nos cœurs. Puis il y a deux dimensions horizontales : celle de l'amour fraternel entre tous, et celle de l'amour de l'homme et de la femme. Ces dimensions ont un point de jonction, le nœud de la charité : mais elles ne peuvent se confondre alors qu'elles s'interpénètrent en tout temps et en tout lieu. Il faut assurer d'abord la dimensions verticale : par le premier commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toutes tes forces ». La vie contemplative des temps passés se centrait sur ce point. Mais il faut aussi assurer l'amour fraternel, puisque le second commandement est semblable au premier, et que celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait pas non plus aimer Dieu qu'il ne voit pas. Certes les communautés religieuses qui nous ont précédées visaient aussi à l'application du précepte du Seigneur : « Aimez-vous les uns les autres... » mais il faut le reconnaître : en général, elles n'y parvenaient que très difficilement, parce que sans la troisième dimension de l'amour, celui de l'homme et de la femme, chanté par le Cantique de Salomon, basé sur le mystère de l'union nuptiale eucharistique, le cœur humain demeure insatisfait, et comme mutilé.
- Comme je vous comprends, lui dis-je. Nul ne saurait vivre dans un espace à deux dimensions ! Mon Dieu que serai-je devenu sans l'amour de Marthe !
- Vous auriez été écrasé, comme tant d'ascètes le furent, en se heurtant à des nuits obscures impénétrables...

Puis le père, me parlant des impasses de la mystique solitaire, me dévoila quelques audaces de sa pensée. Je lui dis :

- Vous vous engagez donc dans une voie toute nouvelle ?
- Nouvelle ? Non pas, elle est vieille comme le monde, elle est solidaire de la Création même de Dieu, telle qu'elle fut à l'origine, telle qu'elle demeure universellement ; car la Trinité miséricordieuse la maintient malgré le blasphème des railleurs et le mauvais usage qu'en font les insensés ; je vous concède toutefois que cette voie paraît nouvelle, et même téméraire par rapport aux habitudes de l'Occident chrétien. Mais quoi ? Si nous ne faisons pas une éducation positive de l'amour entre les sexes, nous resterons à jamais tributaires du hasard, et des désastres qu'il entraîne nécessairement. Toute la difficulté consiste à purifier nos cœurs de toute convoitise et de toute jalousie, pour qu'ils deviennent capables d'aimer dans un don de soi sans retour sur soi. Il faut atteindre une transparence mutuelle sans masque, sans ombre, sans mensonge, sans hypocrisie... ces vieilles morsures du serpent ancien mettent très longtemps à se cicatriser, pour un homme qui vit seul, et aussi pour le couple isolé. Ici, tout est différent : la puissance de l'évangile vécu selon la loi du Seigneur fait disparaître rapidement les séquelles du péché. Nos frères s'entraînent d'abord à l'amour fraternel, puis, peu à peu, purifient leur cœur et leur corps et deviennent capables d'aimer dans une parfaite oblation d'eux-mêmes. Et nos jeunes sœurs, de leur côté, travaillent de même.

J'étais émerveillé : devant mes yeux, pour la première fois, je voyais les clartés de la Révélation divine pénétrer jusqu'aux zones les plus secrètes des cœurs.

- Au fond, dis-je, cette recherche du bien-aimé et de la bien-aimée, qui, dans le monde, est laissée à l'arbitraire, ou abandonnée à la convoitise, au hasard, aux préjugés, vous tâchez de la diriger par la foi et la docilité à l'Esprit de Dieu ?
- Exactement. Nous rendons à Dieu un domaine qui est le sien, et qui, jusque-là, était abandonné aux ronces et aux épines, je veux dire à toutes les ruses et les tromperies de l'Adversaire.

ooo

La fête de Noël approchait. Les pères et les frères la préparaient activement par des répétitions de chants et de danses. Les brouillards froids de décembre nous retenaient à l'intérieur, et les heures étaient ainsi bien remplies par cette attente studieuse de la naissance du Sauveur.

Je ne fus pas peu surpris, quatre ou cinq jours avant Noël, d'être entraîné par mes frères jusque chez nos sœurs du prieuré Saint-Joseph.

Je demandai à un compagnon ce qui se passait :

- Nous allons aux répétitions générales, me dit-il. A chaque grande fête, quatre ou cinq fois par an, il en est ainsi. C'est très beau et très bon.

Pendant que les chanteurs unissaient leurs voix dans un même chœur, à celles des femmes, les danseurs et les danseuses répétaient, de leur côté les figures que le père Hadrien, maître de danse, avait conçues pour évoquer les mystères de la Nativité. J'eus évidemment l'immense joie de revoir Marthe ; mais nos entretiens furent courts : d'abord parce que nos âmes étaient si transparentes qu'elles ne souffraient plus la nécessité d'exprimer par des mots une communion qui devenait parfaite. Ensuite, Marthe avait été comptée parmi les danseuses, et moi parmi les chanteurs, et lorsque les répétitions furent terminées, il ne nous resta que fort peu de temps.

Les fêtes de Noël furent une véritable splendeur. Nos deux communautés s'étaient réunies à Notre-Dame des Lumières. Les sœurs chantèrent avec nous les Matines : « Le Christ est né pour nous, venez, adorons-le... » Maintenus dans une grande ferveur par la psalmodie vivante et joyeuse, nous célébrâmes la messe de minuit dans un débordement d'amour et d'action de grâce à l'égard du Verbe de Dieu, incarné en notre chair. La musique et les lumières rendaient cette nuit plus brillante que le jour. Après « l'ite missa est », nous reprîmes quelques forces par une collation appétissante. Puis nous nous rendîmes dans la salle du chapitre, au brouhaha des rires et des voix qui résonnaient sous les voûtes du cloître. Là, dans le cheminée, des flammes dévoraient d'énormes bûches de hêtre. Une douce chaleur régnait autour de la crèche dressée contre le pilier central, face au feu. Des guirlandes de lierre et de fougères couraient le long des murs. C'est là, entre le brasier et la crèche, devant l'image de l'Enfant-Dieu, que nos frères et sœurs dansèrent au rythme des chants et des instruments. Les figures de danse évoquaient les bergers et les

mages venant en cortège apporter à Jésus-Christ l'hommage de toutes les nations et l'adoration de toute la nature humaine.

Je ne puis, malheureusement, car le temps presse, m'étendre sur ces souvenirs merveilleux, qui, maintenant que la persécution est déchaînée et que la mort approche, chantent en moi comme des harmonies célestes. Je reçus la révélation de toute la grâce et de toute la beauté que le Créateur a disposées dans le corps de l'homme et de la femme, alors que l'expression figurative de la danse tâchait de lui rapporter quelque chose de l'action de grâce qui lui est due...

ooo

Et tout cela s'était préparé discrètement, chacun accomplissant le service qui lui était proposé, sans que l'ordre de la communauté, la prière, la méditation, la lecture divine en fussent le moins du monde troublés. J'étais stupéfait...

Le père Abbé, quelques jours plus tard, me rencontra et me demanda :

- Mon cher fils, que pensez-vous de nos fêtes de Noël ?
- Je n'ai jamais vu ni entendu rien de plus beau, de plus merveilleux ! comment pouvez-vous réaliser de si belles choses ?
- Moi ? dit-il, je n'y suis pour rien ! Je me contente de favoriser les initiatives, pour que chacun puisse exprimer au mieux ses talents. Dans une maison où il n'y a aucun logement, mais seulement l'Esprit du Sermon sur la Montagne, nous ne sommes gênés, vous le comprenez, par aucune barrière, nous ne sommes entravés par aucune limite.
- Ah ! je voudrais revivre ces heures-là !
- Nous allons les revivre pour l'Épiphanie. Nous irons à notre tour chez nos sœurs pour célébrer avec elles la manifestation du Verbe de Dieu dans la réalité, dans la substance de notre chair.

ooo

Plus belles encore furent les solennités de l'Épiphanie. C'était vraiment la fête de la lumière, de l'éblouissement même. Ce jour-là, en effet, la neige étincelait de mille cristaux sous le soleil oblique de l'hiver, qui resplendissait sous le ciel extrêmement bleu. Il y eut les matines, la messe de minuit, la veillée comme pour Noël. Puis la messe du jour. Après le repas de midi, nous fîmes une promenade dans le domaine de Saint-Joseph, Marthe et moi, en compagnie du père Abbé et de madame de Carestal. D'autres groupes de frères et de sœurs se promenaient dans les allées couvertes de neige où nos confortables sabots laissaient des traces chevauchantes. Le givre semé d'étoiles colorées ornait les longues traînes des saules, les branches des érables et des hêtres, et le manteau vert sombre des sapins. La face de la terre rayonnait de la clarté du ciel. Nous entendions des exclamations joyeuses, des rires limpides, qui ça et là, ponctuaient des conversations animées. Nous exprimions notre émerveillement, Marthe et moi, devant cette extraordinaire félicité, au point que l'hiver et le froid semblaient ne plus exister :

- Mais c'est le paradis, disait Marthe, le paradis !

- Evidemment, dit le père Abbé. Il riait doucement. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement lorsque chacun s'efforce de vivre selon l'Évangile ? Dieu n'a-t-il pas fait la terre pour qu'elle soit un paradis ? Il est infiniment plus facile de créer le paradis avec Dieu, que de se tordre l'esprit, le cœur et les entrailles pour accoucher de cet horrible enfer qui tient asservie l'immense majorité des hommes ?

Comme j'exprimais, timidement, ce que tout honnête homme peut craindre d'une telle fréquentation d'hommes et de femmes, le père Abbé me dit :

- C'est l'imagination et la pusillanimité qui vous font parler, mon très cher fils. Il y a grand risque de péché, certes, tant que la conscience demeure dans les ténèbres et l'ignorance, mais apportez la lumière qui situe exactement le péché et qui permet à chacun de juger son propre cœur, alors les chemins tortueux se redressent, les voies raboteuses deviennent planes, et l'on éprouve que le joug du Seigneur est léger, léger...
- Mais quelle est donc cette lumière dont vous parlez ?
- Celle même que nous célébrons en ces jours de fête : celle du Christ qui a éclairé tout homme en faisant son entrée dans le monde, c'est-à-dire en naissant d'une vierge, et en nous révélant par là le plan de Dieu sur le sanctuaire très saint qu'est l'utérus fermé. N'est-il pas fils de vierge, fils de Dieu, et fils de l'homme ? Mais qui, jusqu'ici a percé le mystère ineffable de ces vocables ? Vous, mes enfants, vous êtes en voie de les percer tout à fait, et de déboucher dans la vérité toute entière dont vivent, dans une parfaite liberté, nos pères et nos mères...

Madame de Carestal approuvait toutes ces paroles et les soulignait de son sourire. Je revins néanmoins sur ma question, demandant au père Abbé s'il ne craignait pas quelque incompréhension de la part de l'Église elle-même, sachant bien hélas, que le monde ecclésiastique n'échappe pas aux ravages de la médisance et de la calomnie.

Madame de Carestal se mit à rire. Nous nous regardâmes, Marthe et moi, sans comprendre. Le père Abbé, avec bonhomie, expliqua :

- Oui, oui, dit-il, vous avez deviné juste. Nous avons été suffisamment calomniés pour que quelque écho de la liberté que nous avons dans le Seigneur émeuve les autorités. Nous avons eu un visiteur apostolique, tout spécialement envoyé par le Saint Siège, pour inspecter ce qui se passait dans nos maisons. Comme nous n'avions rien à cacher, nous avons été de la plus grande franchise à son égard. Il arriva un après-midi d'été. Son carrosse ne l'avait protégé ni de la poussière de la route, ni de la chaleur. Il suait abondamment sous sa soutane violette et son pallium. Les pères et les frères, tout nus au soleil, étaient occupés à rentrer les fourrages, ils chantaient et batifolaient joyeusement avec leurs fourches et leurs râtaeux. Le frère portier, dans sa simplicité, pensa qu'un si haut personnage devait tout comprendre sans explication. Il l'amena donc jusqu'à nous. Il fut suffoqué et parlait de nous brûler tous sur le bûcher de l'Inquisition ! Je le calmaï comme je pus, je le fis manger et boire. Je lui offris l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse que je pus ?? Il accepta enfin de

demeurer avec nous le temps nécessaire pour prononcer un jugement. Très vite, il fut apaisé et intéressé par nos chants, séduit même par la belle ordonnance de notre liturgie. Il demanda à voir la maison de nos sœurs. Je l'accompagnais avec l'un de nos pères. Nous étions dans l'octave de l'Ascension et cette année-là il faisait très chaud ? Toutes nos sœurs étaient au bain, pendant la récréation de l'après-midi. « Au bain ? demanda-t-il, des religieuses au bain ? quel bain ? » - « Venez voir », lui dis-je. Il vint, il vit. Nos sœurs, telles des sirènes, nageaient et s'abattaient dans l'eau, et l'on entendait leurs éclats de rire de fort loin. Il arriva sur les bords de l'étang, curieux et inquiet. Plusieurs d'entre elles séchaient au soleil leur peau bronzée, couchées sur l'herbe.

- J'étais l'une d'elles, dit madame de Carestal.
- « Mon Dieu ! » dit-il. Avec un trouble qui tenait du scandale et de l'émerveillement. « Ah ! je n'avais jamais vu de femme ! C'est bien la première fois ! » ; il tremblait d'émotion. Mais notre simplicité lui permit de reprendre haleine. Plusieurs de nos sœurs, cependant s'étaient aperçues de la présence insolite sinon gênante, d'une soutane violette. Je les appelai hardiment : « Mes sœurs, dis-je à haute voix, approchez, n'ayez aucune crainte ! Je vous présente Monseigneur Alberto di Campanestrelli qui vient de Rome nous visiter et nous apporter la bénédiction du Pape ! » Elles sortirent de l'eau, toutes ruisselantes, et vinrent les unes après les autres s'incliner respectueusement devant lui pour baiser son anneau. Notre homme croyait rêver.
- Et ensuite ?
- Ensuite ? Il m'entretint un bon moment dans le parloir des sœurs : « Mon ami, me dit-il, vous m'avez donné aujourd'hui la plus grande joie de ma vie ! A Rome, certes, nous avons sans cesse sous les yeux les œuvres mortes des peintres et des sculpteurs. Vous m'avez montré aujourd'hui le chef d'œuvre vivant de cet artiste suprême qu'est le Père tout Puissant. Je ne saurais comment vous remercier de cette loyauté et de cette simplicité que je n'ai trouvées nulle part ailleurs... »
- C'était un retournement complet.
- Complet, vraiment, et qui ne s'arrête pas là ! Car, pour les fêtes de Pentecôte, nous avons organisé, cette année-là, des chants et des danses sur le thème de Marie, maîtresse de Vérité et révélation des Apôtres. Il assista à toutes ces danses, écouta tous ces chants et musiques. Il pleura de joie à plusieurs reprises, de voir à quel point la Foi de notre mère l'Église était exaltée parmi nous. C'était un homme intelligent, il fut enthousiasmé.
- Et ensuite ?
- Eh bien, je vais donc tout vous dire, mais chut !... je ne sais pas le rapport qu'il fit à Rome. Il s'y rendit pour régler ses affaires, et quelques semaines après il revint pour ne plus nous quitter. Ce Monseigneur Alberto di Campanestrelli n'est autre que notre père Benoît, qui, tout éminent

théologien qu'il soit, s'occupe humblement de nos écuries, et, les jours de fêtes, orne de guirlandes de fleurs les vitraux et les autels.

ooo

C'est alors que sonnèrent les cloches des vêpres de l'Épiphanie. Nous entrâmes tous et toutes au chœur, et s'éleva le chant de la première antienne :

« Il était engendré avant la lumière et avant les siècles : le Seigneur notre Sauveur aujourd'hui s'est révélé au monde dans la réalité et la substance même de notre chair... »

ooooo

Madame de Carestal

Chapitre 7

La Vie

« Je suis venu pour que mes brebis aient la vie
« et qu'elles l'aient en surabondance.

Tout le mois de janvier fut éclairé du sillage lumineux de ces éblouissantes fêtes de la Nativité. Les jours grandissaient, mais le froid mordait encore de son étreinte de glace nos fontaines et nos ruisseaux. J'appréciai fort la chaleur latente de nos gilets de fourrure et de nos larges coules, ainsi que le confort de nos sabots d'érable, et plus encore la consolation qui émanait des Saintes Écritures méditées au fil des heures.

La chandeleur donnait le signal de la reprise des travaux de plein air. Je garde le souvenir vivant de nos débardages de bois : les haches bien aiguisées du père Sylvestre, les muscles formidables du père Gabriel, qui en un tournemain abattait un chêne séculaire, l'ardeur incroyable du père Anatole : il conduisait trois lourds chevaux attelés en flèche à son char robuste, aux roues énormes et invincibles. Il chantait sans cesse certaines mélopées, tantôt plaintives, tantôt scandées, pour modérer ou stimuler l'ardeur de ses chevaux, ceux-ci obéissaient avec une rare intelligence sans qu'il eût jamais besoin ni de les frapper, ni de les menacer de la main. Sa douceur et ses caresses obtenaient ce qu'il voulait de ses grands serviteurs qui semblaient ne faire qu'un seul être avec lui.

Je revois aussi le frère Abel, ses grands yeux bleus remplis de ciel, son humilité délicate : toujours oublieux de lui-même, il se hâtait le premier aux tâches les plus fastidieuses : celle de ramasser les branches et d'en faire des fagots, sans tenir compte du froid qui rougissait ses mains. Au milieu de cette ferveur au travail, le père Hilaire, qui écorçait les arbres avec une cognée à large fer, laissait souvent échapper quelque astuce spirituelle et savoureuse, sans feinte ni malice. Sa bonne humeur inaltérable égayait tout le monde. En allant au travail et en en revenant, pendant la pause, l'un ou l'autre réclamait le père Joseph. Sa haute taille et ses épaules carrées le prédestinaient à transporter de lourdes charges ; mais sa mémoire était plus prodigieuse que sa robustesse : il la mettait au service de tous en débitant par cœur des vers grecs ou latins, rappelant les grands moments de la culture humaine, les tragédies antiques, les exploits des héros, les plaintes d'Enée... que sais-je ? Et il scandait les hexamètres de ses larges mains calleuses.

C'était une merveille que de fréquenter de tels hommes, marchant dans la perfection, animés d'une joie fraternelle sans détour.

Mais c'était mieux encore quand nous aidions les sœurs aux travaux de leur domaine, trop lourds pour elles. A vrai dire, plusieurs d'entre elles, fille de la campagne, maniaient la hache, la pelle ou la pioche tout aussi bien que nous. Telle sœur Bernarde, infatigable aux peines les plus rudes, et qui en dix ans de vie religieuse avait acquis, sous la conduite de madame de Carestal, une culture extraordinaire. Elle donnait la réplique au père Joseph en dialoguant avec lui les scènes célèbres d'Antigone, d'Électre ou de Médée... Et cependant, elle n'avait rien perdu de sa simplicité de paysanne. Mère Geneviève nous servait à boire : en hiver une infusion bien chaude de plantes aromatiques, en été une eau fraîche parfumée d'un délicieux sirop de fruit. Sa voix grave et douce s'harmonisait à ravir avec son regard discret et fraternel. Elle était d'une souveraine beauté ; sa seule présence procurait un réconfort extraordinaire. Mais on pourrait en dire autant de sœur Michèle et de Mère Marie-Jeanne ; et plus encore de Marthe qui s'était agrégée sans effort à cette communauté vivifiante. Quant à madame de Carestal, elle mettait la main à la queue de la poêle tout aussi bien qu'au manche de la pelle : je la vois encore tenir le sabot d'un cheval que ferrait le père Isidore. Elle grimpait à l'échelle pour cueillir les fruits sur les plus hautes branches. Et quand le père Vital, notre maçon, s'en fut au prieuré Saint-Joseph pour y construire un hangar, c'est elle et sœur Catherine qui brassaient avec lui le mortier et lui faisaient passer les seaux sur l'échafaudage.

A la fin des moissons et des vendanges, on allumait, la nuit tombée, un grand feu de joie. Nos voix en chœur ébranlaient les échos des forêts lointaines.

En moi demeurent vivantes ces images de grand soleil alors que s'épaississent de lourdes ténèbres sur le monde ; les chants et les rires résonnent encore à mes oreilles, alors que s'élèvent partout les cris de guerre et les chansons d'ivrognes meurtriers. Tous et toutes se tutoyaient avec grâce, un respect, une droiture que je ne pouvais encore m'expliquer. Une si grande simplicité de rapports me paraissait un mystère incroyable, et pourtant je le vivais chaque jour, et je m'y trouvais tellement bien que je ne pouvais plus imaginer que l'on pût vivre autrement. Les masques et les fards de mon ancien monde me paraissaient bien ridicules ; ils s'évanouissaient progressivement de mon souvenir comme des choses irréelles, comme la fumée légère d'un cauchemar fini...

Comment ces hommes et ces femmes avaient-ils pu en arriver à ce point de perfection, à cette vie si débordante ?

ooo

Je ne savais pas encore tout. C'est de ce mois de février que date mon entrée dans l'intelligence de l'Ordre nouveau qui se trouvait réalisé sous mes yeux.

Aux premières vêpres de la Septuagésime, le père Abbé ouvrit le chapitre sur le thème de la pénitence :

« N'ayez aucune crainte, mes petits enfants, en prononçant ce mot qui effraie les ignorants : la pénitence. Dans la langue sacrée qu'utilisaient les prophètes, vous le

savez mes fils bien-aimés, le mot signifie « consolation ». C'est pour nous consoler comme une maman console son fils et essuie ses larmes en le caressant sur ses genoux, comme un époux console son épouse, un fiancé sa fiancée, que Dieu nous ramène en ses entrailles de douceur et de miséricorde. « Venez et voyez comme est bon le Seigneur, goûtez l'infinie délicatesse, la tendresse incroyable de notre Dieu !... »

- Nous allons chanter demain matin cet introït déchirant que l'Esprit a inspiré au prophète David :
 - « Les gémissements de la mort m'ont environné,
 - « m'ont assailli les plaintes du séjour des morts ! »
- Mais aussitôt jaillira de nos poitrines le cri de notre espérance, de notre certitude :
 - « Mais dans mon angoisse, j'ai invoqué le Seigneur,
 - « Et de son sanctuaire, il a entendu ma voix !

« Telle est bien mes fils, la consolation du Seigneur : il nous rend la vie. Telle sera notre pénitence : accepter cette vie pour vivre davantage, plus intensément, plus totalement. Saint Irénée ne dit-il pas : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant ». Nous avons dénoncé souvent, mes bien-aimés, mes fils très chers, cette fausse pénitence de ceux qui méconnaissent les œuvres de Dieu. Ils sont gênés dans leur propre chair, sont humiliés dans leurs limites, gisent encore sous la peur et la honte qui tombèrent sur notre premier père après la faute. Ils n'ont pas connu le relèvement baptismal, alors, mutilant leur corps comme s'il était mauvais, ils anéantissent en eux-mêmes l'ouvrage divin, et finalement, ils s'éteignent par un zèle mal éclairé qui fait que Dieu leur Créateur verse des larmes sur leur erreur. De tels faux ascètes ne sont pas encore sortis de l'idolâtrie : tels des païens, ils vénèrent une idole furieuse et jalouse. Hélas, ils n'ont pas connu le père des Lumières, ils n'ont pas expérimenté son immense tendresse, sa magnanimité, sa bienveillance, son amour pour tous les êtres sortis de sa main !

« Notre pénitence, à nous, mes frères très chers et très désirés, sera toute autre et combien plus profonde ! Nous n'allons pas encore humilier notre nature déjà blessée et mourante ! Nous allons au contraire, la délier de ses liens, la guérir de ses blessures, collaborer activement avec notre Créateur pour qu'elle retrouve toute son antique beauté, sa santé et sa gloire. Plus ardemment que jamais, recherchons cette limpidité du regard qu'avaient nos premiers parents avant la faute, lorsque nus sous le soleil, ils ne ressentaient nulle honte. Chassons sans pitié toute peur de Dieu, c'est-à-dire toute peur de vivre, toute méfiance, toute indécatesse, tout soupçon à l'égard d'un prochain qui nous aime et qui est aimé de Dieu ! Abandonnons notre âme entre les mains d'un Père dont la tendresse est exquise, les dons sans repentance...

Ainsi parlait le père Abbé. Il s'inscrivait en faux contre les prétendus réformateurs de notre temps qui ont opté pour la mort dans une désespérance blasphématoire et qui l'appellent sur eux par leurs mortifications excessives. Ici, c'était tout différent. Je m'en expliquais avec lui :

- Tout l'effort monachisme, me dit-il, a été de réfréner et de supprimer ce que les auteurs appellent la concupiscence, c'est-à-dire l'impulsion sexuelle

affective qui leur semblait l'ennemi premier de leur paix spirituelle et de leur sainte chasteté. Et quels moyens avaient-ils ? Des moyens tout extérieurs, hors de question : ils affligeaient leur corps, mais demeuraient impuissants pour maîtriser l'imagination. Or, en ce domaine de la nature humaine, l'imagination trompe, mais la réalité délivre. Lorsque la vue est satisfaite par la beauté du corps, l'imagination est jugulée et réduite en servitude, en même temps l'esprit devient libre pour la prière, la méditation, l'étude.

J'approuvai d'autant plus volontiers que je ressentais moi-même ce grand apaisement.

- Ce n'est pas tout : il n'y a pas que l'imagination à soumettre à l'Esprit de vérité et à la réalité des choses : il y a le cœur. Or, dans la pensée de Dieu, l'impulsion sexuelle n'a d'autre signification que d'exprimer entre l'homme et la femme un amour véritable. Il ne faut pas que l'impulsion sexuelle soit débridée, mais liée à l'amour, comprenez-vous ?
- Oui, tout à fait. Il faut qu'elle trouve sa signification, sa finalité.
- Exactement. Aussi, le tout de l'homme est de savoir aimer. Il faut donc lui apprendre à discerner les apparences de l'Amour, toujours mêlées de convoitise, de grand renoncement à soi-même. Bien sûr, le corps doit être bon serviteur, mais il est vain et dangereux de l'exténuer par des jeûnes et des disciplines : c'est le cœur qu'il faut éclairer par la lumière de l'Esprit-Saint. Ce travail intérieur est plus difficile que l'ascèse corporelle, car nous n'avons pas dans ce domaine l'expérience de nos aînés qui ne recherchaient que la solitude. Cependant, tous nos frères s'y soumettent volontiers, et sous la conduite d'un ou de plusieurs pères, ils font de grands progrès, et très vite.
- C'est donc une véritable initiation à l'amour qu'ils reçoivent ?
- Bien entendu ; il faut éduquer en l'homme ce qui est le plus fondamental et le guider dans les options du cœur. De là dépend la vie... ou la mort. Ce sont les deux arbres du Paradis Terrestre, les deux voies proposées à l'homme dans l'ordre de l'amour, c'est-à-dire dans l'ordre de la génération. Nos frères apprennent à faire cette distinction capitale. Quant à nos pères, ils voient parfaitement clair dans cette affaire délicate, et mal expliquée jusqu'ici par les auteurs qui cachent le plus souvent leur ignorance sous le dogme imprécis du péché dit « originel ». C'est en raison de cette pleine lumière de vérité que nous jouissons ici de la pleine liberté dans le Christ Jésus, que Paul considérait comme le bien le plus enviable. Ainsi se réalise la parole de Jean : « Quiconque est né de Dieu ne commet point le péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui : il ne peut pécher, car il est né de Dieu. ». Et cette autre parole : « Celui qui craint n'est pas parfait en amour, car l'amour bannit la crainte ».

Cette conversation, si importante pour moi, se déroula aux environs du 15 février, date anniversaire de la mort de ma pauvre mère. C'était une grâce de Dieu qui m'était accordée sans doute par son intercession.

A quelques jours de là, je reçus une lettre de Marthe. Elle me faisait part des enseignements que madame de Carestal avait donnés à l'occasion de la prochaine entrée dans le Carême.

« Mon Xavier bien-aimé,
Notre mère sait nous faire trouver dans l'Écriture des perles toutes brillantes de la lumière de l'Esprit. Vois plutôt :
Nous terminions hier la lecture du troisième chapitre de la Genèse, où est racontée la chute de l'homme par la duperie du diable. Elle se contenta de nous poser des questions :
« La vérité que nous cherchons toutes, nous femmes, au nom de toutes les femmes du monde, ne peut être ailleurs que dans les aspirations profondes de nos cœurs. Aussi, mes filles, je vais vous interroger, et que chacune ouvre simplement la porte secrète de son âme. »

Je suppose qu'elle doit proposer assez souvent cette ouverture mutuelle, car toute la communauté entra spontanément et joyeusement dans le jeu. Elle demanda donc :

- Pourquoi le diable a-t-il été jaloux de la créature humaine ? L'homme est tellement plus faible, plus misérable, plus limité que l'Ange, il ne pouvait donc être l'objet de sa jalousie ! Et pourtant l'Écriture nous le dit : « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde ».

Plusieurs de nos sœurs demandaient la parole. Et moi, forte de ton amour et des lumières qu'il nous a données depuis notre mariage, je levai la main : « Dites votre pensée, chère Marthe, proposa madame de Carestal » - « Je pense, dis-je, que l'homme et la femme dans l'unité et l'amour sont l'image vivante du Dieu invisible. Image, que l'Ange, toujours solitaire en sa nature, ne possède pas. Il a donc tenté de briser ce que Dieu avait uni pour effacer en l'homme l'image et la ressemblance divine... »

- Fort bien, approuva madame de Carestal. Puis elle ajouta en souriant :
« Notre sœur Marthe parle par expérience, elle qui a la grâce d'avoir reçu de Dieu, même dans le monde, un bel et grand amour ».

Et je fus grandement surprise de voir que ma réponse n'expliquait pas tout. Plusieurs mains restaient levées, et madame de Carestal suscitait de nouvelles réponses sur ce même point. Sœur Sophie eut la parole, et voici ce que répondit cette jeune vierge, bergère de notre troupeau de chèvres :

« Certes notre sœur Marthe a raison : la Trinité Sainte créa Adam, mâle et femelle, pour lui faire partager son amour. Mais elle voulut plus encore pour le chef d'œuvre de ses mains : lui faire part de sa gloire, car la gloire est plus que le bonheur ; gloire dont nous sommes privés par le péché, comme dit l'apôtre Paul. Or, mes sœurs, quelle est la gloire du Père si ce n'est d'engendrer le Verbe éternellement en sa nature divine ?

Toutes approuvèrent. Sœur Sophie poursuivit, montrant quelle est l'admirable cohérence de la Foi :

« Ainsi Marie, et son époux Joseph, ont retrouvé cette gloire, puisqu'ils ont mérité d'engendrer le Verbe en notre nature humaine. Ils écrasent ainsi la tête du Serpent, ils réduisent à néant la séduction diabolique, en réalisant pour la première fois le bon Plaisir de Dieu. D'où nous concluons que c'était de cette gloire que l'ange déchu fut jaloux : il détourna Ève et Adam de cette génération par l'Esprit qui eût achevé leur ressemblance avec Dieu, et les précipita dans une génération animale, de chair et de sang, leur faisant croire qu'elle était la seule solution possible et la seule désirable. N'est-ce pas pour une maternité glorieuse que Dieu fit la femme vierge ?

Toutes nos sœurs applaudissaient à ces paroles. Alors qu'elles montaient sur les lèvres de sœur Sophie, il me semblait qu'elles me sortaient du cœur, et du plus profond de mes entrailles. C'était une évidence : les mystères de la foi chrétienne coïncident avec les plus hautes aspirations de notre nature de femmes et de vierges. Seule une maternité comme celle de Marie peut satisfaire vraiment notre désir d'être mères. Aussi, tu ne sauras croire combien mon amour a grandi pour toi, toi, mon bien-aimé, qui a su garder en moi ce trésor ineffable, qui nous laisse disponibles à l'Esprit vivifiant de Dieu qui interviendra en moi lorsqu'il le jugera bon. Sera-ce en ce monde ? Sœur Sophie a une dévotion admirable à Saint Joseph... tu comprends pourquoi ?

Je passe sur d'autres questions que posa encore madame de Carestal au cours de ce chapitre. Le temps me manque pour les transcrire toutes. En voici une :

- Pourquoi, demanda-t-elle, l'homme et la femme se firent-ils des pagnes après avoir péché ?

Plusieurs mains se levèrent. Je vis que les filles de madame de Carestal, avaient sous sa direction, résolu bien des énigmes ! Mère Geneviève eut la parole :

- Ils eurent honte des organes de la génération car ils en avaient fait un mauvais usage, en usurpant l'initiative de la vie qui n'appartient qu'à Dieu.

Puis sœur Mathilde déclara : (elle paraît âgée, je pense qu'elle est veuve)

- Ils furent humiliés dans leur chair, découvrant soudain sa fragilité, perdant sens de sa beauté. Le vêtement ne fait qu'atténuer la honte, il ne la guérit point. Seule la foi nous ramène au précepte divin et nous rend la fierté de nos corps au point que nous pouvons à nouveau les contempler sans rougir.

Notre petite sœur Anne s'occupe des fleurs. Elle se leva et ajouta :

- Ne sommes-nous pas des calices vivants, tissés par la main de Dieu, pour recevoir en nous le joyau incorruptible créé par l'Esprit ? En ce monde, la femme enfante dans la douleur : elle est punie par où elle a péché ; car Dieu est logique, il nous éduque et nous châtie comme un Père intelligent et avisé. Marie, au contraire a enfanté dans la joie et l'allégresse et sa virginité demeure intacte. Elle a glorifié Dieu en son corps avec une action de grâce incomparable, heureuse, au-delà de ce qu'on peut dire, d'être le Sanctuaire du Verbe fait chair. Puisque désormais nous sommes baptisées et instruites de l'Évangile, nous avons à imiter Marie, et non point Ève ! A nous donc

aussi de glorifier Dieu dans nos corps, en chassant toute trace de honte ténébreuse jusqu'à ce que la parole de Jean nous soit évidente : « Dieu est lumière, et il n'y a point en lui de ténèbres ! »

Tu te rends compte mon cher Xavier, de l'élévation spirituelle de nos sœurs ! On le voit : elles sont nourries quotidiennement de l'Office divin et des saintes Écritures. Combien je désire arriver à cette plénitude de foi, par laquelle nous aurons la plénitude de la vie !

Notre mère pose ensuite une question relative à ce fameux Ange qui faisait tournoyer son épée flamboyante à la porte du Paradis, pour empêcher l'homme de revenir à l'Arbre de la Vie.

Sœur Théophane dit que cet Ange n'était autre que l'Exterminateur chargé des châtiments divins, qui garde son empire sur l'homme pécheur et mortel. Elle avança même que si Jacob, en luttant contre lui avait obtenu la pleine victoire, Rachel, peut-être eût donné le Sauveur du monde... Au contraire, elle enfanta en mourant de douleur ce Benjamin qui fut un loup dévorant pour ses frères. Il y eut une discussion sur ce point, et sœur Théophane finit par convaincre la plupart d'entre nous. Puis sœur Lucie prit la parole :

- Je pense, dit-elle, que l'ange placé à la porte du Paradis n'est autre que Lucifer lui-même, que Jésus appelle le « prince de ce monde », ou encore le « prince des ténèbres ». Par la frayeur qu'il inspire à l'homme il trouble le jugement de la conscience et l'aveugle au point que toutes les races et tous les royaumes, qui, dit-il, lui appartiennent, s'entretuent par l'épée de la mort. C'est sur lui que notre foi remporte la victoire, comme le dit l'apôtre Jean, et la victoire sera totale et définitive lorsque la foi atteindra sa plénitude.
- Vous avez raison, sœur Lucie, approuva madame de Carestal. Puis, se tournant vers moi, manifestant ainsi l'amitié toute particulière qu'elle me porte, comme à sa dernière née :
- Et vous, ma chère sœur Marthe, que dites-vous de tout cela ?
- Toutes ces réflexions me montrent clairement comment Marie a écrasé la tête du Serpent, dis-je, c'est en raison de l'excellence de sa foi. Il lui a été fait selon sa foi.

Puis, pour voir la réaction de mes sœurs, je questionnai :

- Mais combien de femmes ont osé suivre Marie dans la voie royale où elle s'est engagée ? Nous est-il même à nous possible de la suivre ?

Toutes mes sœurs s'exclamèrent :

- Mais oui, bien entendu, c'est certain !...

Cette unanimité me fit découvrir ce qu'il y a de très spécial au prieuré Saint-Joseph, et qui explique la paix, la joie, et tous les fruits de l'Esprit que nous y récoltons.

Puis l'une d'entre elles expliqua au nom de toutes :

- La voie qui nous ramène à l'Arbre de la Vie nous est ouverte par le Christ, à nous donc d'entrer totalement dans les sentiments de Jésus pour remporter avec lui cette même victoire, comme il nous le promet dans l'Apocalypse : « Heureux celui qui vaincra : il aura part à l'Arbre de la vie planté au Paradis de Dieu ! » De quelle victoire peut-il être question, sinon de celle qui nous fera triompher de toutes nos déficiences, et finalement de la mort ?

Voilà, mon cher Xavier, je suis heureuse de t'avoir écrit tout cela...

ooo

Le carême accentuait encore la ferveur et le zèle qui animaient nos communautés. Chez nous aussi, certains chapitres étaient extrêmement fructueux : chacun faisait part des suggestions qu'il recevait de l'Esprit Saint ; nous grandissions ainsi dans la Foi et l'Espérance. Il est infiniment regrettable que ces paroles se soient envolées sans qu'une main experte les ait prises au vol pour les fixer par l'écriture. Mais nous n'imaginions pas alors que la jalousie de Satan allait s'abattre sur nous avec une rage si terrible et si prompte...

ooo

Une pensée qui, depuis quelques temps, flottait dans le clair-obscur de ma conscience vint un jour se préciser nettement devant mes regards. Je lisais l'apôtre Jean dans le silence de ma cellule. J'arrivai au chapitre V et soudain la parole du Seigneur me frappa vivement :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé a la vie éternelle : il ne tombe plus sous la sentence, mais il a traversé de la mort à la vie... »

Je lisais en grec, comme de coutume, et je m'efforce ici de traduire, sans y parvenir toutefois ; car la langue originale est particulièrement saisissante. Je revins sur ces mots : « Il a la vie... » « Il a traversé... » Sous la lumière saisissante de l'Esprit, ils brillaient de tout le sens direct de leur simplicité : la mort, la vie. De quelle mort, de quelle vie était-il question ? Jésus voulait-il parler de la mort corporelle que suit la corruption ? Visait-il autre chose ? Je voulais en avoir le cœur net.

Je repris donc tout l'Évangile de Jean. Je relevai dans le chapitre IV : « L'eau que je lui donnerai deviendra en celui qui croit une source jaillissante en vie éternelle ». Et au chapitre VI : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Celui qui mange de ce pain vivra à jamais ». « Morts » : ils étaient morts de leur mort naturelle, non pas damnés... Et je lus encore au chapitre VII : « Celui qui croit en moi, comme a dit l'Écriture, des fleuves de vie jailliront de ses entrailles ». Et au chapitre VIII : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ». Or ce texte était particulièrement éclairant : car la parole de Jésus, entendu des pharisiens, avait suscité leur réaction : « Abraham et les prophètes sont morts, et toi tu dis : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ». Ils comprennent donc que

Jésus parle de la mort physique et corporelle, puisqu'Abraham et les prophètes étaient considérés comme étant dans le Sein de Dieu. Or Jésus ne les détrompe point : il approuve au contraire leur interprétation concrète, et ils renforce encore son affirmation et sa promesse.

Plus loin, devant le tombeau de Lazare, Jésus dit de même : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il vient à mourir vivra, et si quelqu'un vit et croit en moi, il ne mourra jamais... » Jésus qui a le pouvoir de ressusciter les morts, comme il l'affirme si clairement dans le chapitre V, a sans doute celui d'empêcher les vivants de mourir, et de transformer nos corps de misère en corps de gloire en leur épargnant l'humiliation du tombeau et le déshonneur de la corruption.

Ces promesses de Jésus, je les découvrais tout à coup dans un émerveillement tellement puissant, tellement intime que je n'osais m'en ouvrir à personne, persuadé que tous mes frères allaient rire de moi. Tout le monde n'admet-il pas que l'homme est naturellement mortel, que nul ne saurait y échapper, et qu'ainsi les promesses de Jésus ne peuvent être vraies, qu'entendues dans un sens spirituel, allégorique, et transposées dans le monde de l'au-delà ? J'entrai dans un violent conflit : ballotté entre l'expérience universelle du genre humain et la clarté sans équivoque de la Parole divine. Cette lutte intérieure me fit perdre le sommeil : je devais obligatoirement donner mon adhésion à l'une ou à l'autre partie rigoureusement inconciliables. Ou bien je condamnais le genre humain tout entier, y compris les sages et les philosophes, ou bien alors il me fallait condamner la Parole divine par une réticence blasphématoire et sacrilège. Vraiment Dieu était pour moi un feu dévorant...

Je repris donc l'Ancien Testament : je découvris que dans les proverbes, dans la Sagesse, l'Ecclésiastique et les Psaumes, il n'est question que d'une seule promesse rattachée à la justice : la vie ; que d'une seule espérance, que d'une seule supplication : pour la vie, afin que la mort et la griffe du tombeau fussent écartées.

« Quel est l'homme qui vivra et ne verra la mort ?
« Non je ne mourrai pas, je vivrai,
« et je publierai l'œuvre de Dieu...
« Ce ne sont pas les morts qui te louent Seigneur,
« ni ceux qui descendent à la fosse,
« mais les vivants...

Et la voix de l'Esprit me disait : « Pourquoi pas toi ? Pourquoi es-tu si lent à croire aux promesses du Seigneur ? »

Ce fut un énorme combat : je sentis que je devais le mener seul, jusqu'à ce qu'une conviction s'établisse en moi. Le père Abbé me regardait : il ne disait rien, me souriait gentiment, d'un air entendu. Peut-être avais-je maigri ? Mon visage trahissait, sans aucun doute, mon débat intime ? Il devinait que la grâce me travaillait.

Un jour, n'y tenant plus, je me rendis à la chapelle abbatiale, résolu à interroger le Seigneur face à face, devant le Tabernacle où il réside. Il ne me répondit pas, puisque sa Parole était déjà dans l'Écriture, à ma portée, aussi claire, aussi limpide qu'il se peut. Que pouvait-il dire de plus ? Mais le père Bernard était entré discrètement à la tribune ; il se mit à l'orgue, et improvisa sur les versets de la prose pascale : « Victimae paschali laudes... » Cet artiste incomparable qu'était le père Bernard savait tirer de son instrument des résonnances extra-terrestres : il évoquait avec grâce les mélodies que nous allions chanter bientôt, le jour de Pâques : « Dis-nous Marie, qu'as-tu vu en chemin ? J'ai vu les anges qui portaient témoignage ; le suaire et les vêtements... « Scimus Christum surrexisse... Nous savons que le Christ est ressuscité des morts ». « Toi, Roi victorieux, prends pitié de nous... »

La tenaille du doute en moi se desserra : c'était vrai, toute la foi, toute l'espérance chrétienne s'appuyaient sur un fait : le tombeau vide et le Christ victorieux de la mort. Son amour pouvait-il garder jalousement pour lui-même le privilège de son incomparable victoire ?

Le père Bernard conclut sur un « Alléluia » qui chantait aussi dans mon cœur.

ooo

Nous n'étions cependant qu'au dimanche de la Passion. Le Père Benoît célébrait la messe conventuelle. Le diacre chanta l'Évangile, qui rapportait justement la parole de Jésus en chapitre VIII de Jean :

« En vérité, en vérité je vous le dis,
« si quelqu'un garde ma parole,
« il ne verra jamais la mort.

Mon cœur bondissait au dedans de moi : c'était « mon » Évangile, celui qui contenait « ma » découverte. Je m'assis avec mes frères pour écouter l'homélie. Le père Benoît demanda la bénédiction du père Abbé, puis expliqua :

« Frères bien-aimés,
« Nous venons d'entendre la voix même de Jésus arrivant jusqu'à nous par le chant sacré de la liturgie. Une promesse incomparable vient de retentir à nos oreilles : celle même qui attachait Pierre à ses pas : « Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul a les paroles de la vie éternelle ». Et c'est cette même promesse qui heurte et scandalise les Pharisiens et les Docteurs de la loi, au point qu'ils tentèrent de tourner Jésus en ridicule : « Qui es-tu pour oser dire : « Celui qui croit en moi ne mourra jamais », alors qu'Abraham et les prophètes sont morts. Serais-tu donc plus grand qu'Abraham ? » Les ennemis de Jésus, tout aussi bien que Pierre, nous montrent, eux qui furent les auditeurs directs, comment nous devons entendre ces mêmes paroles du Seigneur. Nous n'avons pas à hésiter mais à accepter loyalement les mots dans leur sens obvie et direct, tout comme ils le firent. »

Je tressaillis d'allégresse. Le père Benoît poursuivit :

« Mais, objectera-t-on, beaucoup de saints ont ajouté foi à ces paroles, et ils sont morts. Distinguons, si vous voulez bien les martyrs des temps apostoliques, qui, à vrai dire, ne sont pas morts mais ont été tués, ce qui est très différent, et qui sont aujourd'hui ressuscités d'entre les morts. Et il y a les autres saints qui ne sont pas martyrs. Et bien, je le dis hardiment, au risque de provoquer un certain scandale : s'ils sont morts, c'est qu'ils n'ont pas su, ou pas pu garder la parole du Seigneur, soit en son extension, soit en sa profondeur. Malgré leur bonne volonté et leurs vertus héroïques, ils sont restés tributaires des erreurs, des ignorances, des hésitations, des préjugés de leur temps. Beaucoup de zones obscures de leur conscience n'étaient pas encore éclaircies par la lumière de la foi. Ils l'ont d'ailleurs reconnu eux-mêmes : tel saint Augustin qui, dans un sermon qu'il faisait sur la fin de sa vie, regrette qu'on l'appelle du nom de maître, et avoue qu'il voudrait bien rencontrer un maître qui lui explique les passages obscurs de l'Écriture ! Et notre bon Saint François de Sales n'a-t-il pas reconnu dans le livre XII de son Traité de l'Amour de Dieu, qu'il se sentait incapable d'écrire un Traité de l'amour du prochain, dont il voyait cependant l'absolue nécessité ?

« Mais, nous avons Marie, poursuivait le père Benoît. Elle, elle a accompli victorieusement les promesses de son Fils, par la gloire de son Assomption. Elle, elle a échappé à l'humiliation de la mort et à l'horreur de la corruption. Son corps si beau fut transformé sans périr, ses yeux si doux ne se sont jamais fermés à la lumière, sa chair si parfaite fut transfigurée comme celle de son Fils. Cela nous le savons. Et quelle voie a-t-elle suivie pour parvenir à cette victoire ? Celle de la foi parfaite, qui lui fit unir la virginité et le mariage : elle demeure vierge tout en ayant été épouse et mère.

« Si donc nous voulons nous aussi accomplir les promesses de Jésus, je ne vois pas d'autre chemin que la voie royale que Marie a ouverte devant nous, en nous donnant le Sauveur du monde. C'est là l'évidence même... »

Ainsi parlait le père Benoît ; que j'aurais voulu que Marthe fût là pour l'entendre ! J'étais délivré : j'avais un complice parmi mes frères ; plusieurs peut-être... Celui qui avait exprimé « ma » foi était justement ce savant théologien venu de Rome, abandonnant les honneurs de la pourpre, pour se faire parmi nous le plus humble, le valet d'écurie ! Je reçus de sa main le Corps du Christ avec une ferveur et une reconnaissance que je n'avais jamais éprouvées.

ooo

Bref, après le repas, la récréation nous permettait de dialoguer librement. Je courus au père Benoît et lui demandait de me livrer son sentiment profond sur ce qu'il avait dit le matin dans son homélie.

- Mon sentiment profond n'est pas différent de ce que j'ai dit ouvertement devant tous. Je crois n'avoir exprimé d'ailleurs que le sentiment de toute la communauté, qui s'est rassemblé ici, soyez-en bien assuré, parce que chacun de ses membres espère fermement dans les promesses du Seigneur.

J'exprimai mon enthousiasme, puis le père Benoît m'expliqua son itinéraire spirituel :

- Certes, je ne suis pas venu du jour au lendemain à cette pleine et entière acceptation de la Parole de Dieu ! Cette parole qui condamne sans appel le comportement de ce monde. Moi-même, pendant bien des années, j'ai mérité ce reproche de Jésus : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté... êtes-vous sans intelligence ? J'étais dans les honneurs, c'est-à-dire dans la sottise. Ma théologie fort célèbre et fort vantée, consistait surtout à accommoder la Parole de Dieu aux philosophies humaines ! Mais j'ai reçu dans cette maison-ci la grâce de la conversion, d'une manière d'ailleurs fort singulière. C'est depuis ce temps-là que je suis né à la vie, à la lumière, à la vérité, que je suis sorti de mes propres ténèbres que je prenais pour une clarté, parce qu'elles étaient peut-être un peu moins épaisses que celles des auteurs qui m'avaient formé ! Désormais je teins fermement et sans aucune hésitation qu'une seule Parole de Dieu réduit à rien toutes les opinions et coutumes, tous les raisonnements et systèmes inventés par les hommes. Et que ces paroles souveraines de Dieu, que l'Écriture nous livre, doivent toujours et toutes être prises dans leur sens obvie et direct. Oui, mon cher ami, si les promesses de Jésus face à la mort ne sont pas encore accomplies, si les chrétiens et les prêtres meurent comme les autres hommes, malgré le baptême et les sacrements, c'est qu'ils ne savent pas mettre en pratique la foi qu'ils professent. Écoutez ce que dit l'apôtre Jacques : « Une foi sans les œuvres est morte sur elle-même ».
- Alors, mon père, questionnai-je, puisque vous avez cité Marie comme exemple, vous pensez que c'est dans l'ordre de la génération que doit porter l'application de notre foi en la conception spirituelle et la naissance virginale de Jésus ?
- Sans aucun doute.
- Mais alors, songez-vous au bouleversement que cela apporte dans toute la pensée chrétienne ?
- Et dans les mœurs ! Bien entendu ! Il n'a jamais été dit que la Vérité ne soit pas bouleversante ! Il faut qu'elle le soit au contraire ! Il faut qu'elle fasse éclater les réseaux d'entraves où nous sommes liés ! Nous nous sommes contentés jusqu'ici de mettre en avant la pauvreté, l'humilité, la douceur, que sais-je ? toutes les vertus que nous voulons trouver en Jésus pour l'imiter. C'est bien, mais ce n'est pas là l'Évangile proprement dit. Ces vertus étaient déjà promulguées dans les livres de l'ancienne Loi, et sont également pratiquées dans nombre de religions étrangères au christianisme ! Alors que l'Évangile essentiel consiste en ceci : Jésus est fils de Dieu dans sa nature humaine parce qu'il est fils de vierge. Tant que nous sommes à contempler cette vérité de foi comme un dogme impraticable, comme une exception unique, et sans rapport avec la génération humaine en général, nous sommes comme les pharisiens, fort savants, fort honnêtes hommes pour la plupart, mais à la porte du Royaume des cieux. Si, au contraire, nous condamnons cette génération-ci, comme adultère et pécheresse, selon la formule favorite de Jésus, pour nous laisser éclairer par la conception et la naissance du Verbe fait chair en notre nature, nous nous mettons dans les dispositions de foi qui nous

permettrons d'accomplir le Bon Plaisir du Père, d'être justifiés à ses yeux, et d'obtenir la vie impérissable.

J'exultai. La voie où nous avons été providentiellement engagés avec Marthe aboutissait donc nécessairement à l'accomplissement des promesses de vie. Le Père Benoît se recueillit et dit encore :

- D'ailleurs mon frère bien-aimé, il est si vrai que la foi de Marie est le pivot et le modèle de toute foi chrétienne que l'Église baptise les enfants nés de parents chrétiens.

Je n'avais jamais fait le rapprochement. Je demandai une explication :

- Comment cela mon père ? quel rapport voyez-vous entre la foi de Marie et le rite baptismal ?
- Ce rapport est évident et le voici : vous êtes bien d'accord que le baptême efface le péché originel ?
- Bien entendu !
- Alors comment des parents baptisés peuvent-ils transmettre ce péché, au point que l'Église les oblige à baptiser leurs enfants ? Comment les baptisés peuvent-ils transmettre un péché dont ils sont délivrés ? Il faut qu'ils reproduisent dans la génération même la faute d'Adam et Ève. Une nature violée, même légitimement, ne peut engendrer qu'une progéniture tarée : cette tare, nous la connaissons, c'est ce que nous appelons pudiquement le « péché originel ». Et ce mot « originel » a l'inconvénient de nous faire croire que c'est à l'origine seulement que la faute a existé, alors que chaque génération la reproduit, comme l'enseigne très bien l'apôtre Paul. D'ailleurs le mot « originel » appliqué au péché, n'est pas dans l'Écriture.
- Je vois parfaitement cela ; dis-je. Puis, j'interrogeai à nouveau :
- Il suffirait donc que les époux chrétiens soient suffisamment instruits et éduqués dans leur cœur et leur chair pour se conformer au Bon Plaisir de Dieu, comme l'ont fait Marie et Joseph, aux origines du christianisme.
- Je ne vois aucune autre solution.

Nous étions sous l'allée des grands tilleuls. Nos sabots foulaient des feuilles mortes y laissant un sillage tumultueux. L'hiver avait passé sur elles : nous suivions tous deux la même pensée :

- Feuilles mortes que les hommes issus d'Adam, me dit-il. Et cependant le Christ est venu nous arracher à la séduction diabolique, c'est-à-dire à la génération animale.

Tout cela paraissait rigoureusement logique, à partir du moment où l'on voulait bien admettre les vérités de la foi comme indiscutables, parce que révélées par Celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. J'élevais cependant une objection :

- Mais que faites-vous, mon père, du sacrement de mariage ? N'est-il pas un sacrement ?
- Il l'est certes ! mais remis entre les mains des pécheurs, comme tous les sacrements. Les époux chrétiens peuvent suivre la voie de la chair dont ils

connaîtront le bien et le mal, les grandeurs et les misères, les joies et les tribulations. Autrefois, la Loi de Moïse ordonnait par toutes sortes de prescriptions, ce mauvais choix de l'homme, qui devenait alors acceptable. Mais la Loi est la « force du péché », comme dit Paul. Elle donne bonne conscience à ceux qui se sont fourvoyés. Malheureusement les chrétiens d'aujourd'hui par atavisme et ignorance perpétuent le mauvais choix et se rangent sous la sentence de la mort - malgré la lumière de la Foi - qui les empêche de suivre la voie parfaite, dont le premier fruit est Jésus-Christ le Fils de l'homme. Que ne jugent-ils l'arbre à ses fruits, au « fruit béni de ses entrailles » !

Disant cela, il levait les mains vers le ciel, au souvenir de Marie.

- Ils s'imaginent sans doute, dis-je, que la continence est une vertu héroïque réservée à ces êtres exceptionnels que sont les saints.
- La continence est une vertu de célibataire ! Ce n'est pas elle qui fait les saints, mais bien la charité. Comme les autres vertus morales, elle est donnée par surcroît à ceux qui travaillent de tout cœur à la justice du Royaume. Pour les époux, il ne saurait être question de continence, c'est-à-dire de l'abstention volontaire de toute joie corporelle, mais seulement de chasteté - qui est le respect de la virginité - et de tempérance. Avez-vous lu attentivement le Cantique des Cantiques, dont l'auteur est l'Esprit-Saint ? Vous y verrez d'une part que la virginité de la femme doit être gardée comme une porte fermée, renforcée par des ais de cèdre ; et vous y trouverez aussi, pour ceux qui s'aiment en toute vérité, une ligne de conduite toute simple, qui ne mutilent en rien la nature, et qui leur permet de devenir une seule chair.

ooo

Nous nous étions fort éloignés du couvent, et aussi de notre point de départ : les promesses de Jésus face à la mort. Et cependant, en étions-nous tellement écartés ? Non pas : une intuition certaine me révélait que la manière d'entrer dans le monde détermine la manière d'en sortir. Mon esprit à nouveau se porta sur la vierge Marie :

- Mon père, dis-je, si Marie a été enlevée au ciel sans connaître la corruption, ne pensez-vous pas que la raison profonde en est son Immaculée Conception ?
- L'Immaculée Conception de Marie n'est pas encore un dogme de foi, mais l'Église peut la définir comme telle. Mais alors, il faudra aussi, tôt ou tard, préciser que Joachim et Anne ont retrouvé quelque chose du Bon Plaisir de Dieu et résolu d'énigme de la nature virginale.
- En effet, dis-je, si la conception de Marie est immaculée, ses parents y sont vraisemblablement pour quelque chose !
- Comment pourrait-il en être autrement ? La conscience chrétienne a pressenti cela avec la plus grande acuité, puisque sainte Anne et saint Joachim, mais surtout sainte Anne, sont vénérés et aimés plus que tous les autres saints hormis saint Joseph.

Je réfléchis un instant, puis j'avancai timidement :

- Pensez-vous, mon père, que les époux chrétiens actuels puissent retrouver les secrets célestes ?
- J'en suis absolument persuadé, sinon je ne serai pas ici, auprès du père Victor et de Madame de Carestal.
- Vous pensez donc qu'ils savent... ?
- Ils savent ce que savaient les Apôtres, et tout autant que Marie et Joseph, avec les enseignements que nous procure toute la vie de l'Église, dans ses gloires et ses misères. Ne trouvez-vous pas que c'est suffisant ? Pour ma part je pense que tous les livres de morale écrits depuis Salomon ne sont que fumée de paille auprès de son lumineux Cantique. Lisez-le, méditez-le, et vous serez mis sur la voie de l'Esprit de Dieu, par les mêmes Écritures prophétiques qui ont conduit Marie à son acte de foi lors de la visite de l'Ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? »

ooo

La grande semaine approcha qui commémore la divine catastrophe de la Croix. Notre communauté accueillit les moniales de Saint-Joseph. De ce fait la Sainte Liturgie revêtit une solennité éclatante pour célébrer le triomphe de Jésus-Christ roi d'Israël et de l'humanité, encore qu'il ait été rejeté par son peuple et qu'il demeure méconnu de la plupart des fils d'Adam. La musique modale du père Bernard soulignait à merveille avec une grande simplicité favorable à la prière, la grandeur dépouillée des Textes Sacrés. Certes, l'Agneau immolé a remporté la victoire sur la fureur des Enfers... Mais je ne saurais m'attarder ici à décrire une liturgie qui, sur notre terre, ne montera sans doute jamais plus sur les lèvres des adorateurs. La passion que nous avons subie ressemble tellement à celle du Fils de la Vierge, que nous sommes à jamais comblés !...

ooo

J'eus quelques entretiens avec Marthe, suffisants pour nous procurer de part et d'autre une grande joie et une grande espérance. Nous fûmes d'accord pour remettre après les festivités pascales la communication de tous les dons de lumière et de force que nous avons reçus, de laisser de côté nos recherches personnelles pour nous donner tout entiers à la contemplation du Mystère de la Rédemption. Mais quoi ? Tout nous ramenait à l'essentiel, et cette heureuse convergence des enseignements liturgiques nous assurait que notre voie était la bonne. Je ne retiendrai, à titre d'exemple, que le commentaire de notre Abbé, sur le passage de l'Épître aux Hébreux que voici :

- « ...Les corps des victimes sont brûlés hors du camp.
- « C'est pour cela que Jésus, venant sanctifier son peuple par son sang,
- « a souffert hors de la porte. Sortons donc avec lui hors du camp,
- « portant sur nous son opprobre...

Il évoqua la soudaineté étonnante de l'arrestation et de la crucifixion de Jésus, sa solitude devant ses accusateurs et ses juges. Ses disciples avaient fui, la foule, enthousiaste la veille, s'était retournée contre lui :

« C'était alors l'heure des ténèbres, disait le père Abbé. Celui qui tient enchaînés les fils d'Adam les dressa tous contre le Fils de la Vierge. Oui, mes amis, cette Passion de notre Sauveur, à voir la fureur insensée de ses ennemis, revêt la caractère inexpiable d'une lutte de race : ceux qui sont nés de la chair et du sang se sont révoltés contre Celui qui était conçu de l'Esprit.

« A nous donc de voir si notre foi nous arrache à ce monde de ténèbres, à cette génération pervertie, pour nous transporter jusqu'au pied de la Croix, aux côtés de Marie qui s'y tenait debout, et de Jean qui était initié aux secrets célestes... »

Il nous parla aussi du courage de Marie au pied de la Croix :

« Voulez-vous me dire, mes chers frères, s'il a existé sur terre une seule mère d'un condamné à mort qui ait eu le courage d'assister au supplice de son propre fils ? De telles mères, en de tels moments, sont couvertes de honte, se cachent au plus profond de leur maison et voudraient n'avoir jamais donné le jour !... Marie au contraire est debout pour porter un témoignage. Elle atteste, par sa seule présence qu'elle est bien la mère réelle, authentique, de cet homme mis à mort pour un blasphème, celui d'avoir dit, quoiqu'il fût homme : « Je suis le Fils de Dieu ».

« Tout l'Évangile est là, mes chers amis, comme un signe de contradiction, et tous, tôt ou tard, devront prendre parti... »

ooo

Pâques fut une explosion de joie ; je revois encore tous ces visages rayonnants de nos frères et de nos sœurs. La grâce capitale du Christ les rendait déjà lumineux en raison de l'authenticité de notre amour fraternel, et de la certitude de notre espérance. Je rendrai grâce de tout cœur, sans interruption. J'eus de longs entretiens avec Marthe, résumant tout ce que nous avons reçu de part et d'autre. Le Jeudi Saint, madame de Carestal avait tenu un chapitre sur l'Eucharistie. Elle en avait parlé avec des termes qui arrachaient des larmes à toutes les sœurs. « Elle a exposé, me disait Marthe, la réconciliation opérée par le Sacerdoce de Jésus-Christ qui a renoué pour nous, avec le Père, tous les liens de l'amour qui avaient été rompus par la fraude diabolique... »

Je lui parlais aussi de mes entretiens avec le père Benoît. Elle en fut enchantée. « Je savais tout cela dans ma nature profonde de femme, mais il fallait le témoignage de l'Église pour que la Vérité resplendisse à nos yeux, passe sur nos lèvres, et dans notre amour... » Puis je lui dis ce qu'il m'avait confié, que le père Victor et madame de Carestal étaient sans doute initiés à la science des Apôtres.

- Je conçois très bien qu'il en est ainsi, me dit-elle. Comment expliquer autrement cette ambiance extraordinaire de paix, de joie, d'amour, de bonheur qui règne dans nos deux communautés ? N'est-il pas évident que l'Esprit de Dieu est là ? Et cet Esprit est bien, que je sache, celui qui inspira les Apôtres. D'ailleurs il suffit de voir avec quelle aisance notre mère explique leurs Épîtres ! N'en est-il pas de même du père Victor ? Dans leur

bouche les passages les plus difficiles deviennent justement les plus lumineux ! L'amour les a remplis du don d'intelligence, vois-tu. Du point de vue de Dieu, c'est-à-dire de l'amour, tout est divinement simple...

Notre conversation s'en alla ainsi ramassant en un bouquet les fleurs que nous avions cueillies l'un pour l'autre. Puis Marthe se tut et parut réfléchir :

- Qu'as-tu, lui dis-je ? A quoi penses-tu ? Quel est cet air de mystère ?
- Une idée m'est venue, dit-elle, mais je ne sais si j'ose te la proposer.
- Parle toujours, nous verrons bien.
- Eh bien voici : j'aimerais que tu sois prêtre.
- Prêtres, dis-je, prêtre ! Le Sacerdoce ?...

Cette idée entraînait en moi comme un fleuve débordant rompant une digue. Je ne trouvais aucune raison à opposer à cette impulsion subite de l'exigence de Dieu. Car au moment même où Marthe exposait ce désir, un appel de trompette éveillait en mon âme une aspiration sourde, un vent de tempête allumait un feu qui couvait dans l'ombre : et j'étais placé tout à coup dans l'axe même de ma vie.

Je restai étourdi, plusieurs minutes ; je crois avoir répété plusieurs fois le mot « prêtre »... Et le dormeur que j'étais jusque-là se trouva debout :

- Mais c'est absolument évident, m'écriai-je. Ma chère Marthe, tu es le miroir de mon âme. Ma vie, notre vie ne prendra tout son sens que lorsque je monterai à l'autel...

Et je me mis à chanter le psaume :

*« J'irai vers l'autel du Seigneur,
« Vers le Dieu qui est la joie de ma jeunesse.*

- Nous allons parler de tout cela à notre père Abbé, dis-je, en concluant.

ooo

L'Évangile nous dit que pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, le Seigneur s'entretint longuement avec ses Apôtres, leur parlant du Royaume de Dieu, et leur ouvrant l'intelligence des Écritures. Ce fut également notre cas, à Marthe et à moi, au contact du père Abbé, du père Benoît, de madame de Carestal, de mère Geneviève, de sœur Sophie, et d'autres encore. Ces témoignages concordants nous haussèrent enfin à cette « super-science » des secrets de Dieu, pour reprendre une expression chère à l'apôtre Paul. Il le fallait : car le père Abbé avait approuvé notre désir de la prêtrise, en nous disant avec une large sourire :

- Le Sacerdoce est la plénitude du Baptême, mes enfants. C'est la pleine intégration de la créature humaine rachetée, à son Chef, à sa Tête, à son modèle, à son Principe, l'unique et souverain Prêtre, Jésus-Christ.

Je m'étonnai un peu de la promptitude avec laquelle il acquiesçait à mon désir, en lui objectant que nous étions mariés, et que cela, peut-être, constituait un empêchement :

- Certes, dit-il si vous étiez mariés selon la chair, si vous aviez consommé votre mariage en vue de la procréation charnelle, j'aurais dit « non ! » ... D'ailleurs, dans ce cas, vous ne seriez pas ici, sûrement ! A moins d'une totale et profonde conversion qui vous eût ramené miraculeusement, croyez-le, de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, à l'Arbre de la Vie !

Je m'étonnai du mot « miraculeusement » : il expliqua :

- Lorsque l'homme a transgressé l'alliance virginale première, il est tombé sous l'empire du Mauvais. Il lui est alors impossible, sauf un miracle de la grâce, de renoncer aux œuvres mortes, et de s'arracher à la convoitise qui enfante la mort, selon la parole de Jacques. Mais, mes enfants bien-aimés, je connais la valeur de votre foi, la solidité de votre engagement virginal, et je suis assuré désormais que les lumières reçues par la sainte Parole vous ont affermis dans la vérité qui procure la vie. Aussi, est-ce avec une immense joie que je vous accueille, toi, mon fils Xavier, et toi Marthe sa femme, à cette ordination sacerdotale qui sera le sceau de votre victoire. Peut-être pour la Toussaint ou pour l'Assomption de la Vierge, serez-vous prêtres...

J'étais surpris. Le père Abbé semblait associer Marthe à cette cérémonie d'ordination ?

- Marthe et moi ? questionnai-je.
- Oui, oui, vous et Marthe, si vous préférez.
- Ensemble ?
- Mais bien entendu !

Le père Abbé se mit à sourire :

- N'êtes-vous pas un seul être qui a chair et souffle de vie ? Pensez-vous que le Sacerdoce, qui vient de Dieu, puisse séparer ceux que Dieu a unis et qui persistent dans l'accomplissement de son Bon Plaisir ?

Cette proposition comblait les désirs de mon cœur. Marthe de son côté exultait. Je questionnai :

- Mais alors pourquoi l'Église a-t-elle maintenu si longtemps la discipline du célibat des prêtres ?
- En raison de la dureté de nos cœurs et de l'aveuglement de nos consciences. Mais au commencement, il n'en était pas ainsi. Lorsque les premiers disciples vivaient encore dans la lumière fulgurante de l'Évangile, sous le rayonnement de l'Incarnation, les Apôtres prescrivaient sans hésiter que les diacres, les prêtres et les Évêques seraient « hommes d'une seule femme ». Il était alors tellement évident que le Fils de la Vierge avait mis fin par sa conception spirituelle, aux générations de péché, que le retour à la procréation charnelle et à la Loi était à leurs yeux impensable, impossible. Lisez l'Épître aux Galates pour vous en convaincre. Il était inconcevable pour ceux qui avaient reçu la lumière de la Foi, et, par elle avait été introduit dans l'ordre virginal, puissent retourner à la circoncision prescrite par Moïse pour limiter les dégâts du péché ! Malheureusement, ces évidences ne tardèrent pas à disparaître par la contagion des ténèbres et la séduction, toujours la même, du Prince de ce monde. Il a donc fallu

que l'Église imposât le célibat aux prêtres, puisque l'aveuglement était redevenu tel que les chrétiens procréaient à nouveau selon la chair, sans même observer la Loi de Moïse ! Tout cela ne vous paraît-il pas évident ?

J'approuvai :

- C'est évident, en effet, dès que l'on se place dans la logique divine de la Foi, sous la lumière de l'Incarnation.
- Hélas ! dit Marthe, cela n'est pas encore évident pour tout le monde ! Surtout en notre siècle, où tant de prêtres et de religieux acceptent le mariage charnel et désertent ainsi la mission qu'ils avaient reçue...
- C'est déplorable en effet, dit le père Abbé. Et c'est pourquoi nous allons vers un terrible jugement de Dieu. Puissions-nous être trouvés fidèles ! Dans le Royaume qui vient toutes les approximations de l'histoire feront place à la vraie pensée apostolique. Nous recevrons la vraie lumière et retrouverons ce qui était à l'origine : l'oméga rejoint l'alpha, qui ne sont autres que Jésus-Christ, réalisant l'éternelle pensée du Père sur notre nature, dès le moment de sa conception. Dès lors, du moment que je suis assuré que votre amour est virginal, tout orienté vers la justice parfaite du Royaume qui vient, puisqu'il respecte l'alliance primordiale selon laquelle le Christ est né, je vous appelle tous deux au Sacerdoce, étant bien entendu que le mâle seul est revêtu du pouvoir consécrationnaire, et que la femme reste son aide, dans le ministère de la Parole et de la prière.

Ces principes, ainsi affirmés et appuyés par les Écritures - que je n'ai malheureusement pas le temps de citer, dans les conjonctures cruelles où j'écris ces lignes - nous paraissaient lumineux et réconfortants. Cependant, ils ne résolvaient pas toutes les difficultés. En effet, le père Abbé avait derrière lui des années de recherche, de prière, de méditation : ce qui lui paraissait tout à fait évident ne l'était pas aussitôt pour nous, pour moi du moins, car Marthe, elle, était enthousiasmée ; je lui fis part de quelques hésitations.

- Comment voulez-vous, mon ami, qu'il en soit autrement ? Vous ne pouvez avoir d'un seul coup des certitudes absolues sur tout cela, puisque les cadres ecclésiastiques où s'est formée votre conscience chrétienne portent encore l'empreinte ténébreuse des temps barbares. Tel qu'il fut pratiqué et prêché, le christianisme jusqu'à nos jours, est un mélange de vérité et d'erreurs. Nous avons à faire un tri pour parvenir à la pensée apostolique de l'Évangile et des Apôtres. N'ayez crainte, nous vous aiderons.

Effectivement, nous avons chaque jour, Marthe avec madame de Carestal, et moi avec le père Abbé, une bonne demi-heure d'entretien sur les Écritures et les enseignements infaillibles du Magistère. Chaque semaine nous avons une réunion commune, où participaient plusieurs pères, madame de Carestal, et quelques religieuses, et les frères qui se préparaient comme nous à recevoir le Sacerdoce dans quelques mois. Un livre entier ne suffirait pas à transcrire ici toute la doctrine reçue en ces entretiens spirituels. Nos pères et nos mères avaient une intelligence de la Révélation et de l'Écriture qui leur permettaient de comprendre les raisons profondes des misères de tous les temps et d'avoir des vues sur les puissances du monde à

venir. Je ne résumerai ici que deux points complémentaires l'un de l'autre : d'une part le Sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech et le retard de l'homme à recevoir le Salut.

ooo

Le père Abbé parlait dans une sorte d'extase lorsqu'il abordait le sujet de la grandeur du Sacerdoce de Jésus-Christ. Pour lui vraiment l'Agneau immolé avait ouvert les sept sceaux, qui, aux yeux du monde et des sages de ce monde, rendent l'histoire incompréhensible, voire absurde ! Il nous expliquait que la transgression des dispositions originelles entraînait le déroulement d'une histoire dramatique et déplorable, sous le joug des sentences de condamnation. Il nous parlait ainsi montrant comment la Trinité Sainte avait, au cours des âges, tenté de ramener l'homme à la vie :

- Voyez-vous, mes enfants bien-aimés, deux sacerdoce correspondent aux deux arbres du Paradis, aux deux voies placées devant la liberté de l'homme, et finalement aux deux modes de générations.
La génération charnelle qui multiplie dans le désordre le genre humain, fut l'objet du mauvais choix de notre premier père ; Caïn l'homicide en fut le premier fruit. Cependant, Dieu eut pitié : il fit prescrire la Loi par le ministère des Anges, afin qu'Israël tout au moins, dans cette génération pitoyable, maintint malgré ses déficiences, une certaine tradition de vie et de vérité, de piété et de justice. Tel est l'ordre mosaïque, régenté par le sacerdoce d'Aaron.
- De sorte, lui dis-je, que si Marthe et moi, nous avons l'intention de consommer notre mariage pour engendrer charnellement, je ne pourrais être prêtre que selon l'ordre d'Aaron ?
- C'est certain. Mais il faudrait aussi, pour obtenir les bénédictions de Dieu liées à la Loi de Moïse, vous agréger au peuple hébreu, qui est le peuple choisi, et accomplir les prescriptions de l'ancienne Alliance. Mais cet ordre ancien est dépassé par Jésus-Christ, qui, par sa conception spirituelle, a inauguré la nouvelle Alliance. En effet, les prêtres anciens recevaient une onction d'huile sainte, tandis que le Christ n'a pas reçu d'autre onction que celle de l'Esprit, dans le sein virginal de Marie. Il est donc revêtu de la sainteté de Dieu dans notre nature humaine. Il sanctionne ainsi, en le réalisant, lui le Verbe de vérité, un ordre de génération tout différent, incomparablement meilleur, dont il est le fruit, le premier-né. Nous autres fils d'Adam, qui sommes nés de la chair et du sang, nous ne pouvons nous agréger à cet ordre-ci que par la foi, et par grâce seulement, participer à la génération sainte du Fils de l'homme. Quant aux chrétiens qui acceptent d'être revêtus avec lui, par grâce toujours, du Sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, il importe qu'ils accèdent aussi à la foi de Marie et de Joseph, dont le seul souverain Prêtre est le fruit.
- Oui, dis-je, je comprends maintenant ce que signifie d'être prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non pas selon l'ordre d'Aaron...

Dans cette perspective, l'Épître aux Hébreux, dont nous fîmes la lecture approfondie, devenait particulièrement limpide. La splendeur du plan divin éclatait à nos yeux ; mais nous prenions une vive conscience des dangers qu'avait courus l'Église durant toute son histoire, de ne pas y adhérer de toute sa foi ! Manifestement l'ensemble des baptisés était resté tributaire de l'ordre ancien, sans même avoir le secours de la Loi mosaïque...

- Il ne pouvait guère en être autrement, expliqua le père Abbé. La sentence du Seigneur : « Que vous êtes lents et lourds à comprendre ce qu'ont enseigné Moïse et les prophètes », pèse sur toute l'histoire du christianisme !
- Alors, demandai-je, c'est donc cette lenteur d'intelligence, cette lourdeur de cœur qui ont longuement retardé l'avènement du Salut ?
- Bien entendu : tout nous était donné, mais nous n'avons pas connu les dons de Dieu ! La Révélation est close, mais nos consciences n'en ont pas été informées. « La lumière a lui dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas reçue... » Cette parole que récitent les prêtres à la fin de chaque messe tombe comme une condamnation sur le peuple chrétien qui a assisté aux Mystères sans les comprendre. Mais que voulez-vous ? L'homme était trop angoissé dans sa propre chair, malgré le baptême, il n'était pas guéri de la vieille honte, de sorte que les indications, pourtant très nettes et très concrètes du Cantique des Cantiques lui demeuraient inaccessibles. On ne peut passer dans l'ordre de la génération nouvelle, conforme à celle de Jésus-Christ que si l'on peut assumer dans la foi parfaitement lucide, toutes les puissance d'amour que Dieu a disposées en notre nature...

ooo

Durant les jours de Pentecôte, le père Victor et madame de Carestal nous initièrent, Marthe et moi, aux secrets célestes. Dès lors la porte vers le Sacerdoce nous était ouverte. Vers lui nous marchions en toute intelligence, assurés, selon la parole prophétique, qu'il était ordonné à la vie impérissable.

Sauf la possibilité du martyre...

ooo

La cérémonie de l'ordination se déroula à l'occasion des fêtes de l'Assomption. A vrai dire, nous étions tellement saisis par la transformation intérieure qu'opérait en nous l'imposition des mains que nous percevions comme une réalité indécise les détails extérieurs de la cérémonie. C'est bien dans les profondeurs de notre être que le Sacrement imprimait son divin caractère. Les chants, en outre, nous transportaient dans une joie toute céleste, et nous étions soutenus dans notre intense prière, par la ferveur des deux communautés qui n'en faisaient plus qu'une dans la confession liturgique de la Foi.

ooo

L'automne revint, avec ses arbres chargés de fruits, ses grappes succulentes, ses couleurs intenses. Les jours passaient tout aussi lourds et riches des bienfaits de Dieu. Le temps, pour nous, semblait avoir changé de direction ; ce n'était plus un écoulement, mais un affermissement que nous éprouvions d'heure en heure. Depuis que nous avons reçu le Sacerdoce, le ministère de la Réconciliation, nous faisons quotidiennement l'expérience de la vie éternelle.

ooo

Ce sentiment de plénitude, - étrange paradoxe ! - nous laissait insatiable de la Parole de Dieu, dont les secrets se manifestaient à chaque page, à chaque verset ! De même, la Sainte Liturgie nous introduisait avec un rare bonheur dans la compagnie des saints, et c'est avec eux que nous formions désormais une nouvelle cité. Le cycle du temporel amorça un second tour avec l'Avent et le frimas de décembre. Il se déroula jusqu'à la Trinité, plus lumineux, plus consolant que la première fois. D'autant que les personnes qui constituaient, dans la charité du Christ, notre milieu vital, se révélaient en profondeur. Nous nous soutenions dans la vie les uns par les autres. J'arrivai donc à cette conclusion que le Royaume de Dieu ne peut être, en définitive, qu'un ensemble harmonieux de relations de connaissance et d'amour entre ses fils et ses filles.

ooooo

Restait évidemment le monde extérieur au cloître, qui s'agitait fort. En dix-huit mois l'iniquité semblait avoir progressé à pas de géant. C'est là du moins le jugement que je suis obligé de porter devant l'écroulement de bien des choses valables qui soutenaient tant bien que mal la nature humaine, laquelle, sans structures, sans la nourriture de la Parole divine, s'effondre inexorablement sur elle-même.

Le curé Verrouillard, à plusieurs reprises, nous avait écrit de sinistres nouvelles : son refus de prêter serment, et son départ hors de sa paroisse. Il avait dû fuir et s'exiler... Notre intendant, en nous informant régulièrement de la marche de nos affaires, ne manquait pas de nous communiquer des détails alarmants sur les ébranlements de notre société française... Quant au père Abbé, il nous avait dit un jour :

- C'est l'âge de fer, mes fils, qui a commencé depuis ce trop fameux 14 juillet, et qui vient de se confirmer par l'assassinat de notre bon roi Louis XVI. Ces émeutes et ces révolutions, ces grands échauffements des esprits, vont nous acheminer aux temps apocalyptiques que l'apôtre Jean a prophétisés. L'impiété va grandir jusqu'à l'apostasie générale. Mais, mes chers frères, mes bien-aimés, nous n'avons rien à craindre : car si nous avons la vie sauve nous pourrons continuer d'aimer et de servir Dieu sur la terre, où que nous soyons ; et si l'on nous immole comme des brebis d'abattoir, ce sera en témoignage pour l'honneur de son Nom. Quoi qu'il arrive, nous avons la meilleure part.

Il nous confia que les troubles politiques qui secouaient toute la nation, ne devaient pas nous empêcher d'œuvrer pour le Seigneur :

- Nos bâtiments sont trop petits ; je suis obligé de refuser beaucoup de monde ! Cela me crève le cœur. Il faudrait une nouvelle fondation. Mais peut-on fonder sur les sables mouvants de ce siècle en perdition ?

C'est alors que me vint l'idée de proposer au père Abbé, Montserrat, ses dépendances et tout son domaine. Nous envisagions, Marthe et moi, que nos familiers accepteraient volontiers, moyennant un peu d'habileté et beaucoup de douceur, que leur maison, car elle était aussi la leur, s'orientât ainsi vers le plus haut service de Dieu. Le père Abbé fut enchanté de cette proposition :

- Pourquoi pas ? nous dit-il. Mais il me faut réfléchir un peu, avant de prendre cette décision.

Quelques jours plus tard le père Abbé remit la conversation sur la destination future du château de Montserrat :

- Oui, ce serait très beau, très beau... quelque chose de très apostolique, et aussi de très nouveau, mais de très proche du Royaume de Dieu. Un nouveau Nazareth, quoi. Vous deviendrez un véritable foyer sacerdotal orienté, non pas vers l'établissement en ce monde d'une lignée charnelle et mortelle, mais vers la régénération en vue de l'immortalité par la Parole de Dieu et les Sacrements de la Foi. Vous adopterez comme fils et filles spirituels les enfants d'Adam que la main de Dieu vous amènera, et vous en ferez vos fils en Jésus-Christ... Voilà bien l'ouvrage le plus urgent : celui même que notre maître confiait en mourant à sa mère : « Femme, voilà ton fils ! » A vous aussi, ma chère Marthe, je confie une maternité spirituelle qui conduira à la perfection les baptisés qui viendront à vous...

ooo

Quelques jours plus tard, forts de la bénédiction du père Abbé et de madame de Carestal, nous nous mettions en route pour Montserrat. Nous étions venus auprès d'eux pauvres et timides, nous revenions enrichis et forts. Notre cœur débordait d'enthousiasme à la pensée des merveilles que Dieu allait nous donner de réaliser pour la gloire de son Nom, dans un avenir très proche...

oooooo

Madame de Carestal

Chapitre 8

Le commencement

« Nous n'avons pas ici-bas de cité stable
mais nous sommes en quête d'une cité future... »

Notre retour dans les vieux murs de Montserrat fut une grande fête pour tous nos gens. Ils nous accueillirent avec la même ferveur qu'ils avaient montrée une douzaine d'années auparavant, lorsque notre voyage de noces se terminait auprès de notre mère...

Que de souvenirs !

Rien ne semblait avoir bougé chez nous, alors que tant de changements bouleversaient Paris et la Nation ! Dans nos coins retirés de Province, les traditions familiales semblaient inébranlables. Rien ne laissait supposer que l'orage qui grondait sur les grandes Babylones dût si tôt s'abattre sur nous !

ooo

Les travaux champêtres occupaient les plus grands jours de l'année, le beau temps favorisant l'engrangement des fourrages. Je mis la main à la faux et à la fourche, et Marthe râtelait avec nos servantes autour des chars que l'on chargeait. Chacun et chacune donnait toute sa peine et toutes ses forces. C'était beau et réconfortant, toute cette maisonnée unie dans un même effort. Et cependant, c'est avec nostalgie que nous évoquions les foins et les moissons à Notre-Dame des Lumières et à Saint-Joseph ! Il manquait ici le sentiment de libération, d'action de grâce : mais nous avions la ferme espérance que très bientôt la transformation par l'Esprit de Dieu allait s'opérer.

Sur l'heure, la maison allait son train tranquille : chacun de nos domestiques restait rivé à ses habitudes, heureux de n'avoir que peu de soucis et peu d'initiative. L'atmosphère était bonne et joyeuse : notre petite communauté familiale présentait sans aucun doute un soubassement précieux à nos projets encore secrets.

Il nous parut préférable d'attendre la fin de l'automne et le repos qui suit les vendanges pour en parler ouvertement : entraîner d'abord ceux et celles en qui nous mettions la plus grande confiance. Ce n'était pas une petite affaire que de transformer un château en couvent ! de faire dépasser à tous l'unique souci quotidien pour envisager l'idéal du Royaume ! et de leur révéler que ce Royaume qu'ils imaginaient tous possible après la mort seulement, pouvait être dès maintenant réalisé ! Marthe qui vivait familièrement avec ses servantes les instruisait au fil des jours, ne leur livrant à chaque heure que ce qu'elles pouvaient supporter. Pour ma

part, c'est à notre fidèle intendant Gustave que je fis la confiance de mon ordination sacerdotale. Il ne fut pas étonné :

- Oui, monsieur le Comte, depuis que vous êtes revenu de l'Abbaye, je sentais en vous quelque chose de plus grand !
Puis il s'inclina devant moi pour demander la bénédiction de Dieu.

Je m'ouvris à lui de nos intentions. Il me donnait toujours fort librement son opinion, avec une franchise et un bon sens parfaits.

- La chapelle du château retrouvera son rôle, me dit-il. Elle sera ce qu'elle doit être : le cœur de la maison, par la présence du Corps de Jésus-Christ, et par le chant de l'Office divin. Ce sera très bon et très beau. Cependant, il faudra que chacun se sente entièrement libre d'y participer ou non.

Je l'assurais qu'il en serait bien ainsi, que nous aurions le plus grand respect pour la liberté individuelle. Je lui révélai également que plusieurs religieuses de Saint-Joseph viendraient prochainement nous aider au démarrage de notre future communauté. Gustave hésita :

- Hum, hum ! Je ne sais comment la chose sera acceptée par certains de vos domestiques, monsieur le comte ! Quelques-uns, vous le savez, ne sont pas tellement dévots : ils l'étaient davantage autrefois, mais avec les idées qui courent maintenant dans le monde, la religion n'est plus aussi à l'honneur !...
- Quelle religion, mon ami ? demandai-je.

Et nous eûmes, à partir de là plusieurs entretiens forts importants. Je lui fis part de la grande ouverture d'esprit qui nous guiderait dans notre travail : « l'essentiel de la religion est que l'homme tout entier soit réconcilié avec son Créateur et Père, et avec lui-même... » Gustave comprenait cela ; il admettait aussi que certaines formes religieuses décadentes devaient être abandonnées comme inefficaces et dangereuses même, car elles empêchaient cette libération de l'homme plutôt qu'elles ne la favorisaient. Je lui parlais longuement de notre expérience. Il acceptait volontiers, lui aussi, de faire un séjour parmi les frères de Notre-Dame des Lumières. Il disait :

- C'est donc un vrai paradis terrestre que cette abbaye... Le monde entier devrait vivre comme cela !
- Pourquoi n'en ferions-nous pas autant ici ? Il est proche de chacun ce paradis.
- Oui, monsieur le comte, je n'en doute pas ! Mais il y a tellement de vieilles habitudes à déraciner ! C'est comme quand on défriche un terrain : le travail le plus dur est de sortir les souches une à une en creusant bien bas pour couper les racines...

Gustave ainsi fut conquis. D'autres le furent également. Nous jugeâmes, Marthe et moi, le moment favorable.

ooo

Vinrent les jours colorés d'octobre : un dimanche après-midi toute la maisonnée fut convoquée dans la grande salle de chasse. Devant tous et toutes j'exposai la mission que nous avions reçue du père Victor et de l'idéal de vie parfaite qui était désormais le nôtre. Il y eut des discussions, des mouvements divers : nous éprouvions une certaine angoisse de cœur en constatant que l'Évangile restait un signe de contradiction. Heureusement l'atmosphère restait cordiale. Nous donnions du temps à nos gens pour réfléchir et discuter de tout cela... Ils le firent, très loyalement, avec de gros efforts d'adaptation, car, il faut le dire, nous n'étions pas dans la ligne de la « souveraineté du peuple », de l'abolition des privilèges, de l'égalité des citoyens... et autres chimères qui hantent les cerveaux de nos contemporains. Bref, le dimanche suivant, tout le monde donnait son assentiment, certains même avec enthousiasme, à ce que trois jeunes religieuses de Saint-Joseph viennent nous aider ici à chanter l'Office divin de manière à ce que la chapelle du château en redevienne le cœur vivant.

Novembre était commencé lorsque Marthe partit avec un char attelé de deux chevaux pour quérir les trois religieuses. Je la vois encore, nous saluant joyeusement de la main, alors que le cocher avait déjà claqué son fouet, et que le char s'éloignait sur les feuilles mortes qui jonchaient la grande allée. Je la bénissais de tout cœur, rendant grâce à Dieu de m'avoir donné une telle compagne. Elle devait revenir trois jours plus tard : elle ne revint jamais.

ooo

C'était l'époque où sous les voûtes de Notre-Dame de Paris la déesse raison était célébrée en grande pompe... Les armées révolutionnaires ratissaient les campagnes pour y surprendre les « blancs »... Nous savions cela, certes, mais la réalité intérieure dont nous vivions désormais nous faisait considérer comme entièrement négligeable la folle agitation de ce siècle.

La deuxième nuit qui suivit le départ de Marthe, je fus réveillé par des coups de feu tirés contre les volets. Je sursautai : des cris, des bribes de chansons hurlées par des soudards. Je me levai : un coup d'œil par la fenêtre : une horde de soldats s'éclairant avec des lanternes et des torches, armés de fusils et de baïonnettes stationnait devant le perron du château et se disposait à l'assiéger.

Mes gens s'étaient aussi réveillés, et j'entendais déjà leurs pas précipités dans les corridors. Je m'habillai à la hâte ; je sortis de ma chambre : Gustave était sur le seuil :

- Monsieur le comte, ce sont les bleus. Que faut-il faire ?
- Allume cette lanterne.

J'étais fort perplexe.

- Sans aucun doute, c'est à moi qu'ils en veulent, dis-je. Par conséquent que chacun reste tranquille, et surtout n'aille pas les provoquer par quelque injure que ce soit. Vous enfuir ? C'est impossible. Ils ont encerclé le château. Gustave, veillez à rassembler tout le monde dans la salle du

premier étage. Exhorte-les au clame et à la patience. Que les femmes se mettent en prière, afin que nos vies soient sauvées, si Dieu le veut.

Cependant de coups de crosse ébranlaient notre porte, et des voix avinées réclamaient :

- Le citoyen Montserrat, ci-devant comte, et la citoyenne...

Je passe ici les injures qui s'ajoutaient à mon nom et à celui de mon épouse.

Je descendis les escaliers, traversai la salle de chasse, et je me tins derrière la porte d'entrée :

- Cessez de frapper, criai-je, je vais ouvrir. Mais d'abord, que voulez-vous ?

Le tumulte s'apaisa quelque peu. Une voix s'éleva, celle sans doute de leur chef :

- Au nom de la République, ouvrez ! Nous venons perquisitionner et arrêter les ennemis du peuple.

- Il n'y a ici aucun ennemi du peuple, dis-je.

Une huée répondit à ma voix. Je fus accablé de sarcasmes. De nouveau la porte fléchissait sous leur poussée :

- Arrêtez ! J'ouvre !

J'espérais encore qu'une discussion loyale pût arranger les choses. J'ouvris la porte, laquelle, d'ailleurs, n'eût pas tardé à céder. Aussitôt plusieurs baïonnettes se croisèrent sous mes yeux et vinrent s'appliquer sur ma poitrine. Ils attaquaient déjà, s'imaginant que j'allais me défendre violemment.

J'élevai ma lampe et leur dis simplement :

- N'ayez aucune crainte : nous n'avons pas d'armes.

Le premier qui entra me dévisagea : me mettant sa lanterne sous le nez et braquant sur moi son pistolet :

- Citoyen Montserrat, dit-il en ricanant, me reconnaissez-vous ?

Il ne me laissa ni le temps de le reconnaître, ni celui de lui répondre. Déjà il commandait à la troupe d'envahir la maison et de faire bonne garde. L'un des patriotes tira un coup de fusil sur la statue de la Vierge qui trônait devant la porte d'entrée. Tous se mirent à rire de ce geste sacrilège, pimenté d'odieux blasphèmes. Le coup de feu ébranla les échos du château, je devinai qu'au premier étage tous nos gens devaient être glacés de terreur à la pensée qu'il m'avait atteint.

- Où sont vos domestiques ? questionna le chef de cette horrible cohorte qui continuait à s'introduire par la porte largement ouverte, où s'engouffrait en même temps un vent glacé.

- Mes domestiques ? demandai-je : est-ce à eux ou à moi que vous en voulez ? Ils n'ont nullement l'intention de se défendre par les armes, et je vous serais très obligé de les laisser en paix et de leur accorder la vie sauve.

- La vie sauve aux traîtres ? Aux ennemis de la République ? Les châteaux sont les repaires des insurgés et des insoumis.

Notre condamnation, je le compris, était sans appel ; devant la passion aveugle et homicide la raison ne peut plus rien.

- Fouillez tous les étages, et amenez-les tous ici...

Baïonnettes au poing, les patriotes, par groupe de trois ou de quatre, s'engagèrent dans les escaliers et se mirent en devoir de tout inspecter. Un brouhaha de voix résonnait dans les sombres corridors, d'où émergeaient quelques jurons et des « Vive la république » éraillés, laquelle, aux yeux de ces soudards avait le pouvoir magique de transformer les crimes en actes de vertu. Les lanternes faisaient danser sur les murs les ombres mouvantes des bicornes. J'étais écoeuré plus qu'effrayé. Je cherchais aussi à rappeler en moi le souvenir de l'homme qui commandait ce bataillon de pillards. De temps à autre il dirigeait vers moi son pistolet. Deux hommes avaient reçu l'ordre de m'encadrer ; l'un m'avait pris ma lanterne, et l'autre appuyait sur moi le canon de son arme.

Les révolutionnaires ne tardèrent pas à découvrir nos gens, presque tous rassemblés dans la salle du premier étage. Ils les poussèrent dans les escaliers, jusqu'à la salle de chasse et les alignèrent contre le mur. Nos servantes pleuraient et élevaient vers le ciel des gémissements et des prières. Les hommes maugréaient, tâchant toutefois de réprimer leur colère. Au milieu de ce bruyant va-et-vient, le chef s'approcha de moi et me dit à nouveau :

- Alors citoyen, tu ne m'as pas encore reconnu ? Ce n'est pas pour toi que je viens mais pour ta femme.

Soudain, sur cette parole, je le reconnus : c'était le baron de la Goulottière. Au nom de la république il poursuivait une ignoble vengeance personnelle contre Marthe et moi. A vrai dire, il était méconnaissable : ses années de vie militaire l'avaient avili. J'eus la confirmation de ma découverte lorsque l'un de ses hommes l'interpella :

- Citoyen Goulottière, dit-il, nous avons fouillé partout. Il n'y a plus personne dans les chambres.
- Cependant, répondit-il, il manque ici la seule personne qui m'intéresse. Où est la citoyenne Montserrat, la ci-devant comtesse de Courvoisie ?

La question m'était posée directement, mais elle s'adressait aussi à tout le monde.

- Justement, elle n'est pas ici en ce moment : c'est en vain que vous fouillez tout le château pour la trouver !

Il se tourna vers nos gens, alignés contre le mur, sous la menace des fusils :

- Que disent de cela les citoyens et les citoyennes ici présents ?

Tous furent unanimes à confirmer que Marthe était absente.

- Absente ! Bon ! Eh bien, si la chose n'est pas vraie, je vous ferai à tous couper la langue ! Mais auparavant, je veux savoir où elle est, je veux le savoir !

Il clamait d'une voix tonitruante. Mathurine et plusieurs de nos servantes étaient terrorisées et invoquaient le nom du Seigneur au milieu de leurs sanglots. Il s'approcha de moi :

- C'est à toi, citoyen que je m'adresse, où est ta femme ?
- Il ne vous appartient pas de le savoir, monsieur.

Cette parole le mit en fureur. Il me frappa rudement au visage. J'esquivais de mon mieux. Plusieurs des miens, je le sentais, trépignaient de ne pouvoir voler à mon secours, retenus qu'ils étaient à la pointe des baïonnettes. Le baron de la Goulottière éprouvait un plaisir pervers à m'humilier devant mes familiers. Il ignorait le pauvre homme que l'injure abaisse celui qui la profère et non pas celui qui la reçoit. Les révolutionnaires riaient de ce combat manifestement inégal : ils prenaient sans doute pour une couardise mon refus volontaire de me défendre. Cependant, je demeurai ferme dans mon parti de n'user d'aucune violence, et j'éprouvai en moi une assistance divine extraordinaire de telle sorte que non seulement je n'avais aucune crainte, mais je ne sentais même pas les coups. Lorsqu'il m'eût ainsi frappé jusqu'à en perdre le souffle, il me questionna de nouveau :

- Alors, tu ne veux pas parler ?
- Si, lui dis-je. Je parlerai volontiers, à condition que vous m'écoutez.
- Et bien parle !
- Monsieur le baron Arnulphe de la Goulottière...

Il sursauta sur ces mots compromettants.

- ... jugez vous-même qu'il est conforme à l'honneur de votre nom d'agir comme vous le faites, et de donner à vos soldats l'exemple de la brutalité et de l'arbitraire.

Je le mettais ainsi en face de sa conscience. Il hésita un instant : il ne s'attendait pas à être transpercé par le glaive dont la pointe lui descendait jusqu'aux entrailles. Je crus qu'il allait redoubler de colère : il n'en fut rien. Il s'écarta de moi et se tourna vers mes gens :

- Monsieur le ci-devant comte de Monserrat ne veut rien dire, et bien ceux-ci parleront. Soldats, pointez vos baïonnettes sur cette vermine du château, et faites-les parler !

Ils s'apprêtèrent à exécuter cet ordre. Que faire ? Je voulais que ne coule aucune goutte de sang. Ma pensée s'éleva en un éclair vers Marthe. Qu'aurait-elle fait ? Que ferait-elle à ma place ? Elle se serait livrée, sans aucun doute, pour épargner les domestiques de sa maison. Mais moi, avais-je le droit de parler ? De la livrer ? Certainement pas. Pour l'instant je tâchai de retarder le moment de la torture en criant avec force :

- Messieurs, si c'est à nous, à ma femme et à moi que vous en voulez, je vous prie de ne point toucher ces innocents et de les laisser en paix.

Je vis que la parole avait une force extraordinaire. Ils s'arrêtèrent. Le baron reprit :

- Alors, citoyen, c'est à toi de parler, sinon, je te ferai écorcher vif.

Le ton dont il usait marquait assez bien qu'il en était capable. Mais j'avais la parole. Je pouvais donc gagner du temps. Je lui tins ce petit discours, en m'accommodant de leur langage :

- Citoyen, je vais vous parler franchement, pour éviter toute fatigue inutile, et surtout toute effusion de sang, qui ne servirait à rien sinon à vous

déshonorer. Je vous ai dit, nous vous avons dit tous ensemble, que ma femme n'est point ici. C'est la pure vérité. Vous pourriez fouiller toute la nuit le château et dans notre domaine, ce serait peine perdue. D'ailleurs, il est fort tard, et après une journée harassante comme la vôtre, vous avez droit à un légitime repos. Mais comment allez-vous regagner vos cantonnements dans la nuit et le froid ? Je vous propose de passer la nuit ici, qu'en pensez-vous ?

L'atmosphère se détendait : je parlais aussi lentement que possible, très calmement. Ces patriotes étaient pour la plupart de braves garçons. La nécessité, le goût de l'aventure, la misère, qui sait ? les avaient entraînés à servir une cause dont ils espéraient naïvement monts et merveilles. Ils obéissaient dans la simplicité de leur ignorance à tous les souffles que l'Enfer déversait sur notre siècle. Ils étaient des égarés, très malheureux. Peut-être sentaient-ils confusément dans le son de ma voix que je les aimais, que je ne leur voulais aucun mal. Ils m'écoutaient en silence, avec estime peut-être, mais ils étaient prisonniers de leur groupe et ne pouvaient la manifester.

- ... Nous pourrions même, si vous avez faim, vous donner à manger, et si vous avez soif, vous donner à boire.

Des voix s'élevèrent :

- A boire ! A boire !

La perspective de la bouteille leur faisait oublier sur le champ les intérêts supérieurs de la République. Je fis signe à notre intendant. Il conduisit à la cave plusieurs hommes déjà très éméchés. Ils remontèrent des bouteilles à plein bras. La Goulottière regardait avec gourmandise cette stratégie imprévue qui, cependant, devait déjouer ses plans, si tant est qu'il en eût ! L'un de ses hommes, ayant débouché un flacon, le lui présenta :

- Colonel, à vous l'honneur !

On peut en effet considérer que ce soit un honneur pour un ivrogne de boire le premier. Il le fit, à la santé de la République, de la Nation, de la Convention, de l'égalité des citoyens... C'était un vin d'Anjou, fort capiteux. Les bouteilles passèrent de bouche en bouche, et la déglutition des héros n'était interrompue que par des rires glaireux et des refrains obscènes. Les Patriotes donnaient là une démonstration sans équivoque de leur capacité. Quelques-uns, se prenant par la main, firent mine de danser la carmagnole. Ils titubaient tandis que d'autres, frappant des mains et brillant, tentaient vainement d'harmoniser leurs voix et de se mettre d'accord sur un rythme. C'était bête à en pleurer !

Cependant le baron de la Goulottière s'amusait fort et riait à grands éclats aux facéties grossières où excellaient certains de ses hommes. Mon vin, ajouté à tant d'autres, ne tarda pas à produire son effet. Plusieurs avaient roulé à terre, ivres-morts. Je conjecturais qu'il en serait bientôt ainsi pour toute la vaillante armée de la République. Il suffisait de prendre patience encore un temps. D'ailleurs, Bacchus avait créé une sympathie curieuse, une ambiance de rêve. Les gardes avaient relâché leur surveillance, plusieurs avaient posé leurs fusils pour déguster plus à leur aise.

Dans la vapeur trouble de cette assemblée, je pus m'approcher de mes gens et leur dire de tâcher de fuir lorsque le sommeil serait général. Mais le mouvement que j'avais fait parut suspect à ceux qui veillaient encore. Ils m'interpellèrent. Je leur donnai ma parole que je ne m'enfuirai pas. Ils refusèrent de me croire et me lièrent à la balustrade de l'escalier.

La Goulottière était vautré dans un fauteuil, il tenait des propos orduriers. Puis il se fatigua et s'endormit. Les canapés et les divans occupés par les ronfleurs ; d'autres gisaient à terre. Certains s'étaient introduits dans la cuisine et les salles voisines et faisaient ripaille avec nos vivres. Des bribes de conversation parvenaient jusqu'à moi : l'optimisme de la bouteille apaisait les soucis de la République...

Puis tout se tut. La plupart des lanternes s'étaient éteintes. Profitant de l'obscurité, mes gens purent discrètement s'éclipser. J'hésitai beaucoup à le faire. Finalement, je décidai de rester, dans l'espoir d'éviter le pire. Gustave et Chrysanthe restèrent à mes côtés : ils refusèrent de prendre leur liberté avant d'être assurés de mon sort. Ils purent néanmoins me délier, ce qui me permit de respirer un peu. Yves et Rolland s'efforceraient de rejoindre au plus tôt le prieuré Saint-Joseph, afin de prévenir Marthe du danger qu'elle courait, ainsi que les autres religieuses.

ooo

Ce fut pour moi une véritable veillée d'armes que cette nuit atroce. J'avais sous les yeux la démonstration sans pudeur de l'avalissement dont la chair humaine est capable en notre siècle que certains appellent de « lumière » ! Que restait-il en ce lieu de l'image que Dieu avait inscrite en sa créature bien-aimée : « L'Enfer est-il ridicule ou pitoyable ? » me disais-je. Et ma pensée s'illustrait de différents traits de l'Écriture, en même temps que le chant des psaumes montait à ma mémoire, évoquant l'angoisse du juste lorsqu'il est mis au rang des assassins, lorsque la haine et la violence envahissent la cité... Avais-je reçu de la miséricorde de Dieu l'inestimable privilège d'être de ceux dont le monde n'est pas digne, et qui depuis les temps les plus reculés, depuis Abel le juste, furent obligés de fuir dans les cavernes des rochers, dans les antres de la terre, réduits à toute extrémité, afin d'échapper à leurs persécuteurs ? Mieux valait demeurer certes, face à l'Adversaire, pour tenir tête le plus longtemps possible, sinon mes gens seraient rejoints, torturés, passés par les armes, le château brûlé, et anéantis nos projets de fondation. Et après tout, pensai-je, le martyr n'est pas à dédaigner lorsqu'il arrive au terme d'une vie droite, il ne peut nous conduire qu'à la résurrection d'entre les morts. Je n'avais donc dans cette lucidité vigilante, aucune frayeur, aucune crainte pour l'avenir, et comme saint Pierre, qui la veille de son supplice, dormait paisiblement dans sa prison, je trouvai, moi aussi, quelques instants de sommeil.

ooo

La fraîcheur du matin, avant même la pâleur de l'aurore, éveilla les patriotes. Plusieurs se levèrent et rallumèrent leurs lanternes. Enjambant les corps ivres-morts, ils se mirent en quête de quelque fond de bouteille encore valide. Je repris ma prière pour ces pauvres gens et pour moi-même.

Le baron de la Goulottière reprit ses esprits : ceux du moins qu'il avait encore, alors qu'il faisait déjà jour. Il s'éveilla en jurant et en tempêtant contre quelque fantôme qui hantait son dernier cauchemar. Puis, il ouvrit les yeux et mit un bon moment pour reprendre contact avec la réalité. Soudain, sa conscience de libérateur du peuple lui fit clamer l'appel aux armes :

- Debout là-dedans, les patriotes, hurlait-il, debout !

Il assaisonnait de jurons orduriers la première élévation de son âme. Bien entendu, il supposait que ses prisonniers s'étaient échappés, et sa fureur le faisait gesticuler désespérément. Il bourrait de grands coups de bottes les patriotes qui çà et là gisaient encore assoupis, ou qui, à son gré, tardaient trop à se hisser au-dessus du sol, encore embués des vapeurs de leur orgie. Je ne disais rien. J'aurais ri, si ma situation n'eût été éminemment dramatique.

- Les royalistes ont fichu le camp, hurlait-il. Bande d'ivrognes, c'est comme cela que vous servez la République !

Et bien d'autres choses encore !

Enfin la troupe fut rassemblée au complet dans la salle de chasse, au garde-à-vous, pour recevoir les ordres. Son chef la réveilla par quelques manèges d'armes, puis comme il clamait son dépit sur l'évasion des prisonniers, j'élevai la voix depuis le coin de la salle où l'ombre me cachait :

- Non, non ! Nous ne sommes pas évadés, je suis ici.

Il fut surpris, effrayé presque. Il s'approcha de moi :

- Et ta femme, citoyen, où est-elle ?

Je refusai à livrer le moindre renseignement.

- Tu ne veux pas parler, dit-il, eh bien moi, je vais parler. Je dirai où elle est : elle est chez les nonnes, à deux lieues d'ici.

Puis il se mit en devoir d'expliquer aux soldats :

- Oui, citoyens ! Les ci-devant comte et comtesse de Montserrat, ont fréquenté les moines et les nonnes. Ainsi il sont non seulement ennemis du peuple, mais traîtres et insurgés contre la République. La chose est assez connue : je parie que la citoyenne Montserrat est là-bas dans son couvent, et nous irons la dénicher.

Notre séjour au monastère avait fait parler toute la région, et la Goulottière n'était pas grand prophète en tirant une telle conclusion. Néanmoins, profitant de la clarté du jour naissant, il fit à nouveau fouiller le château, de fond en comble. Les provisions découvertes dans la cave et le cellier furent amenées pour le déjeuner des patriotes, et la huche à pain vidée.

Le soleil se levait : un pâle soleil d'hiver qui pleurait à travers les brumes. La horde sortit et se mit en route vers le monastère Saint-Joseph. Je réclamais que mes serviteurs fussent épargnés, je n'obtins aucune réponse. On me lia les mains, par devant, heureusement, et non par derrière le dos : deux hommes tenaient à ses deux bouts la corde qui me serrait les poignets. Je fus ainsi contraint d'emboîter le pas. Une dizaine de soldats furent laissés en sentinelle pour garder le château et empêcher les royalistes de le reprendre : sans aucun doute, la Goulottière le considérait déjà comme un bien de la République, sinon comme le sien...

Ce fut vers trois heures de l'après-midi que se termina ce chemin de croix, lorsque le baron de la Goulottière frappa, de la crosse de son pistolet, la porte du prieuré Saint-Joseph.

Madame de Carestal ouvrit aussitôt : elle les attendait. Elle salua avec une grâce insigne et demanda :

- Que désirez-vous messieurs ?

Sa dignité était telle que le baron recula de trois pas. Il ne disait plus rien.

- Qui cherchez-vous ? A qui en voulez-vous ? demanda-t-elle encore.

Cependant elle jetait un regard sur la troupe : elle me découvrit. Je lus dans ses yeux et dans son sourire : « C'est le martyr cette fois ! » Et je sentis que sa joie comme la mienne était devenue inaltérable.

Cependant le baron de la Goulottière reprenait le fil de ses idées :

- Que l'on amène ici la citoyenne Marthe de Montserrat, ci-devant comtesse, et aujourd'hui nonne dans ce couvent.

- Monsieur, répondit madame de Carestal, il m'appartient de protéger les personnes qui vivent sous mon toit. Je vous garantis qu'elles n'ont point fait de mal, que leur vie paisible ne peut nuire à aucun d'entre vous. Mais si vous voulez me faire l'honneur, ainsi qu'à mes filles, de souffrir pour le Nom de Jésus-Christ, sachez que nous sommes prêtes à verser notre sang par amour pour lui, et pour la rédemption de vos âmes.

Des ricanements s'élevèrent, mais pas unanimes. Le baron semblait réfléchir :

- Faites approcher le prisonnier, dit-il.

Puis s'adressant à madame de Carestal :

- Citoyenne, je n'ai qu'un mot à dire à l'ex-comte de Monserrat et à sa femme. Donnez-moi la possibilité d'une courte entrevue. Selon leur réponse, je vous laisserai en paix, ou bien alors c'est la troupe qui se chargera de vos filles, (il ricana sur ces mots) et brûlera votre couvent, parce que vous, et votre religion, vous êtes une insulte à la République et à l'égalité, et les pires ennemis de la liberté du peuple.

Marthe était là, juste derrière Madame de Carestal. Elle avait tout entendu, elle se présentait elle-même. C'est à moi qu'elle s'adressa d'abord :

- Je n'ai pas fui, me dit-elle, je savais bien qu'ils t'amèneraient et que nous allions mourir ensemble !

Puis elle se tourna vers le baron de la Goulottière :

- Je vous ai reconnu, monsieur. Je devine quels sont vos désirs. Ils n'ont certainement pas changé, depuis le jour où vous avez tenté de me transpercer d'un fer meurtrier. Ce n'est pas aujourd'hui que je prendrai une arme pour me défendre, et vous savez bien qu'entre le viol et la mort

mon choix est fait. Cependant, je vous accorde volontiers l'entretien que vous me demandez.

La troupe resta en garde devant la porte. Nous entrâmes tous trois dans la loge de la portière. C'est là que le baron, en deux mots, exposa son plan :

- Au nom de la République, dit-il, nous avons l'ordre de chasser tous les royalistes et les insurgés, d'abattre les châteaux, les églises et les couvents, ces monuments de l'inégalité et de la tyrannie. Je dois donc accomplir cette haute tâche au nom de la Nation dont j'ai reçu mandat. Cependant, je veux bien m'accommoder de la situation, agir avec humanité, et vous épargner, non seulement vous-mêmes, mais toutes les nonnes de ce couvent. Tout dépend de toi citoyenne Marthe de Courvoisie : le salut de tous est attachée à ta décision ; tu veux être à moi, oui ou non ?

La question tombait avec une brutalité écoeurante, bien conforme à la crudité bestiale qui règne partout. Il insista :

- Le citoyen Montserrat, ici présent, ne tardera pas à être passé par les armes : nous n'avons pas le droit d'épargner les mâles. Il faudra bien que la jeune veuve revienne à l'époux qui lui avait été donné par son père !

Disant cela, il pointait son pistolet sur moi.

La porte était restée ouverte. Madame de Carestal s'était approchée et se tenait debout sur le seuil ; elle avait tout entendu. Elle put entendre aussi la confession de foi de Marthe :

- Monsieur le baron de la Goulottière, dit-elle avec une parfaite sérénité, il est évident, vous le savez, que je préfère la mort plutôt que d'accepter votre proposition. Mais souffrez, je vous prie, que je vous donne en deux mots les raisons de mon refus. Eh bien voici : pour ne point être unie à vous par un mariage contraire à la volonté de Dieu, sachez que je lui avais fait vœu de ma virginité, et que mon mari, ici présent, a su respecter en moi ce vœu. Donc, si vous me faites mourir, je veux qu'aux yeux de tous, ce soit comme martyr à la fois de la fidélité conjugale et de la virginité sacrée.

La Goulottière détourna son arme de ma poitrine, et l'appliqua sur le cœur de Marthe, tout en disant :

- Vous allez mourir comme martyr de la superstition et du fanatisme. Marthe demeurait intrépide, inaltérable.
- Quant à vous, citoyen Montserrat, poursuivit le baron, je vous laisse la vie sauve, pour que vous puissiez voir ce qui va se passer.

Tenant toujours Marthe sous la menace de son arme, il se dirigea vers la porte, insulta madame de Carestal, pour demander le passage et cria, passant la tête à l'extérieur :

- Soldats de la République, le couvent est à nous ! Apprenez à ces nonnes à être femmes avant qu'elles ne meurent.

Les brefs moments que durèrent ces paroles furent suffisants pour nous permettre, à Marthe et à moi, d'échanger un dernier regard, une parole d'adieu et de bénédiction. Nos âmes étaient dans l'unité et l'action de grâces, comme toujours :

rien n'était changé. Notre foi nous avait déjà sauvés. Le baron était revenu vers nous. Il visa Marthe et tira : la balle l'atteignit en plein cœur... elle s'effondra.

Pendant ce temps madame de Carestal était sortie au-devant des soldats qui s'apprêtaient à franchir le seuil. Sa seule prestance, sa souveraine majesté suffisaient à les arrêter. Son regard les désarmait ; après son crime le baron avait eu un moment de tremblement et d'effarement à la vue du corps de Marthe gisant devant lui...

- Vous n'avez pas l'air très satisfait de votre vengeance, lui dis-je, mon pauvre ! Et maintenant comment échapperez-vous à la colère de Dieu ?

Mais cette parole suscita le blasphème et un mouvement de révolte. Il sortit, vit sa troupe bloquée sous le regard de Madame de Carestal. Il clama :

- Mais percez donc cette... avec vos baïonnettes !

Sans aucun doute, s'il avait eu son pistolet chargé, il l'aurait abattue lui-même : le crime appelle le crime, le sang appelle le sang.

Madame de Carestal le regarda en face :

- Une minute, monsieur, dit-elle ; permettez-vous à moi et à mes filles de recommander nos âmes à Dieu. N'ayez aucune crainte : elles sont prêtes pour le sacrifice, à la chapelle. Je vais aller les chercher, il n'est pas nécessaire que vos hommes se déshonorent par un crime supplémentaire. Il vous sera possible ainsi de nous fusiller dignement mais vous n'aurez ni nos âmes ni nos corps.

Le baron de la Goulottière n'était devant cette femme qu'un être chétif et misérable. Il rechargeait son pistolet, et ses doigts tremblaient en bourrant la poudre dans la gueule de son arme. Il tâcha de reprendre contenance en ordonnant à la mère abbesse.

- Amenez-les toutes ici, alignées devant le mur.

Madame de Carestal s'était éloignée déjà, prompte à exécuter ce commandement. Pas un des hommes n'avait bougé. Ils ne pensaient plus à chanter la carmagnole ni à acclamer la République : le drame prenait une ampleur devant laquelle ils étaient comme anéantis. Il ne s'en fallait que d'un fil pour que la panique s'emparât d'eux et qu'ils ne prissent la fuite. Le baron néanmoins sauva la situation :

- Mais entrez donc !... Ce n'est tout de même pas l'opiniâtreté d'une femme qui va faire reculer les soldats de la République !

Ils obéirent comme des automates, et entrèrent pêle-mêle dans la cour du couvent.

- A l'alignement !

Ils s'alignèrent, une douzaine, face au mur qui fermait le fond de la cour. Les autres s'apprêtaient à relayer le premier groupe de tireurs.

Garde à vous !

C'était juste ce qu'il fallait pour accueillir les religieuses ! Elles venaient de quitter la chapelle et approchaient vers le lieu de leur immolation. Leurs voix s'entendaient fort bien de l'extérieur : elles venaient d'entonner l'Ave Maris stella solennel. Ce n'était pas une exécution, mais une liturgie !

J'avais le cœur serré d'une immense émotion, sans la moindre peur, sans la moindre tristesse, alors que cependant le corps de Marthe gisait-là, sans même que son visage se soit durci sous la morsure de la mort. Je n'avais qu'un regret : être encore en vie, qu'un désir : que les bourreaux ne m'oublient pas.

Ils m'oublièrent. J'étais en effet toujours caché dans la loge de la portière, laissant reposer mes mains encore liées sur le front de Marthe qui se refroidissait très vite. Je pleurais, mais dans la certitude que je ne voyais que l'envers d'une réalité merveilleuse. J'entendais le commandement des coups de feu, qui tour à tour, abattaient les sœurs. De temps à autre, je jetai un coup d'œil par la porte toujours entr'ouverte. Madame de Carestal, debout, tenait le doigt levé vers le ciel, tout en chantant, avec les survivantes les strophes de l'hymne à la Vierge. Elle passerait la dernière, comme elle l'avait sans doute prévu. Les soldats, eux, avaient l'air hébété, égarés, complètement étrangers à eux-mêmes. Ils étaient empoignés par les forces infernales : par eux, celui qui a l'empire de la mort accomplissait son œuvre. Il n'était pas possible devant ce spectacle d'avoir une plus grande évidence de la Vérité et de l'erreur, d'être conduit au plus exact discernement. C'était splendide et horrible. Et cela dura jusqu'à ce que madame de Carestal s'offrit aux dernières balles, dans un cri de joie.

ooo

C'en était fait. Et de moi, qu'en serait-il, maintenant ?

Je m'abandonnai au Seigneur, laissant tout simplement la porte entr'ouverte : prêt et heureux à la pensée de donner moi aussi ma vie en rançon pour la multitude.

J'entendis le commandement :

- Déposez armes !

Le crime avait ragaillardisé ces héros de la mort.

- Nous avons supprimé les femelles, déclara le baron, il faut maintenant abattre les mâles. Leur couvent n'est pas loin.

- A droite, droite ! En avant, marche !

Ils défilèrent devant le portail et entonnèrent un chant révolutionnaire. Leurs voix se perdirent dans le lointain.

ooo

Le silence se fit. J'étais seul, exilé. Les murs de ce couvent étaient devenus semblables à la chrysalide, lorsque le papillon s'est envolé. Un soleil rouge tombait sur l'horizon, dans les brumes de novembre. Je restai un long moment atterré, aux côtés de Marthe. Je me mis à ronger le lien qui serrait mes poignets. Je parvins à le sectionner. Je retrouvai ainsi l'usage de mes mains.

Je me levai et me mis à errer, dans la cour d'abord : je priai – est-il besoin de le dire ? – dans une sorte de gémississement de tout l'être, auprès des corps de mes sœurs. J'entrai dans le couvent. Je parcourus les corridors, je revis les cellules, le réfectoire, le

chapitre. Plus un mot, plus une voix, plus un chant... Notre espérance était envolée : le monde n'en était pas digne. Quand le sera-t-il ? Je ne savais que faire, étonné devant l'étrange état de ma propre conscience : j'étais pénétré d'une profonde douleur et cependant d'une incroyable paix.

J'évoquai mille souvenirs se rattachant à ces lieux, et je disais : « Ah mon Dieu, mon Dieu, c'était votre royaume, c'était votre Royaume !... » Tantôt je pleurais abondamment, et tantôt mon émotion était telle qu'elle me paralysait les jambes au point que je devais m'appuyer contre les murs. Je parvins ainsi jusqu'à la chapelle. Tout à coup je fus frappé par la lueur de la lampe du sanctuaire : le Corps du Christ était encore là : par bonheur il n'avait pas été profané. J'allai jusqu'au tabernacle et je mangeai ce corps très saint jusqu'à la dernière parcelle. Il n'aurait plus ici d'adorateur ni d'adoratrice. Cette communion restaura mes forces.

ooo

La nuit était presque tombée. Je me mis en devoir d'arranger convenablement les corps de toutes nos sœurs et de ramener celui de Marthe auprès de madame de Carestal.

Cette tâche terminée, la nuit fut complète, et je me mis à réfléchir sur mon propre sort : que faire ? Regagner le château ? C'eût été aller au devant de la mort, puisqu'il était gardé, et sans doute considéré comme un « bien national ». Errer dans la nuit à la recherche d'un gîte problématique, où je pus recevoir un peu de feu et de chaleur ? Mes membres certes étaient transis, mais mon cœur n'avait plus aucun besoin de réconfort des hommes. Le mieux était de demeurer ici. Personne ne pourrait supposer, parmi les bourreaux des religieuses, que je n'avais pas profité de leur oubli pour m'enfuir bien loin. Ils n'avaient plus rien à faire ici... N'avais-je pas d'ailleurs à veiller moi-même devant ce grand mystère d'immolation et d'holocauste qui venait de se dérouler sous mes yeux... ? Je revins à la chapelle, sans rallumer aucune lampe. Je priai une partie de la nuit, tantôt assis, tantôt debout. Puis, je m'étendis sur un banc, pour chercher quelque repos.

ooo

J'étais ainsi méditant et rendant grâces, lorsque la prière que Paul fit sur le chemin de Damas monta sur mes lèvres : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » C'est alors que la parole de l'Apocalypse résonna dans ma conscience comme une réponse impérieuse : « Écris, écris, heureux les morts qui meurent dans le Seigneur... » « Écris » ! C'était un ordre. Il fallait m'exécuter ! Jusqu'au jour, qui tardait à venir, cette décision se confirma. J'écrirai, sans aucun doute, et le Seigneur allait me laisser sur terre le temps nécessaire pour mener à bien ce travail.

Avec l'aube, qui fut grise en raison des brouillards de la terre, je me mis en quête de papier et d'encre. Je trouvai par surcroît une besace que je remplis avec quelques vivres. L'auberge où nous avions passé notre nuit de noces virginales me revint à l'esprit : « C'est là, sans doute, qu'il me faut me rendre, pensai-je, là je trouverai refuge... » Le lieu, en effet, me paraissait assez solitaire pour être à l'abri

des perquisitions, du moins pendant quelque temps. L'hôte et l'hôtesse ne pouvaient m'avoir oublié...

Je passai dans la cour. Les corps étaient raidis par le gel. Les visages sculptés pour toujours dans l'expression de la paix céleste. Sans aucun doute, les habitants des villages voisins leur donneraient la sépulture, tâche trop au-dessus de mes forces, et bien inutile par rapport à la vie réelle où exultaient désormais mes sœurs. J'avais, pour la terre, autre chose d'infiniment plus important à faire.

Le jour était encore indécis lorsque je quittai le prieuré. Je vis alors, en direction de Notre-Dame des Lumières, une épaisse colonne de fumée qui montait vers le ciel. Sans aucun doute, les révolutionnaires avaient mis le feu au couvent...

ooo

Je fis donc deux jours de marche, évitant les routes, profitant des chemins creux, des pistes sauvages des forêts, à travers une campagne glacée et opprimée par la grande terreur. A mesure que je m'élevais dans les régions montagneuses qui limitent notre province, la neige s'épaississait sur le sol, mais en revanche, l'air était plus limpide et le soleil plus chaud.

Je n'avais rencontré personne : les révolutionnaires ne pouvaient être partout à la fois, et les paysans se terraient dans leurs chaumières. Je résolus de suivre tout bonnement la route qui portait des traces de roues et de chevaux : la poste, sans doute. J'arrivais le deuxième soir, à la tombée de la nuit, près de l'auberge. J'en reconnus la fenêtre éclairée tout comme autrefois. J'appelai de la porte et frappai : une femme à la voix cassée me répondit :

- Qui est-ce ?

Je n'hésitai pas à dévoiler mon identité :

- Je suis quelqu'un que vous connaissez bien. Vous souvenez-vous du comte de Montserrat, qui passa sa nuit de noces chez vous, voici une douzaine d'années ?
- Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est vous ? Vous monsieur de Montserrat ? Et vous êtes en vie ?

Je compris la frayeur de cette pauvre femme : qui ne tremblerait pas en ce temps de folie ? Elle s'imaginait peut-être avoir affaire à un revenant du séjour des morts.

- N'ayez crainte, n'ayez crainte, lui dis-je. C'est bien moi, et je suis bien vivant. Faites-moi la grâce d'ouvrir.

Elle ouvrit. Je la reconnus : c'était bien elle. Mais son visage était creusé de longues rides et ses cheveux avaient blanchi. Elle me fit asseoir au coin du feu. J'ôtai les bottes ruisselantes de neige fraîche. J'approchai de la flamme mes pieds transis. Après quelques mots d'accueil cordial je lui demandai des nouvelles de son mari :

- Ah ! Mon Dieu, monsieur le comte ! Il est parti, voici bien des mois pour se battre aux côtés de monsieur de Charrette. Et je n'ai pas de nouvelles depuis bien longtemps. On dit que les soldats de la République les ont tous tués !...

Elle pleurait.

- Est-ce possible, monsieur le comte, est-ce possible que le Bon Dieu laisse faire des choses pareilles ? Est-ce qu'on était pas heureux autrefois, vous souvenez-vous ?...

Je la consolai de mon mieux. Nous évoquâmes nos souvenirs. Puis, elle s'inquiéta aussi de mon sort :

- Mais comment se fait-il que vous soyez ici à cette heure ?

Alors je lui expliquai tout, pendant que nous nous chauffions à la flamme de l'âtre. Elle accepta de grand cœur de me garder quelques jours, jusqu'à ce que j'ai achevé d'écrire.

ooo

Ceci se passait il y a une dizaine de jours. Dieu m'a donné un délai pour aller jusqu'au bout de cet ouvrage. Il a neigé, le vent a soufflé en tempête. Avant-hier le temps s'est mis au beau, et la poste est passée. Les chevaux se sont arrêtés devant la porte. Le postillon est descendu et quelques hommes. Ils sont entrés en bas, dans la salle de l'auberge. Le bruit de leurs voix traversait le plancher, le ton était celui de la consternation et de l'abattement, mais je ne pouvais distinguer les paroles. Une heure après ils étaient repartis. Mon hôtesse est montée aussitôt :

- Avez-vous entendu ce qu'ils ont dit, monsieur le comte ?
- Non pas.
- Les patriotes battent toute la campagne pour vous retrouver. Ils ont promis de l'argent à qui vous dénoncerait.

Je lui dis alors que j'allais m'en aller dans la montagne, pour qu'elle ne soit point compromise avec moi. Elle refusa fermement :

- Vous monsieur le comte ? Errer dans la montagne, pour y mourir de faim et de froid ! Avec cette neige, impossible de cacher vos traces. Ils vous retrouveront sans aucun doute. Il y a ici du feu, une table et un lit. Et d'ailleurs, que ferai-je ici toute seule ? Ils ne viendront pas jusqu'en ces solitudes désertes... Et puis, s'ils viennent, ils savent bien que mon homme est parti guerroyer avec les chouans. Ils me tueront comme ils l'ont peut-être déjà tué...

Je l'interrompis pour lui demander :

- Mais ces hommes qui viennent de passer n'ont-ils pas parlé de l'abbaye de Notre-Dame des Lumières ?
- Si justement ! ah ! ces bleus, ils n'ont ni cœur ni entrailles ! Ils ont lié les religieux sur le fenil et les ont brûlés vifs !

Mon sang ne fit qu'un tour. Je dus pâlir.

- Ah mon Dieu ! dit-elle. Je n'aurais pas dû vous dire cela si durement ! Pardonnez-moi.

Elle pleurait :

- En quel temps nous sommes ! en quel temps nous sommes !...

Je décidai de rester à l'auberge. Et si mes infâmes persécuteurs surviennent, je jetterai ce manuscrit dans le pétrin, près de la fenêtre, le confiant à la grâce de Dieu...

ooo

Aujourd'hui la poste est passée à nouveau. Le postillon est descendu pour une minute. A peine avait-il claqué son fouet pour repartir que mon hôtesse est montée à la chambre :

- Monsieur le comte, ils sont là ! La poste les a dépassés en chemin ! Il paraît qu'ils fouillent toutes les maisons. Que faire ?
- Recommandons nos âmes à Dieu !

ooo

Pour moi, l'heure du témoignage a sonné. Ceux qui voulaient nous séparer, Marthe et moi, nous uniront pour l'éternité, m'ouvrant aussi les portes du ciel. Nous allons vivre désormais le véritable amour dont nous avons jeté les fondements.

Effectivement, j'entends vaguement le brouhaha de la troupe et les refrains révolutionnaires par lesquels elle s'encourage au crime. Je viens d'apercevoir, par un coup d'œil à la fenêtre, leur avant-garde gravissant les derniers lacets de la route enneigée. Le soleil est éblouissant, il fait beau, en ce 8 décembre, fête de...

ooooo

ooo

o

Abbé Joseph Grumel

Table des matières

Épilogue	p.2
Chapitre 1 - La fin	p.3
Chapitre 2 - Le lit	p.18
Chapitre 3 - La maison	p.30
Chapitre 4 - Le presbytère	p.43
Chapitre 5 - Le cloître	p.61
Chapitre 6 - La liberté	p.80
Chapitre 7 - La vie	p.98
Chapitre 8 - Le commencement	p.121

ooooo